

52e année, No 46

Montréal, 12 avril 1941

PER

S-400

CON

# Le Samedi

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS

10¢



L'INVASION  
AÉRIENNE  
EST-ELLE  
POSSIBLE ?

•

PHOTOS DE  
TI-PIT ET  
FIFINE

•

LES COULISSES  
DE LA GUERRE

•

LE SPORT

par Oscar Major

•

ROMAN  
POLICIER,  
COMPLET

JANE RUSSELL

*Photo 20th Century*



*Photo du Canadien National*

**C'est le "Temps des Sucres" ...**

**C'est aussi le moment de s'abonner aux trois magazines :**

**LE SAMEDI \* LA REVUE POPULAIRE \* LE FILM**

Le bon sucre d'érable fond dans la bouche et la parfume — la bonne lecture imprègne l'esprit en y laissant les traces durables du plaisir dans la mémoire. Tous deux, sucre d'érable et bonne lecture sont des adoucissements efficaces dans les mille petits soucis de la vie quotidienne. Savourez donc le bon sucre d'érable en lisant nos publications. D'autant plus que le sucre d'érable, comme LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM, est un excellent produit canadien.

Coupon d'abonnement aux 3 magazines :

**LE SAMEDI,  
LA REVUE POPULAIRE,  
LE FILM**



Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$5.00 (Canada seulement) pour un an d'abonnement aux TROIS magazines : LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... Province .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, Limitée, 975, rue de Bullion, Montréal, Canada

## CARNET EDITORIAL

# Les Deux Violons

CONNaissez-vous le célèbre violoniste Corda di Violoncelli? Non? ... Moi non plus mais ça ne fait rien; je puis même bien vous avouer qu'il n'existe pas, ce qui est extrêmement commode pour le faire agir et parler comme l'on veut et vous verrez que ce qu'il dit ne manque pas de bon sens

Tout d'abord il connaît la musique, ce qui est une supériorité sur quelques joueurs de violon de ma connaissance; il la connaît même si bien qu'il peut donner des leçons profitables à bien des gens. Des leçons de musique, c'est entendu; et d'autres aussi.

Il donne aussi de beaux concerts et, dans ces occasions là, il apporte toujours avec lui deux violons. Cela lui permet de faire un programme agréable et de former le goût de ses auditeurs; c'est ce qu'il explique avant de commencer à jouer.

L'un de ces violons ne paye pas de mine; il est tout déverni, raturé et même, semble-t-il, quelque peu crasseux.

C'est un souvenir ou bien un fétiche... Le maestro le garde probablement comme d'autres portent sur eux des pattes de lapin ou d'autres bizarreries pour amadouer la chance. Telles sont les réflexions du public.

L'autre violon est magnifique; il brille comme un soleil et l'on croirait que les cordes sont en or; c'est une œuvre d'art qui vaut assurément une fortune et le Maître le manipule ostensiblement avec d'innombrables précautions. Un murmure d'admiration court à sa vue dans la foule qui en ouvre des yeux grands comme les convoitises d'un dictateur.

Le Maître Corda di Violoncelli prend négligemment le disgracieux violon.

— Cet instrument, dit-il, est un vieux crin-crin que j'ai hérité d'un grand oncle, lequel le tenait d'un ancêtre un peu mélomane et qui conservait ça surtout comme souvenir de famille. Il n'a pas fameuse apparence mais avec la bonne volonté on arrive tout de même à en tirer quelques sons.

Et le Maestro promène l'archet sur les cordes qui vibrent lamentablement.

Le public s'esclaffe et, pour montrer qu'il est bon connaisseur, il fait entendre des réflexions marquées au coin de l'esprit le plus subtil.

— Ouah!... on dirait un braiement! ce violon là va rendre l'âme...

— C'est le cri du désespoir noir d'un nègre à minuit...

— Mon chat chante mieux que ça quand on lui marche sur la queue...

— C'est une vieille brouette qui n'a jamais été graissée depuis sa fabrication...

Le Maître Corda di Violoncelli sourit et s'incline en manière d'approbation. La salle, mise en joie, rigole à pleine gueule pour s'approuver elle-même d'avoir fait preuve de si bon esprit critique et l'on voit des bouches qui se fendent d'une oreille à l'autre.

Le Maître prend alors le beau violon qu'il fait miroiter complaisamment sous les lumières; il jette des feux comme un diamant et c'est immédiatement, dans tout le public, un respectueux silence. On entendrait voler un financier boche...

Comme la foule a raison! Le grand violoniste vient d'annoncer un morceau à grand effet: "L'orage dans la montagne" et il prélude. On entend un long et bizarre gémissement qui s'allonge indéfiniment comme une machée de gomme; ça tient du hululement de la chouette, du soupire d'un bœuf malade et du jet de vapeur d'une locomotive.

— La plainte du vent dans les arbres de la forêt! murmure à l'oreille de son voisin un auditeur extasié. Comme c'est beau! c'est mieux encore qu'au naturel... Quel violoniste et surtout quel violon...

L'orage continue et s'amplifie; ce sont des éruptions, des grognements, des cliquetis et des grincements à rendre un nègre tout pâle. Le public est haletant, sidéré, empigné et surtout bien autosuggestionné à l'audition de cette musique ultra-moderne. Un seul homme bâille dans la salle et ne semble pas partager l'enthousiasme collectif.

Un voisin s'en étonne et lui dit:

— C'est au-dessus de tout! il est dommage que cette salle ne soit pas une salle aux prix; nous décernerions le premier au Maître pour cette œuvre incomparable.

— Pour cette saloperie, voulez-vous dire?

— Oh! fait l'admirateur scandalisé; pouvez-vous parler ainsi de cette musique où il y a une pointe de mystère!...

— Une pointe qui va bien avec le violon qui est un clou.

Cette libre appréciation a été entendue de plusieurs extasiés qui se rebiffent aussitôt contre le malotru, l'ignorant, le philistin qui traite un si beau violon de simple clou et n'a pas peur de le dire tout haut.

Ils applaudissent à faire craquer le plafond; le Maestro verra qu'eux au moins ne sont pas des imbéciles mais des connaisseurs qui apprécient les beautés échappant aux simples brutes.

L'orage est fini; le Maestro va parler. Il parle.

— L'un de ces violons, dit-il, vaut à peu près trois piastres; quant à l'autre, j'en ai déjà refusé dix mille et je ne le donnerais même pas pour le double.

— Comme vous avez raison! s'écrie un enthousiaste, il vaut mieux que ça, il est si beau!

— Je crois que vous faites erreur, répond doucement le grand musicien; si vous êtes disposé à me donner vingt-cinq piastres pour le si beau violon, je vous le cède tout de suite; j'aurai fait un joli bénéfice; pour celui qui vaut une fortune, le voici.

Et il montra le vieux crin-crin tout déverni.

Le public reçoit ça sur la caboche comme une douche froide ou plutôt un coup d'assommoir et il se demande s'il a bien compris. Il y a des obstinés dans la conviction faite précédemment qui se draguent énergiquement les oreilles avec le petit doigt, d'autres se frottent les yeux et continuent cependant de voir le Maître qui tient en souriant le vieux violon et le regarde parfois avec un regard chargé d'amour comme si c'était une jolie fille tendrement aimée. C'est davantage encore pour lui, c'est l'instrument rare qui lui permet de traduire et de matérialiser toutes les envolées de son cœur et de son âme. Le public va bien le voir ou plutôt l'entendre.

Actuellement, ce public est un peu houleux parce qu'au coup de la surprise a succédé une période d'indécision qui pourrait bien se terminer en chahut général pour calmer son énervement bête qui commence à monter à fleur de peau, mais le silence se refait graduellement devant le geste du grand musicien signifiant que la séance n'est pas terminée.

Il tient toujours le vieil instrument et, saisissant l'archet, il se met à jouer.

Le violon, cette fois, s'anime sous ses doigts et vibre de toutes les passions humaines qu'il exprime dans une harmonie d'une prodigieuse ampleur; il se dégage de cette musique une émotion qui étreint tous les cœurs, même ceux que l'abus du jazz a racornis ou dopés. Les plus sincères reconnaissent franchement qu'ils s'étaient trompés par snobisme, les autres, les irréductibles malgré l'évidence, quittent la salle en grommelant et disent qu'ils n'y comprennent plus rien.

Quant au Maestro, il est content, même il jubile car une fois de plus il a donné une bonne leçon, bien qu'elle n'en fût pas une de musique. Il n'a pas dit à ses auditeurs qu'ils étaient, sauf un seul, tous des imbéciles, mais il l'a fait très bien comprendre.

Et en cela il a réédité une grande vérité qui ne date pas d'hier mais qu'on n'oublie trop souvent: c'est qu'il ne faut pas juger les violons sur la mine; et les hommes encore moins.

*F. de Verneuil*



LES PUBLICATIONS  
POIRIER, BESSETTE  
& CIE, LIMITEE  
975, RUE DE BULLION  
MONTREAL - CANADA

Tél.: Plateau 9638\*

Rédacteur en chef:  
FERNAND DE VERNEUIL

Chef de la publicité:  
CHARLES SAURIOL

Directeur artistique:  
HECTOR BRAULT

Pages féminines:  
GENEVIEVE

Chroniqueur sportif:  
OSCAR MAJOR

Entered at the Post Office  
of St. Albans, Vt., as second  
class matter under Act of  
March 1879

### ABONNEMENT CANADA

Un an..... \$3.50  
Six mois..... 2.00  
Trois mois..... 1.00

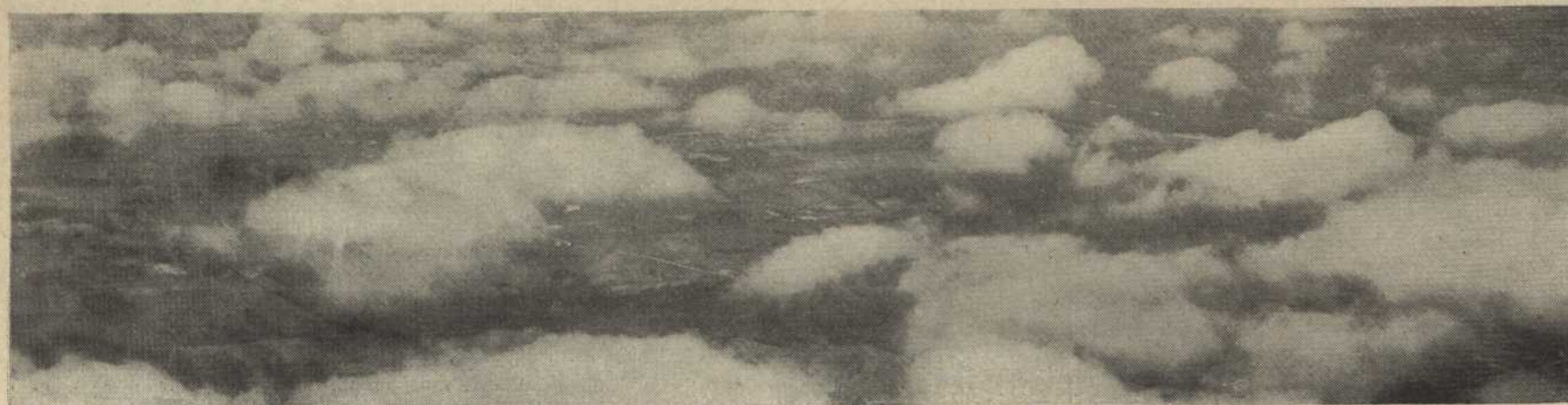
### ETATS-UNIS ET EUROPE

Un an..... \$5.00  
Six mois..... 2.50  
Trois mois..... 1.25

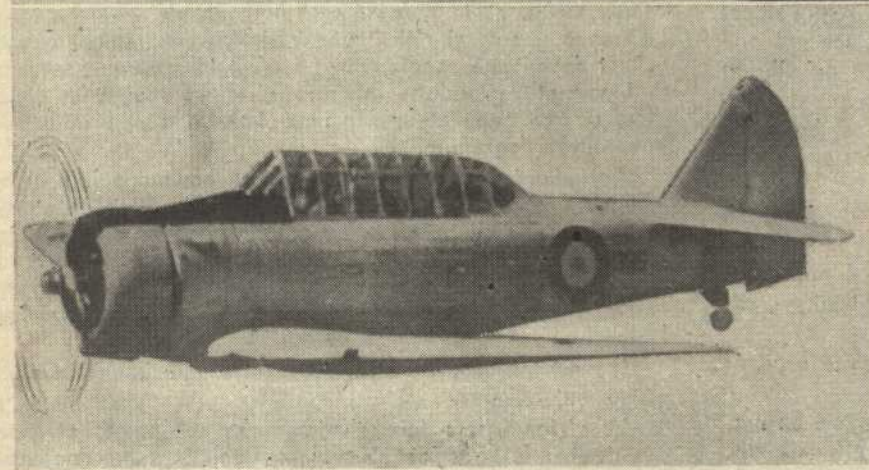
### Heures de bureau:

9 h. a.m. à 5 h. p.m.  
Le samedi, 9 h. a.m. à midi

AVIS AUX ABONNES — Les  
abonnés changeant de loca-  
l'empaquetage de nos sacs  
de malle commençant cinq  
jours avant leur expédition.  
-uop snou eprés de nos 933  
ner un avis de huit jours



# *l'Invasion aérienne est-elle possible ?*



## *Chronique d'actualité*

(d'après « France », journal de la France libre)

Or, à supposer même que l'armée aérienne nazie groupe en ce moment 40,000 appareils, combien pourraient être mis en service à un moment donné ?

### **Les forces nazies**

Des experts aéronautiques estiment comme suit la puissance de l'armée aérienne allemande :

Six flottes aériennes, y compris la première ligne de réserve disponible et transports, soit 16,500 appareils.

Unité aérienne indépendante : 2,750 avions.  
Service aéro-naval : 1,000 avions.

Appareils d'entraînement : 650.

Avions assurant le transport : 3,500 appareils.

Soit au total 24,400 appareils.

Mais le nombre d'appareils pouvant être mis en service à un même moment — car il faut tenir compte des champs d'aviation disponibles, du nombre d'avions assurant l'apport d'essence, de pièces de rechange, des réparations de pièces de rechange, des réparations nécessaires après chaque combat, de la mise au point des appareils, etc. — est de 12,000 ainsi décomposés : 7,800 de la première catégorie, 1,300 de la deuxième, 500 de la troisième, 400 de la quatrième et 2,000 de la cinquième catégorie.

En outre, ces 12,000 appareils comprenant des appareils d'entraînement, des appareils de transport, etc., si bien qu'il reste en somme 9,000 appareils de combat et de bombardement.

### **Forces dispersées**

Bien plus, ce chiffre représente le total des appareils dont les nazis disposent sur tous les théâtres de la guerre. Car une partie de ces avions se trouvent en Pologne, où ils seraient nécessaires en cas d'un changement dans les relations russo-allemandes ;

(Lire la suite page 37)

**P**AS celle de l'Angleterre que rêve Hitler. Assurément, il peut toujours la tenter mais s'il se décide à cela, ce sera une cruelle désillusion pour lui. Il a raté son coup quand il avait quelques chances de le réussir, et maintenant il peut faire son deuil de tous ses beaux projets.

Une telle expérience lui coûterait tellement cher en hommes et en matériel que son prestige tomberait ensuite au niveau de celui de Mussolini, c'est-à-dire à peu près à plat.

En ce qui concerne la force aérienne du dictateur boche, voici d'intéressants renseignements puisés à bonne source, dans le Journal FRANCE de la France libre.

### **Hitler n'a pas plus de 6,000 avions ... pour attaquer l'Angleterre**

Il y a quelques jours, des informations avaient couru sur « l'immense force de l'armée aérienne allemande ».

Or, il semble que les chiffres que l'on a produits, ont été fournis par la propagande nazie.

On avait parlé d'une attaque en trois vagues contre la Grande-Bretagne. Chaque vague, disait-on, se composerait d'au moins 16,000 appareils — chasseurs, bombardiers, transporteurs de troupes, etc.



Un matin de juin, Madeleine devint l'heureuse petite madame Jean Robert.

## UNE IDYLLE À LA PENSION

Nouvelle par

MICHELINE LELAC\*



IL ÉTAIT une heure du matin, Madeleine Fournier était assise dans l'escalier de la pension et lisait bien tranquillement, quand un grand jeune homme blond qui montait les marches quatre à quatre buta sur elle et tomba assis à ses pieds. Son chapeau avait dégringolé jusqu'en bas ; quant à elle une mèche de cheveux lui barrait sa figure rose et son rouge à lèvres lui barbouillait maintenant un côté de la figure.

C'était une jolie fille de vingt ans, jolie brune au teint clair, mais à la bouche trop sérieuse pour sa jeunesse ; lui la regardait tout ahuri par cette situation imprévue.

— J'ai oublié ma clef, dit-elle.

— Ah ! c'est vous la nouvelle ?

— Oui, c'est seulement moi.

— Eh bien ! vous vous faites connaître, vous ; il y a longtemps que vous êtes là ?

En deux minutes, il avait descendu et remonté l'escalier, ouvert la porte et il l'attendait maintenant en époussetant son couvre-chef gris de poussière.

— Non, je suis ici depuis seulement quelques minutes, mais je serai tout de même mieux dans mon boudoir ; c'est joli, voulez-vous voir ?

— Je ne vous dérange pas ?

— Pas du tout ; tenez, asseyez-vous là, c'est très confortable.

— Je me présente moi-même à défaut de mieux, Jean Robert.

— Madeleine Fournier.

— C'est un joli nom.

— On dit toujours ça.

— Oh ! moi, vous savez, je dis ce que je pense ; mais si on vous appelait Madelon ce serait encore plus joli. Il me semble que ce nom conviendrait particulièrement à votre jolie figure brune.

— Je n'aime pas Madelon.

— Ah ! pourquoi donc ?

— C'est trop familier.

— Ah ! bon, c'est bien. Mais que lisez-vous donc tout à l'heure, si je ne suis pas indiscret ?

— Pas du tout, voyez.

— ... traité de philosophie par ... ah ! ah ! ah ! Madeleine se vexa.

— Ça vous fait rire tant que cela ?

— Excusez-moi, vous êtes étudiante en philo ?

— Non, je suis sténo-dactylo chez Paters, dit-elle d'un ton de glace.

— Et moi, gérant de la publicité pour la compagnie Machin ; mais je reviens à ce bouquin, vous trouvez ça rigolo pour une jeune fille comme vous ?

— Pour une jeune fille comme moi, j'aime beaucoup ce livre, monsieur.

— S'il vous intéresse, vous êtes bien libre, mais je parierais n'importe quoi qu'il vous ennue ... il y a des livres moins rébarbatifs.

— Peut-être, mais celui-ci me plaît.

Jean se disait en lui-même qu'elle était agréable mais qu'elle avait l'air joliment orgueilleux. Un visage qui serait charmant avec un rire gai sur

(Lire la suite page 35)



TI-PIT (M. Eddy Gélinas) et FIFINE (Mme Gélinas) au micro de CKAC. Les autres interprètes du "Restaurant Alouette" sont Madeleine Cardin, Edgar Goulet, Louis-Philippe Hébert, Paul Foucreau, Mme Blanche Gauthier, Léo Gagnon, René Coutlée et Jeanne-d'Arc Charlebois. — Le quatuor ci-contre se compose de : Louis-Philippe Hébert, Eddy Gélinas (Ti-Pit), Mme Gélinas (Fifine) et Wilfrid Charland.

(Photos Conrad Poirier, "Le Samedi")



## "TI-PIT ET FIFINE"

Par GERMAINE PLANTE

Entrevue de deux personnages de la radio avec une journaliste en retard et essoufflée...



M. Gélinas — Bonsoir, mademoiselle. Entrez, je vous prie...

— Bonsoir, cher monsieur... Mais laissez-moi reprendre haleine, j'ai marché trop vite... Là, je suis calmée.

Mme Gélinas — Alors, on vient interviewer?

— Je crois que si, car mes lecteurs ont hâte que je leur parle longuement de *Ti-Pit et Fifine*.

M. Gélinas — L'intérêt que vos lecteurs du « SAMEDI » portent à nos personnages, nous fait bien plaisir; cela prouve que nous avons réussi à les intéresser.

— Comment l'idée de ce programme vous est-elle venue?

M. Gélinas — En écoutant les programmes américains : Charlie McCarthy, Jack Benny et autres.

Je me suis dit comme ça : « Si ce genre de blagues légères et sans suite a tant de succès en anglais, pourquoi n'en aurait-il pas autant en notre langue ? » Alors je construisis ce programme : un restaurant, rendez-vous des jeunes coqs de Champlain-Canton. J'ai bâti mon village autour des personnages qui y vivent. Je les ai placés dans une condition modeste. *Ti-Pit* et *Fifine* sont ce qu'on appelle en « canayen », du bon monde. » Intelligents, mais sans beaucoup d'instruction : ils ont l'esprit de nos habitants québécois.

Mme Gélinas — Une fois notre programme bien établi, nous l'avons présenté à M. Wilfrid Charland de la *Whitehall Broadcasting*, et, grâce à lui, nous avons eu un commanditaire régulier, — le tabac Lasalle.

M. Gélinas — Nous gardons une vive reconnaissance à M. Charland d'avoir eu confiance en nous, et en cette nouvelle formule pour distraire les radiophiles.

Mme Gélinas — Le public a compris notre désir de l'égayer, de lui faire oublier, pendant au moins quinze minutes, les heures sombres que nous vivons. Aussi est-ce par centaines que notre commanditaire reçoit des lettres de félicitations et d'appréciations.

— Quels sont les personnages qui entourent *Ti-Pit* et *Fifine* au *Restaurant Alouette* ?

M. Gélinas — *Louisa* (Madeleine Cardin), *Mathias* (Edgar Goulet), *Zéphirin* (Louis-Philippe Hébert), *L'avocat Auguste Marcotte* (Paul Foucreau), *Mme Lachapelle* (Mme Blanche Gauthier), *Père Raccourci* (Léo Gagnon), *Philippe Jolicœur* (René Coutlée), *Mme Rondin* (Jeanne-d'Arc Charlebois), *Marie-Louise*, *Jeannette* et *Zidore* désirent garder l'incognito.

— Quels sont vos projets ?

Mme Gélinas — Ils sont plutôt vagues en ce moment. Aussi préférons-nous ne rien dire.

M. Gélinas — La seule chose que nous pouvons confier, c'est que nous voulons essayer de contenter toujours notre auditoire invisible.

### ROGER BAULU A RADIO-CANADA

Depuis le 1er avril, Roger Baulu est à Radio-Canada comme annonceur. Sa tâche consistera à s'occuper des nouvelles, des reportages et des entrevues.

# Les Coulisses de la Guerre

## LA FIN D'UNE CALOMNIE

Quand, le 27 novembre 1940, Jean Chiappe nommé ambassadeur et haut-commissaire en Syrie se rendit à son poste, l'avion qui le transportait fut abattu au-dessus de la Méditerranée, et la carrière de l'ambassadeur fut terminée du coup.

Il y eut aussitôt de belles clameurs d'indignation ! La propagande de l'axe accusa nettement l'Angleterre d'avoir fait le mauvais coup. Le vaseux Laval, qui était alors chef du gouvernement de Vichy, s'indigna comme aurait pu le faire un honnête homme, c'est-à-dire avec une apparente sincérité, et jura de faire des représentations à la Grande-Bretagne.

Le journal anglophobe *Gringoire* fit chorus et publia un article filandreux et rageur contre l'Angleterre ; d'autres feuilles de chou à la dévotion de l'Allemagne chantèrent le même couplet ; elles employèrent le mot d'assassinat, jetèrent le doute dans quelques esprits et le trouble dans pas mal d'autres.

Chose étrange, au milieu de toutes ses clameurs, Berlin ne disait mot ; ce n'est pas dans ses habitudes, il y avait sûrement quelque chose.

Il y avait ceci : l'aviation de l'ambassadeur Chiappe, qui contenait cinq autres passagers et que pilotait Guillaumet, un as de l'aviation française, fut bel et bien abattu par un chasseur italien. C'était un exploit sans danger dont le chasseur conçut tout de même une grande fierté, car le fait fut mentionné le lendemain par le communiqué quotidien du ministre de l'Aéronautique de Rome. L'appareil abattu était désigné comme « avion ennemi d'un type non précisé ».

Malheureusement on avait été un peu vite en besogne, à Rome, pour annoncer ce « succès » ; les journaux italiens étaient en possession du communiqué, plusieurs l'avaient même déjà publié quand vinrent les précisions. Le prétendu avion ennemi était celui de l'ambassadeur Chiappe, et le chasseur italien avait commis une énorme gaffe ; c'était lui le coupable de ce que *Gringoire* et autres journaux vendus aux Boches appelèrent un crime.

C'en était d'ailleurs un mais la presse fasciste, au fond bien embêtée, appela la chose un « incident de vol ». Admirez cette subtilité de langage ; cette hypocrisie si vous voulez.

Berlin, plus prudent, avait renflé la méprise ou la connaissait déjà peut-être quand parut le communiqué italien. Cela ne l'empêcha pas de la laisser exploiter par son service de propagande qui a certainement le droit de se tromper, et de la laisser répandre officiellement par son associé qu'il ne lui déplait pas, au fond, de voir commettre des impairs.

En la circonstance, ce fut plus qu'un impair ; ce fut une basse calomnie dont il est fait justice maintenant et dont les feuilles diffamatoires de Laval et de Mussolini n'ont certainement pas lieu d'être fiers à l'heure actuelle.

## HOMMAGE A DE GAULLE PAR LE CARDINAL HINSLEY

Dernièrement, à l'hôtel Grosvenor de Londres, un déjeuner était donné en l'honneur du général de Gaulle. Le président de cette fête était Son Eminence le cardinal Hinsley, primat catholique d'Angleterre, qui prononça l'allocution suivante :

« Nous sommes réunis aujourd'hui pour rendre hommage à la France et à l'un de ses fils les plus illustres, le général de Gaulle. En lui, nous rendons hommage à l'homme, au soldat et au chef ; à l'homme qui, aux heures les plus sombres, a conservé son espoir dans l'avenir de la France. Il resta debout lorsque les autres cédèrent. Il continua de faire flotter le glorieux drapeau de France après que d'autres eurent abandonné la lutte pour la liberté. Aujourd'hui son courage est un exemple pour la France et pour tous ceux qui aiment la France et veulent que ses fils soient libres. Nous saluons en lui un soldat qui a vu loin, qui a prêté la stratégie de l'avenir.

« L'importance des relations anglo-françaises n'a jamais été plus grande qu'aujourd'hui. Nous devons faire tout en notre pouvoir pour maintenir et resserrer ces liens d'amitié ; tout obstacle doit être enlevé et toute explication jugée nécessaire doit être donnée pour atteindre ce but. Nous devons voir

par-delà le présent. Nos yeux doivent se tourner vers l'avenir.

« Par la grâce de Dieu, notre victoire chèrement gagnée contre la tyrannie ouvrira la voie vers une collaboration bienveillante et une amitié durable entre nos deux pays durant les années de paix qui s'en viennent. »

## HEROISME DES RELIGIEUSES LONDONIENNES

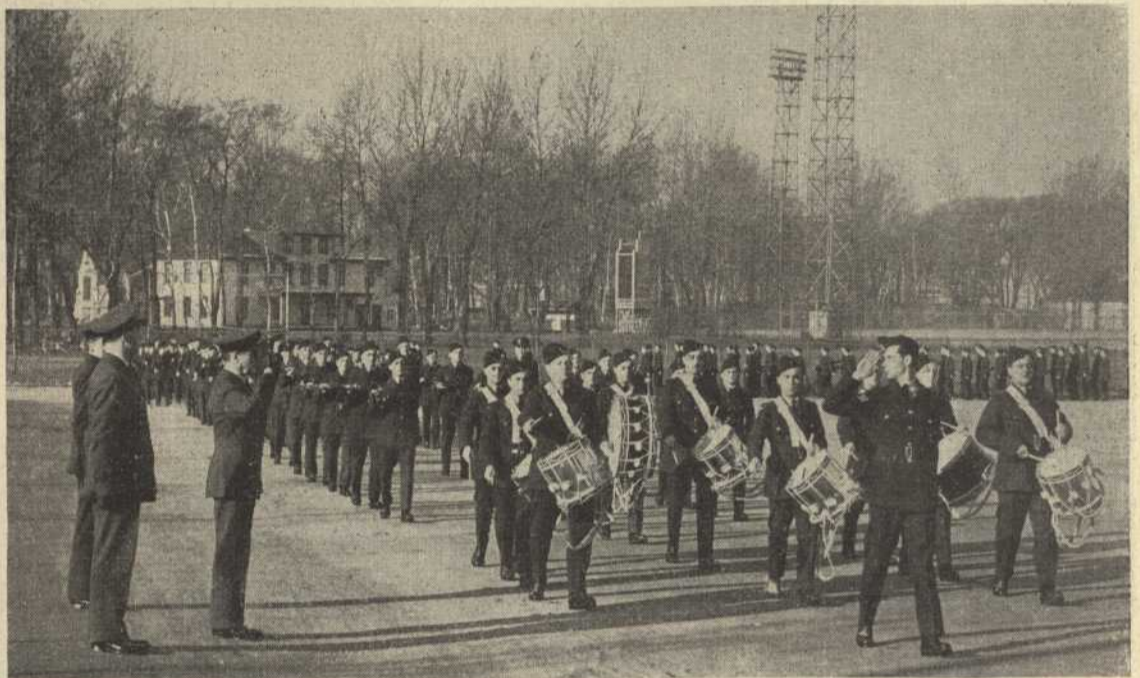
Les habitants du quartier de Hammersmith se souviendront longtemps de l'héroïsme des Sœurs de la Merci lorsqu'une bombe Nazie tomba sur le couvent de Saint-Vincent-de-Paul.

Cent trente personnes, — hommes, femmes et enfants — s'abritaient dans les caves du couvent

quand soudain toute la force de l'explosion se fit sentir. Plusieurs d'entre eux furent tués, et d'autres blessés. Un bébé fut trouvé mort, son biberon encore à la bouche.

Les religieuses elles-mêmes étaient à prier au moment où la bombe démolit leur chapelle. Vitraux et maçonnerie se répandirent, et même le choc lança une immense porte en chêne par-dessus la tête des sœurs qui priaient sur les marches de l'autel ; aucune d'elles pourtant n'en fut blessée.

Elles se précipitèrent toutes au secours des gens emprisonnés dans les caves au-dessous. De leurs propres mains, toutes se mirent à déplacer les briques et les planches jusqu'à l'arrivée du corps de sauvetage ; toutes étant infirmières, elles continuèrent à travailler parmi les blessés pendant vingt-quatre heures, sans arrêt.

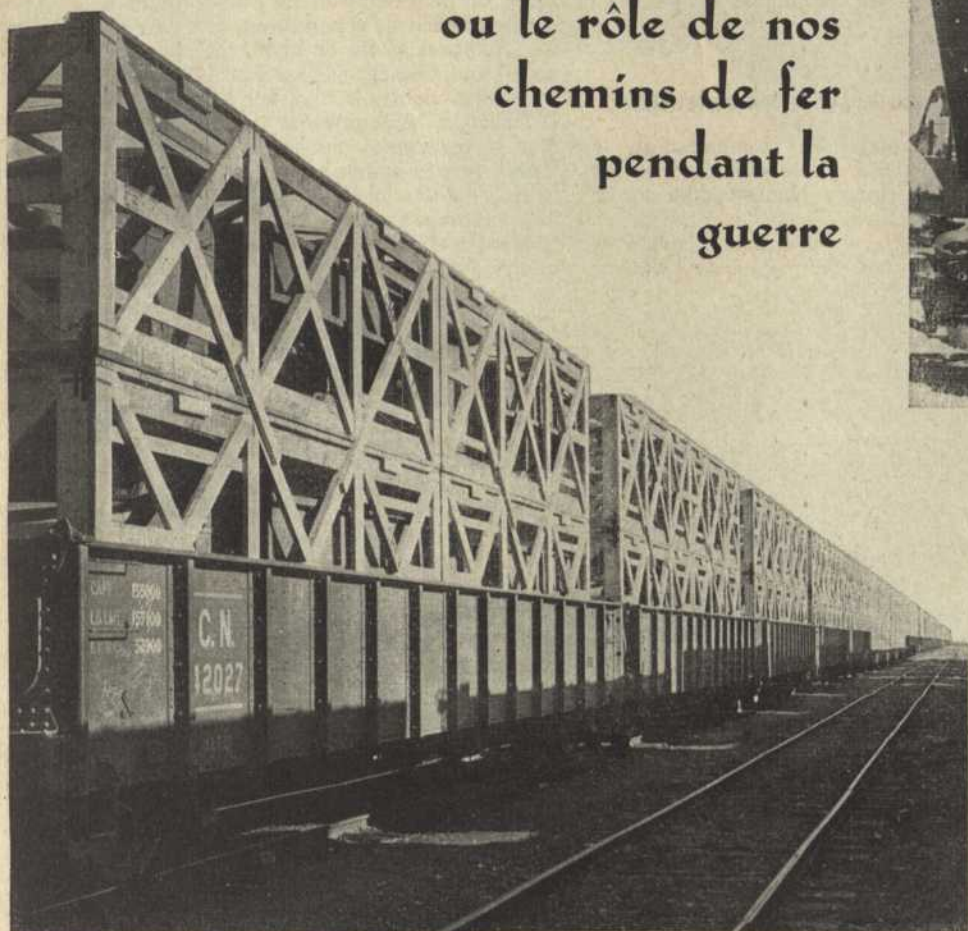


Tambours en tête, les aspirants du Corps de l'Aviation Royal Canadien (dépôt de l'Effectif No 4) nous montrent dans la photo ci-dessus qu'ils savent défilé d'un pas martial en passant devant leur commandant, le chef d'escadrille Adélarde Raymond. — Ci-dessous, le Caporal J. A. L. Mathieu, d'Ottawa, frotte vigoureusement les boutons de son uniforme. Cette scène se déroule constamment aux Ecoles du Corps d'Aviation Royal Canadien disséminées à travers le Canada. En effet, les aspirants-aviateurs ont la fierté du métier et le souci de la propreté. Uniforme immaculé, chaussures astiquées, maintien impeccable, partout où on les rencontre, ils suscitent les commentaires les plus flatteurs de la nation canadienne.

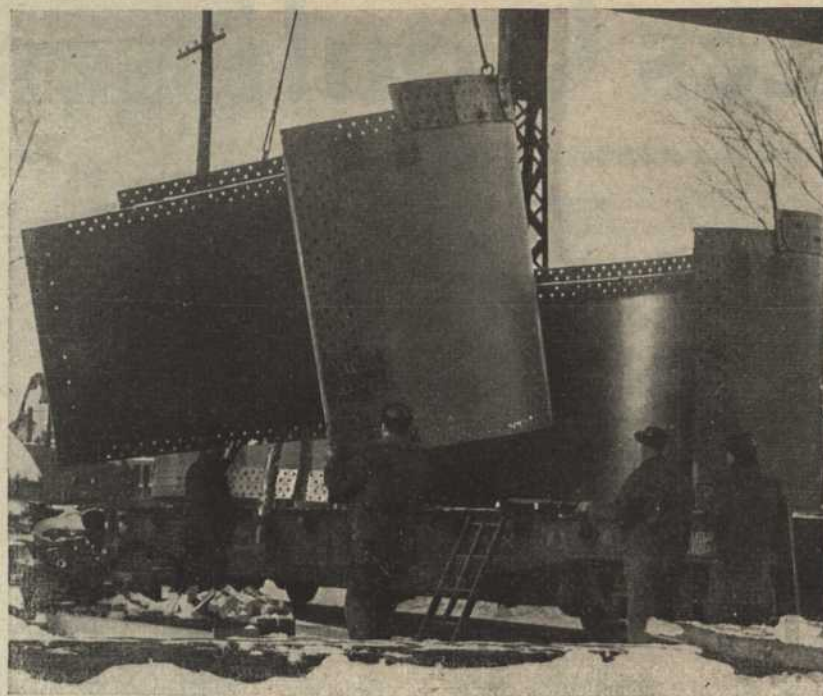


# LA VOIE DE LA VICTOIRE

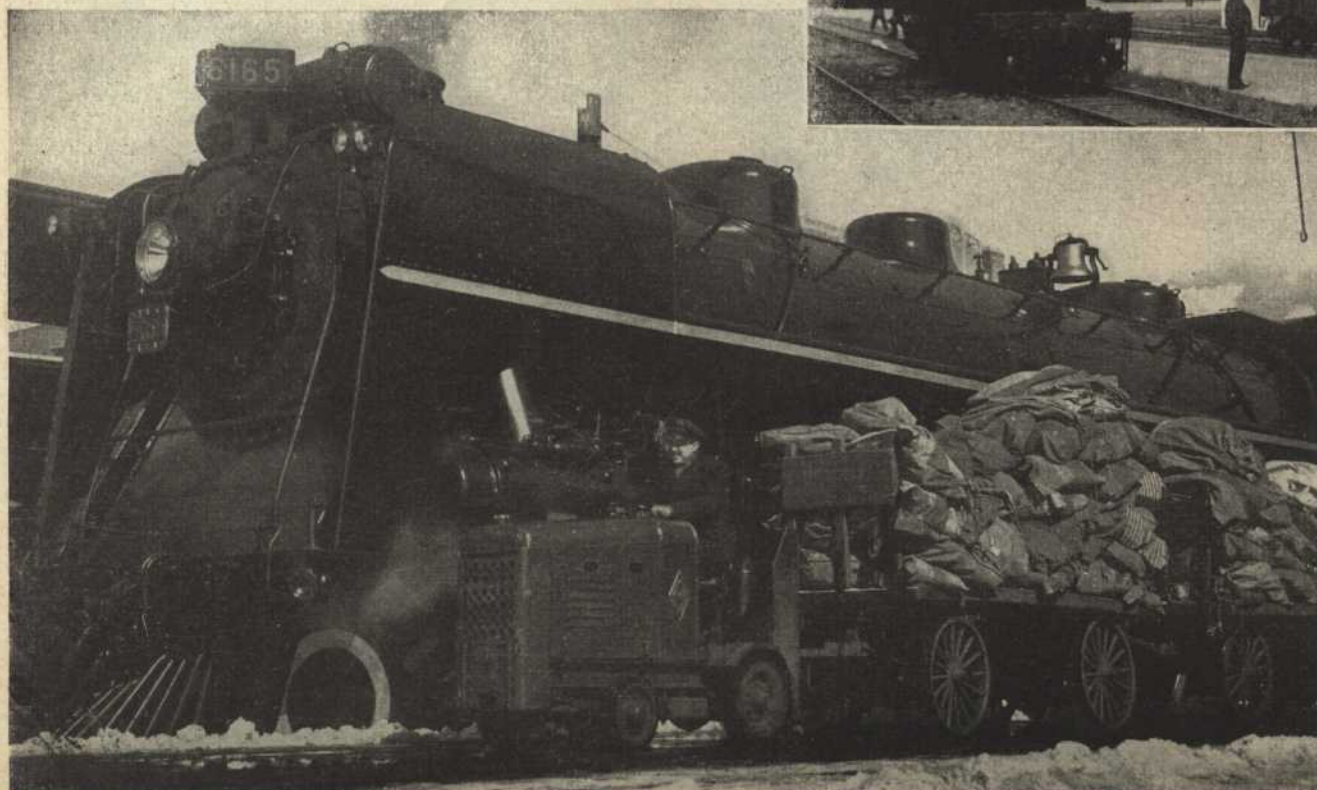
ou le rôle de nos chemins de fer pendant la guerre



En très longues files, des wagons, spécialement construits à cette fin par le Canadien National, transportent des camions de l'armée jusqu'à un port de mer canadien. Ce convoiement est très intense de l'ouest à l'est du pays.



Le convoiement de lourdes structures d'acier nécessaires à certaines nouvelles industries de guerre impose des manutentions lourdes et difficiles. Le Canadien National dessert tous les centres industriels importants et se charge du transport de fortes quantités de matériaux et d'imposantes masses d'acier telles que celles illustrées ci-haut.

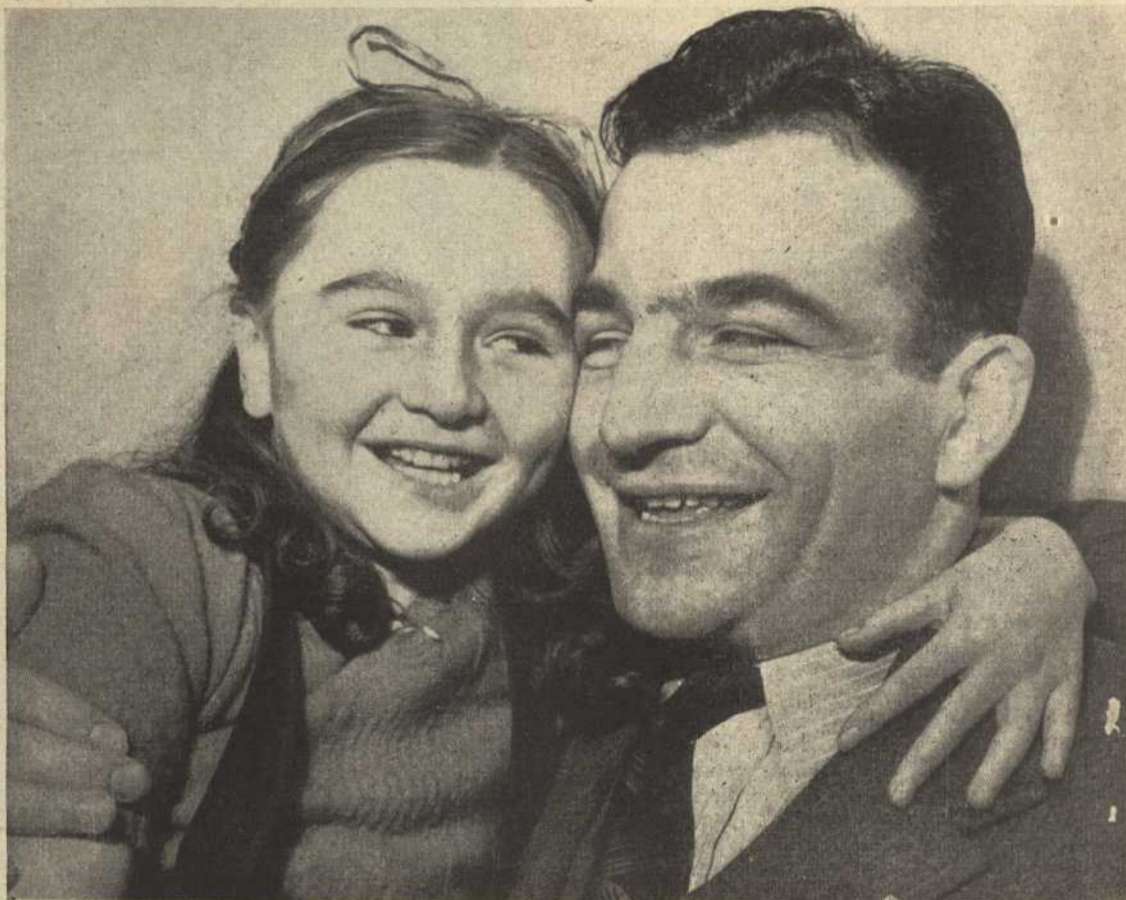


L'avion est soigneusement emballé à son arrivée à un port de mer. Le transport et le déplacement de ces lourdes boîtes de bois, de si colossales dimensions, exigent un outillage des plus perfectionnés et des plus au point. Le Canadien National est en mesure de répondre à toutes les exigences qui forment les à-côtés compliqués de la présente guerre.

Le courrier de nos soldats (lettres et colis), dans tout le pays, en certaines îles et outre-mer, exige chaque jour des centaines de wagons et combien de bateaux!

Photos du  
Canadien National

**Anton Christoforidis, reconnu champion du monde des boxeurs mi-lourds par la National Boxing Association, pugiliste grec, a fait ses premières armes sur les arènes parisiennes de 1936 à 1939. La Commission de Boxe de l'Etat de New-York considère toujours Billy Conn le champion mondial de cette catégorie, quoiqu'il semble l'avoir abandonné pour rencontrer Joe Louis, en juin prochain. Quel saut périlleux ne comporte pas ses risques, surtout devant les poings de l'invincible maître des poings gantés!... Le promoteur Mike Jacobs a récemment donné la mesure de son talent d'impresario. Il organisa un tournoi éliminatoire entre les meilleurs boxeurs des 175 livres: Jimmy Webb, Tommy Tucker, Melio Bettina, Gus Lesnevich. Le champion de la N. B. A., Anton Christoforidis raconte à la jeune Tula Theofilie, de Cleveland, qu'il mettra hors de combat, le 2 mai, Gus Lesnevich au Madison Square Garden de New-York. Puis, il fera face au vainqueur du combat Webb-Tuccker pour se voir, en septembre prochain, le seul monarque des mi-lourds.**



#### CORBEILLE DE RECORDS DE LA LIGUE DE HOCKEY NATIONALE

La plus longue joute fut disputée, au cours de la série mondiale, entre le Détroit et les Maroons de 8 h. 30 p. m. le 24 mars et se termina, le 25 mars, Montréal, le 24 et 25 mars 1935. Elle commença à 2 h. 25 a. m., après 176 minutes 30 secondes de jeu, soit 116 minutes 30 secondes de jeu additionnel. Mud Bruneteau, du Détroit, compta l'unique point de la joute, à la seizième minute et demie de jeu de la sixième période supplémentaire. Ce fut la joute-marathon du siècle, dont on ne verra plus la répétition.

George Hainsworth, gardien de buts du Canadien de la saison 1928-1929, réussit 22 blanchissages en 44 joutes. Cette même année, les clubs de la N. H. L. ne purent compter que 43 buts, en 44 joutes, contre Hainsworth.

Nelson Stewart, ancien centre des Maroons, Boston et Américains, a obtenu 338 buts et 202 assistances pour un total de 540 points, au cours de sa carrière en grande compagnie, de 1925 à 1940.

Pete Lepine, centre du Canadien, a marqué 5 buts et 1 assistance, le 18 décembre 1929, au Forum de Montréal, lors de la victoire de 6-3 du Canadien sur les Sénateurs d'Ottawa.

Carl Liscombe, du Détroit, enregistra trois buts en 1 minute et 52 secondes, le 13 mars 1938.

Joe Malone, centre du Canadien de 1917-1918, déjoua les gardiens de buts adversaires 44 fois en 22 joutes. Son plus proche rival concernant ce record est Cooney Weiland, du Boston de 1929-1930, qui marqua 43 buts et 30 assistances en 44 joutes.

A Toronto, le 19 mars 1938, huit buts furent marqués, 5 par Toronto et 3 par Américains, en un temps record de 4 minutes 52 secondes.

Au Forum de Montréal, le 11 janvier 1938, 18 buts furent enregistrés en une seule joute: Maroons 11, Canadiens 7.

Les trois joueurs du même club, formant une ligne d'avants, qui réussirent le plus grand nombre de points, durant leur carrière, furent Bill Cook, ailier droit, Frank Boucher, centre, Fred « Bun » Cook, des Rangers de New-York, avec un total de 1105 points, répartis de la manière suivante:

	Buts	Assist.	Points
Bill Cook	241	146	= 387
Frank Boucher	155	252	= 407
Bun Cook	169	142	= 311
Total:	565	540	= 1105

Bill Cowley, le brillant centre des Bruins de Boston, le premier compteur de la N. H. L., saison 1940-41, a obtenu, cet hiver, 45 assistances, brisant l'ancien record détenu par Joe Primeau, du Toronto, qui, durant la saison 1931-32, avait 37 assistances à son crédit.

Les Rangers de New-York ont joué 77 joutes consécutives du 31 mars 1931 au 17 janvier 1933, sans être blanchis... Les Bruins de Boston ont disputé 23 joutes de suite, du 22 décembre 1940 au 23 février 1941, sans subir une défaite... Jusqu'ici, ce furent trois clubs du Canada qui remportèrent le plus souvent le championnat de la Ligue de Hockey Nationale: Canadiens 6 fois, Toronto 5 fois et Ottawa 4 fois... Depuis la saison 1893-1894, Montréal a gagné 18 fois la Coupe Stanley, emblème du championnat du monde: Montreal A.A.A., 2 fois; Montreal Victorias, 5 fois; Wanderers de

## TOUS LES SPORTS

Par OSCAR MAJOR

Montréal, 4 fois; Shamrocks de Montréal, 1 fois; Maroons de Montréal, 2 fois; Canadiens de Montréal, 4 fois. Ottada s'attribua 9 fois la Coupe Stanley, Toronto, 4 fois, Rangers de New-York, 3 fois, Bruins de Boston, Détroit et Chicago, 2 fois chacun.

#### LE MATCH CASTILLOUX-BERGER SERA DISPUTE A LA FIN DE MAI AU GARDEN DE TORONTO

Les partisans de la boxe de Montréal doivent faire leur deuil de voir Dave Castilloux, champion du Canada des 135 livres, combattre Maxie Berger, l'excellent pugiliste mi-moyen de Montréal, dans l'arène du Forum. Le promoteur Jack Corcoran, du Maple Leaf Garden de Toronto, qui exerce sans concurrence — et c'est là un bel avantage — son industrie d'organisateur, est assuré de bâcler ce match pour la fin du mois de mai.

Il est certain que le métier de promoteur n'est pas toujours facile à exercer. Il nécessite de l'apropos, une connaissance parfaite des goûts du public, une idée très exacte de la psychologie des boxeurs, une certaine audace et surtout le sens très précis du match à faire. A Montréal, nous ne connaissons pas un promoteur de boxe qui possède une très grande partie de ces qualités. Oui, nous savons bien qu'il n'est pas toujours facile de réunir l'un en face de l'autre les boxeurs renommés d'une rencontre qui s'impose, souvent à cause de cette vile question d'argent. Mais enfin il est prouvé que l'organisation de Toronto a les moyens de s'offrir nos deux boxeurs de Montréal en les payant à leur juste valeur.

Le public de Montréal aurait bien aimé voir un semblable match conclu. Ce ne sera pas pour son nez, car cette rencontre attirera une recette de \$15,000 aux guichets du Garden de Toronto, tandis qu'au Forum aucun promoteur n'aurait pu faire assez de publicité, plus ou moins tapageuse, pour réussir une recette de \$10,000. A Toronto, le promoteur verse une garantie de \$500 au Garden et douze pour cent en taxes, de différentes catégories. A Montréal, le promoteur doit donner, à la direction du Forum, quinze pour cent de la somme perçue aux guichets et en plus 20% des recettes pour fins de taxes de toutes sortes.

Un match Castilloux-Berger est-il équilibré?... Nous le croyons, quoique Maxie Berger pèsera six à sept livres de plus que Castilloux. C'est aussi dire combien il est incertain dans son résultat. Castilloux vainqueur, c'est un pas en avant formidable, la route du championnat du monde ouverte, un futur match contre le champion mondial des poids légers Lew Jenkins, à plus forte raison si Dave bat Sam Angott, le 2 mai prochain, à Toronto. Et pour Maxie Berger, ce serait aussi la plus sombre mésaventure qui lui puisse advenir et une baisse considérable de ses actions.

Qui gagnera cette bataille? Le meilleur des deux. Dave Castilloux. En attendant, Raoul Godbout, gérant de Castilloux, et Lew Wayman et Jack Rogers, gérants de Maxie Berger, expriment catégoriquement leur confiance en leurs poulains et, magnifiques d'assurance, souffrent la fumée d'un havane au nez de l'organisateur Corcoran, de Toronto.

Nous avons donné les raisons pour lesquelles les partisans de Montréal ne verront pas le premier combat entre ces deux excellents pugilistes montrealais, obligés par la force des circonstances de déployer, sur d'autres arènes, leurs talents athlétiques. Peut-être verrons-nous le match-revanche, cependant? Oui, si dans la première rencontre, à Toronto, Castilloux ébranle Berger suffisamment, ou vice versa, pour arracher une revanche. Va sans dire, deux gars de cette trempe ne s'affrontent pas avec une aussi violente envie d'être vainqueur sans que leur humeur se gâte.

Il y a plus d'un point commun dans le jeu de ces deux boxeurs montrealais, et même dans leur façon de vivre. Dave Castilloux est l'un des meilleurs poids légers, Berger, l'un des meilleurs poids mi-moyens. Tous deux mènent la vie de bons boxeurs bourgeois. Voilà de braves garçons sages, économes et modestes. Ils n'ont pas la folie des grandeurs. Ils ne pensent pas à tourner des films ou à gambader au milieu des danseuses sur une scène. Ils s'éloignent des salles vicieuses des jeux de hasard de toute sorte. Ce sont des boxeurs qui vont, sérieusement, à l'entraînement comme l'employé va à son bureau. Et le soir venu, ils rentrent chez eux, écoutent quelques programmes radiophoniques et puis s'endorment le cœur tranquille. (Lire la suite page 37)

C E soir-là, 12 mai, Henry Sermann, le riche diamantaire, avait quitté vers 11 h. 10 le restaurant de la rue Royale où le syndicat dont il était l'un des vices-présidents se réunissait, offrant un banquet à ses adhérents.

Son auto, une voiture de grande marque que pilotait son chauffeur Armand Borderet, ne mit pas plus d'un quart d'heure pour regagner les hauteurs de Saint-Cloud où était située sa villa.

Il était donc à peine 11 h. 25 lorsque la voiture, abandonnant la grande route, qui, par Ville-d'Avray, file sur Versailles, vira dans la rue du Parc, voie peu fréquentée que bordent d'importantes et luxueuses propriétés.

La seconde d'après, elle s'immobilisait devant la grille clôturant la cour précédant l'habitation de M. Sermann, et Borderet, tout en stoppant, actionna par trois fois son klaxon, demandant l'ouverture de la porte.

Il venait de tomber une violente averse. L'air était très doux, chargé d'humidité; aussi, le diamantaire qui se tenait assis à la droite du chauffeur avait dû baisser la glace de la portière de son côté.

Brusquement, ainsi que plus tard, il devait le conter à la police, Henry Sermann vit un homme de haute taille, vêtu d'un imperméable de couleur sombre, coiffé d'un chapeau de feutre souple aux bords rabattus, surgir des ténèbres.

A moins de deux mètres de la voiture, il s'immobilisa, levant le bras droit et aussitôt, l'air s'emplit du fracas de détonations.

Plusieurs balles sifflèrent, étoilant le pare-brise, la glace de la portière voisine de Borderet et ce dernier jeta un cri.

Il venait d'être atteint à l'épaule droite.

Henry Sermann jeta à son tour une exclamation de douleur. Un projectile l'atteignant de biais vers le milieu du sternum l'avait couché contre le dossier de la banquette.

Fort heureusement, le chauffeur ne perdit point la tête et, comme la grille de la villa tournait sur ses gonds, lui livrant passage, il remit son véhicule en marche, le lançant dans la cour sablée où il vint s'immobiliser au pied même du perron.

Le concierge, Saturnin Piraud, s'était rejeté dans son pavillon d'où il ressortit presque aussitôt, tenant à la main son revolver.

Lui aussi entrevit l'agresseur qui faisait mine de suivre l'auto.

Mais déjà, un trio d'agents cyclistes alerté par les détonations se montrait à proximité, venant du côté de la grande route et l'homme, virant sur ses talons, s'enfuit dans la direction opposée sans plus insister.

Le concierge n'eut donc pas le loisir de faire usage de son arme.

Ces divers incidents si longs à raconter s'étaient déroulés en quelques secondes.

Le brigadier des gardiens de la paix qui tenait la tête interpella Saturnin Piraud.

— Est-ce vous qui avez tiré ?

— Que non pas ! C'est un gredin qui a attaqué la voiture de mon maître. Il décampe par là-bas !...

Le concierge, très ému, tendait le bras dans la direction suivie par le malfaiteur.

A toutes pédales, les agents se précipitèrent, filant dans la nuit, laquelle était particulièrement sombre et Saturnin Piraud, empochant son arme, se hâta de refermer la grille; après quoi, il s'empressa vers l'auto.

De la villa, on avait également perçu le bruit des détonations et, instantanément, plusieurs fenêtres du rez-de-chaussée de même que le vestibule s'étaient illuminés.

Gaëtan, le valet de chambre de M. Sermann, se montra sur le perron, suivi à courte distance par



" Mon frère est innocent, Monsieur, je vous le jure ! " s'écria Marie-Françoise avec élan.

## L'HOMME DU CAP ?

Mme Tirman, la gouvernante du diamantaire et par la nièce de celui-ci, Mlle Béatrice Landersac.

Ils arrivèrent juste à temps pour recevoir dans leurs bras Henry Sermann qui, descendu pesamment d'auto, chancelait, menaçant de rouler sur le sol.

— Mon Dieu, monsieur se trouve mal ! s'exclama Mme Tirman, femme d'une cinquantaine d'années, invraisemblablement maigre et dont le visage s'encadrait de badeaux gris à la mode d'autrefois. Une certaine confusion s'ensuivit.

On avait transporté M. Sermann sur l'un des divans de cuir garnissant le vestibule où il venait de perdre connaissance.

Armand Borderet, le chauffeur que Piraud, le concierge, avait non sans peine sorti de sa voiture, lui faisait vis-à-vis. Le blessé n'avait pas perdu connaissance, mais il se plaignait doucement, jurant à mi-voix en patois auvergnat. Béatrice Landersac, très pâle, s'était précipitée au téléphone où elle alertait le docteur de la famille, le priant de venir à l'instant.

Ce fut alors que la sonnerie de la cloche de la grille d'entrée retentit et Piraud, sortit sur le perron, entrevit des silhouettes que, tout d'abord, il ne reconnut point.

C'étaient les agents cyclistes qui revenaient, ayant vainement battu les environs sans parvenir à re-

joindre le fuyard. Il vint leur ouvrir et, en quelques mots, les mit au courant de ce qui s'était passé.

Diab! Il faut prévenir le commissaire ! murmura le brigadier en prescrivant à ses hommes d'entreprendre de nouvelles recherches.

Lui-même pénétra dans le vestibule et téléphona au poste le plus voisin pour qu'une battue fût immédiatement organisée.

Lorsque M. Rocher, le commissaire de police de Saint-Cloud, arriva, accompagné de son secrétaire et de l'inspecteur Gallier, il allait être minuit.

Une grande jeune fille blonde le reçut dans un salon luxueusement meublé selon la formule du plus pur *modern style*.

Elle se nomma : Mlle Béatrice Landersac, et fit connaître sa qualité de nièce de M. Sermann.

M. Rocher admira discrètement sa beauté qui était réelle.

En effet, Béatrice Landersac venait d'atteindre sa vingtième année.

Elle avait un grave visage aux traits réguliers. Ses grands yeux bleus reflétaient encore son émoi et M. Rocher nota qu'elle était vêtue de la robe de lainage gris qu'elle devait porter durant l'après-midi.

Ce ne fut que plus tard que ce détail enregistré machinalement lui revint en mémoire.

— Le docteur Lucas, notre médecin, vient de procéder au pansement de mon oncle... Actuelle-

ment, il est au chevet du chauffeur qui a été transporté dans sa chambre, expliqua la jeune fille d'une voix altérée. Il paraît que les deux blessés sont atteints gravement.

— Ont-ils perdu connaissance ? s'enquit le commissaire. Je voudrais les interroger.

— Je ne sais si la chose sera possible ! répondit Mlle Béatrice. Je vais vous conduire vers M. Lucas !

— Je vous en serais très obligé, mademoiselle.

Laissant l'inspecteur Gallier à l'examen de la voiture, abandonnée dans la cour, le magistrat et son secrétaire suivirent la jeune fille au premier étage. Là, dans un petit salon attenant à la chambre du diamantaire, ils trouvèrent Mme Tirman, la gouvernante et, par elle, ils connurent une première version de ce qui s'était passé.

— Je m'étais mise au lit vers dix heures et commençais à m'assoupir lorsque je fus éveillée par le klaxon de l'auto de monsieur ! expliqua la gouvernante avec volubilité. Presque aussitôt, des coups de feu éclatèrent...

— Combien ? s'enquit M. Rocher.

— Je ne saurais vous dire, trois ou quatre... Peut-être plus... Je ne perdis pas mon temps à les compter et, enfilant cette robe de chambre (d'un geste, Mme Tirman indiquait son vêtement), je me précipitai dans l'escalier.

« Derrière moi, j'entendis Mlle Landersac qui descendait en toute hâte... Dans le vestibule, je rejoignis Gaëtan, le valet de chambre de monsieur, qui attendait son retour dans une pièce voisine de l'office et tous, nous gagnâmes le perron en bas duquel l'auto stoppait à cet instant.

« M. Henry Sermann en descendait, très pâle et vacillant... Nous eûmes tout juste le temps de le recevoir dans nos bras.

— Oui, c'est bien ainsi que les choses se sont passées ! confirma Mlle Landersac en hochant sa jolie tête blonde.

Mais le docteur Lucas survenait et, abandonnant ces dames, le commissaire se tourna vers lui, l'interrogeant sur l'état des blessés.

Le praticien semblait fort inquiet, surtout en ce qui concernait la blessure de M. Sermann. La balle avait pénétré dans la poitrine, traversant vraisemblablement le poumon.

Le blessé respirait difficilement et avait à peu près perdu connaissance. Le docteur Lucas venait de téléphoner à un chirurgien. Il doutait que la balle pût être aisément extraite, tout au moins pour le moment. En tout cas, on ne pouvait questionner le blessé.

Ce fut également l'opinion que le docteur Lucas signifia le lendemain, vers dix heures, au commissaire Urbain, de la première brigade mobile qui venait d'arriver, suivi de ses inspecteurs, pour diriger l'enquête, et forcé fut au magistrat de s'incliner devant le veto émis par la Faculté.

Par contre, le chauffeur Borderet se trouvait dans un état satisfaisant. M. Urbain monta jusqu'à sa chambre, laquelle était située au second étage.

— Eh bien, mon brave, il paraît que vous l'avez échappé belle ? commença le commissaire en s'approchant du lit sur lequel gisait le blessé.

— Ah, ne m'en parlez pas ! répliqua celui-ci en esquissant une grimace significative. Si jamais je mets la main sur le coquin qui nous a fusillé comme des lapins, je vous garanti que cela lui coûtera cher !

— Pensez-vous donc pouvoir le reconnaître ?

Le chauffeur dut avouer que non. La nuit était fort obscure ; de plus, le malfaiteur avait abordé l'auto par la droite, c'est-à-dire du côté opposé à celui où il se trouvait.

Tout ce que Borderet pouvait, c'était en donner un signalement assez vague. L'homme lui avait paru grand, solidement bâti.

Il était vêtu de sombre et coiffé d'un chapeau ou d'une casquette.

— Le concierge Piraud qui l'a aperçu également affirme qu'il avait un chapeau ! objecta M. Rocher.

— Soit, mettons un chapeau ! après tout, je n'en sais rien ! grogna le chauffeur avec humeur.

Les deux témoins s'accordaient pour supposer que le bandit devait être jeune, vingt-cinq à trente ans peut-être, à en juger d'après son allure.

La façon rapide dont il avait détalé confirmait le fait.

Il va sans dire qu'en dépit des recherches entreprises durant une partie de la nuit, l'homme n'avait pu être rejoint.

Comme on le voit, les renseignements réunis sur son compte étaient des plus minces et M. Urbain se dit que, s'il n'en recueillait point d'autres, il lui serait bien difficile d'identifier le misérable, par conséquent, de lui mettre la main au collet.

Mais une femme de chambre survenait, annonçant l'arrivée des membres du Parquet et de plusieurs

journalistes venus de Paris. Abandonnant le blessé, M. Urbain se hâta à la rencontre de ces messieurs qu'il rejoignit dans le grand salon du rez-de-chaussée, lequel avait été mis à leur disposition.

Il y avait là M. Glorieux, substitut du procureur de la République de Versailles, M. Maréchal, juge d'instruction chargé de l'enquête, et son greffier.

M. Glorieux était un quadragénaire toujours bougon, car une incurable dyspepsie dont il souffrait cruellement le rendait d'humeur chagrine.

Par contre, M. Maréchal était un gros homme à l'air jovial et bon enfant qui s'efforçait de donner à sa physionomie un air sévère en harmonie avec ses fonctions, but auquel il n'arrivait point toujours, il nous faut le constater.

Quant aux journalistes, lesquels étaient au nombre de cinq, deux agents de service sur le perron les maintenaient, non sans peine, dans la cour et M. Maréchal avait dû leur promettre de ne point quitter la villa avant de leur avoir communiqué ses premières impressions.

Déjà, ces messieurs du parquet avaient vu M. Rocher, le commissaire de police de Saint-Cloud ; c'est dire qu'ils connaissaient l'affaire dans ses grandes lignes.

— Eh bien, où en êtes-vous, monsieur Urbain ? s'enquit aimablement le juge d'instruction en offrant au survenant une main grasse que celui-ci serra cordialement.

— J'ai interrogé les personnes de cette maison, celles qui savent quelque chose et ont en partie assisté au drame ! expliqua le commissaire de la brigade mobile. Cela ne m'a pas appris grand-chose... J'ai vu également le chauffeur blessé.

Il faisait un bref compte rendu de ses démarches et M. Glorieux, tout en comprimant de la main son épigastre douloureux, laissa tomber entre haut et bas :

— Oui, vous ne savez rien... comme toujours ! Cela nous promet de beaux jours !...

## ROMAN POLICIER COMPLET

par

## PAUL DARGENS

M. Urbain affecta de ne point entendre ces derniers mots dont l'intention désobligeante ne pouvait lui échapper.

Le substitut n'avait jamais pu le souffrir, il ne savait pas pourquoi du reste.

Mais l'un des spécialistes de l'Identité judiciaire survenait à son tour, annonçant que des photographies venaient d'être prises de la voiture de M. Sermann, présentement remise dans son garage. Une balle avait été extraite du capitonnage du siège arrière où elle s'était enfoncée et il l'apportait à ces messieurs.

— Le projectile est du calibre 7 mm. 65 ; ajouta-t-il encore.

Les magistrats tinrent un rapide conciliabule ; après quoi, le juge et son greffier s'installèrent devant une table tandis que M. Glorieux s'établissait dans une bergère confortable et, sur leur ordre, M. Urbain envoya l'un de ses hommes, l'inspecteur Brunin, quérir Mme Tirman, la gouvernante.

Celle-ci arriva bientôt, l'air sévère et très dur. Elle avait le teint jaune, la bouche amère et semblait plus autoritaire qu'à l'accoutumée.

Elle déclina son identité, indiquant qu'elle était veuve et que, depuis quinze ans, elle dirigeait l'intérieur de M. Henry Sermann, lequel depuis longtemps avait perdu son épouse.

— M. Sermann vit ici en famille, je crois ? harsarda le commissaire Urbain.

— C'est-à-dire que, depuis six mois, nous avons ici une nièce de feu M. Sermann dont monsieur est le tuteur ! rectifia la gouvernante avec une aigreur significative qui permit au commissaire de conjecturer qu'elle n'aimait guère cette personne.

— Son nom ? demanda-t-il.

— Mlle Béatrice Landersac !

— Je la verrai tout à l'heure... Dites-moi ce que vous savez du drame.

Mme Tirman refit la narration qu'elle avait déjà débitée au commissaire Rocher, à son collègue Urbain, l'agrémentant de nouveaux détails sans importance.

Il était évident qu'elle souffrait dans son amour-propre de ne pouvoir fournir plus de précisions à ces messieurs.

— Un témoin dont il faudra se défier, car il est de ceux qui inventent ce qu'ils ignorent ! songea M. Glorieux avec une grimace. Décidément, je ne mangerai plus de café au lait... Cela ne me réussit vraiment pas !

Cette constatation le plongea dans d'amères réflexions car, pour lui, le problème du petit déjeuner se posait avec une acuité singulière.

Successivement, il avait dû éliminer de son alimentation le chocolat, le cacao, le thé, les bouillies de légumes, les bouillies de céréales et même le potage. S'il lui fallait renoncer au café au lait, de quoi donc composerait-il son premier repas ?

Cependant, M. Maréchal poursuivait avec méthode l'interrogatoire de la gouvernante, lui posant la question classique : « Connaissez-vous des ennemis à votre maître ? »

Mme Tirman eut un hochement de tête gros de sous-entendus tandis qu'en un geste machinal, sa main osseuse caressait sa maigre mâchoire qu'ornaient quelques poils follets.

— Dans les affaires, monsieur le juge, on en a toujours ? finit-elle par prononcer sur un ton sentencieux. Comme monsieur a particulièrement réussi, grâce à son travail, à son habileté, à ses connaissances dans sa partie qui sont extraordinaires !...

La gouvernante semblait avoir une haute opinion des facultés de son maître et, tout en approuvant d'un signe, M. Maréchal la laissa continuer :

— Oui, monsieur a bien des gens qui le jalourent et cela se comprend ; cependant, je ne crois pas que ce soit de ce côté qu'il faille chercher.

— Auriez-vous une opinion personnelle concernant l'identité de l'agresseur ? avança le magistrat, frappé par l'air réticent du témoin.

— Peut-être, monsieur le juge, peut-être, mais je ne sais si je dois !

— Vous devez tout nous dire, madame ! L'intérêt de la justice l'exige indiscutablement !

— Eh bien, voici la chose, reprit Mme Tirman, laquelle ne demandait qu'à être encouragée. Il y a huit jours, le quatre mai, exactement, monsieur a dû mettre à la porte un individu qui s'était montré grossier à son égard... Celui-ci s'éloigna en proférant des menaces que j'entendis, de même que le valet de chambre et le concierge.

— Connaissez-vous le nom de ce personnage ?

— Oui, il se nomme Herbert Labarthe et travaille en qualité de commis chez un architecte de Paris, M. Lamblin, boulevard de Courcelles.

— Voilà qui est des plus intéressants... Connaissez-vous le motif de la querelle qui mit aux prises votre patron et ce Labarthe ?

— Je crois l'avoir deviné ! repartit la gouvernante sur un ton de confiance. Cet hiver, ce Labarthe vint ici diriger des travaux pour le compte de son patron... A cette occasion, il fit la connaissance de Mlle Landersac dont il s'éprit...

« Lors de sa dernière visite, il venait demander à M. Sermann la main de sa nièce.

Elle continuait, donnant des détails. Certes, elle n'avait point assisté à l'entretien mais ce qu'elle avait entendu lui permettait d'affirmer que le commis architecte était un personnage dangereux, parfaitement capable d'avoir perpétré l'attentat de la nuit précédente.

Lorsque le juge d'instruction congédia enfin la gouvernante, il était décidé à faire vérifier l'emploi du temps de Labarthe durant la soirée de la veille.

Allons, l'affaire serait peut-être moins embrouillée qu'il ne l'avait redouté au premier abord. Avant toute chose, il fallait obtenir confirmation de la querelle et pour ce faire, se rendre au chevet de M. Sermann.

— Nous ne lui poserons qu'une seule question à ce sujet ! conclut le juge d'instruction en s'adressant au substitut dont il quêtait l'approbation. Je n'interrogerai pas immédiatement Mlle Landersac puisque, au dire de Mme Tirman, elle semble avoir accueilli favorablement les assiduités de ce Labarthe.

— Oui... Sans doute ! murmura M. Glorieux dont le teint devenait verdâtre, car une douleur aiguë lui brûlait l'estomac, emplissant sa bouche d'une salive abondante.

Mentalement, il souhaitait réintégrer son logis afin de pouvoir se soigner et il envoyait à tous les diables la victime, le meurtrier et le juge lui-même.

D'un geste, il indiqua qu'il n'accompagnerait pas le juge d'instruction et ce dernier sortit, escorté du

commissaire Urbain et de son greffier. Dans le vestibule, ils tombèrent sur un jeune homme d'une trentaine d'années, petit, replet, tout en rondeurs et en sourires qui, à leur vue, se leva de la banquette sur laquelle il était assis, prenant des notes d'un stylo agile.

— Ah! je vois à votre air, monsieur le juge, que vous êtes sur la piste Labarthe! s'exclama l'inconnu avec bonne humeur.

— Qui êtes-vous, monsieur, et que faites-vous ici? grommela M. Maréchal, quelque peu décontenancé et furieux.

— Permettez-moi de me présenter: Pierre Tournel de l'Informateur.

— Un journaliste!... Mais j'avais défendu qu'on vous laissât pénétrer à l'intérieur de la villa! éclata M. Maréchal, pourpre d'indignation.

— C'est notre métier d'enfreindre les consignes! expliqua aimablement le reporter dans un sourire.

— Qui vous a parlé de Labarthe? intervint M. Urbain, fort contrarié.

— J'ai procédé à ma petite enquête, monsieur le juge!

M. Maréchal qui n'était point un sot comprit qu'il ne gagnerait rien à se fâcher. Mieux valait négocier avec ce garçon qui, plus habile que ses confrères, paraissait en savoir plus long et qui, au demeurant, semblait de bonne composition.

— Ecoutez, monsieur Tournel, j'ai eu souvent le plaisir de lire vos articles dans l'Informateur. Oui, avec plaisir, je le reconnais... Seulement, vous devez comprendre que, dans une affaire de ce genre, la plus légère indiscretion peut avoir des conséquences déplorables.

— Je le comprends, en effet, monsieur le juge! répartit le reporter qui souriait de plus en plus.

— Je vous prierai donc de ne souffler mot à personne de ce que vous avez appris et, bien entendu, de n'y faire aucune allusion dans votre prochain article... En échange, je vous autorise à nous accompagner jusqu'à la chambre de M. Sermann où nous nous rendons.

— Monsieur le juge, je serai muet comme une carpe! promit Tournel, enchanté, en se joignant au groupe.

Quelques instants plus tard, celui-ci pénétra dans la chambre du diamantaire.

Le blessé, quoique très faible, était parfaitement lucide.

M. Maréchal lui exposa le but de sa visite, le priant de confirmer ou d'infirmer d'un simple mot l'incident Labarthe, ce à quoi l'infirmière de garde consentit volontiers.

— Est-il exact, monsieur Sermann, que le quatre mai, vous avez été l'objet de menaces de la part d'un certain Herbert Labarthe venu pour solliciter la main de votre nièce? articula le magistrat avec gravité.

Quelle chose qui ressemblait à un sourire passa sur le visage blême du blessé, mais ce ne fut qu'un éclair et, tandis que son regard se fixait sur son interlocuteur, il dit simplement d'une voix parfaitement perceptible:

— Oui, monsieur le juge!

## CHAPITRE II

Il pouvait être deux heures moins le quart lorsque le commissaire Urbain, les inspecteurs Burnin, Piolet et Pierre Tournel descendirent d'auto devant un immeuble de belle apparence, situé avenue Junot.

Sur un signe de son chef, l'inspecteur Burnin s'engouffra dans la loge de la concierge cependant que les autres gagnaient rapidement le second étage. Là, devant une porte de chêne clair, ils s'immobilisèrent et le commissaire Urbain, appuyant sur le bouton d'une sonnerie électrique, murmura:

— Labarthe doit être encore chez lui puisqu'il ne rentre au bureau qu'à deux heures un quart.

— Assurément! répliqua à mi-voix le reporter.

Mais un pas léger se faisait entendre derrière la porte et celle-ci s'ouvrit, démasquant une jeune fille de dix-huit ans environ, au visage rond encadré de brunes anglaises.

— Vous désirez, messieurs? s'enquit-elle en fixant sur les survenants un regard dans lequel M. Urbain vit passer une lueur d'inquiétude.

— Nous voudrions voir M. Herbert Labarthe!

— Ah, très bien... Je vais prévenir mon frère.

Marie-Françoise Labarthe ne devait point avoir cette peine car, à ce moment, un homme de haute taille, âgé de vingt-sept ans environ, au visage énergique, aux cheveux bruns, aux yeux gris, se montra au fond de l'antichambre. Il achevait de déjeu-

avait d'un peu sec et la porte retomba.

Messieurs, je vous prierai d'être brefs, commençait Herbert en indiquant des sièges que ses trois interlocuteurs refusèrent d'un signe, je dois rentrer à mon bureau à deux heures un quart...

Déjà, M. Urbain l'interrompit, déclinant sa qualité et, désignant un journal sortant de la poche du veston du jeune homme, il ajouta:

— Puisque vous avez lu cette feuille qui paraît à midi, vous devez vous douter de ce qui nous amène!

— Pas le moins du monde! rétorqua Labarthe, dont le ton demeurait sec, presque hostile.

— Cette feuille mentionne cependant l'agression dont ont été victimes, la nuit dernière, M. Sermann et son chauffeur.

— En effet, j'ai lu quelque chose de ce genre!

— Cela ne vous a pas intéressé?

## SOIR

L'ombre timide encor tremble dans les allées  
Où de verts zéziements s'écroutent des feuillées.  
Le silence bleuit. Invisible, un pipeau  
Chante le couvre-feu chez l'abeille, l'oiseau.  
Par sillages errants l'ombre fraîche parfume  
Les arbres, le clocher, les toits capés de brume.  
Le cri sec et frisant de la chauve-souris  
Sans doute va darder surnoisement la nuit;  
Le crapaud sourcilieux en a bavé sa joie  
Sur le pied brun du cep, sur la fraise de soie,  
Sans souci de la lune, à l'œil écarquillé,  
Dont la prunelle luit comme un galet mouillé.  
C'est l'heure de la lampe, au rêve hospitalière;  
Mais son pas de velours traîne un pan de lumière  
Plus troublant que ne fut la rumeur du plein jour,  
Car notre cœur humain bourdonne, guêpier sourd,  
Et la chair devient plus désarmée et fatale  
Que le rosier de nuit qui pleure ses pétales.

MEDJE VEZINA

Extrait de *CHAQUE HEURE A SON VISAGE*. (Les Editions du Totem, Montréal).

ner et avait encore sa serviette à la main.

— De quoi s'agit-il, messieurs? questionna-t-il sans grande amabilité.

— Je désirerais vous entretenir en particulier! fit le commissaire en pénétrant dans le vestibule.

Herbert Labarthe, car c'était lui, eut un vague geste d'impatience et, poussant une porte vers la gauche, fit entrer les visiteurs dans une sorte de cabinet de travail assez simplement meublé.

Le frère et la sœur, orphelins depuis plusieurs années, vivaient assez modestement. Le premier, nous le savons, était commis d'architecte; quant à la seconde, elle travaillait chez une modiste du voisinage.

Alors que Marie-Françoise s'appretait à suivre le groupe, l'inspecteur Piolet, obéissant à un signe de son chef, lui barra le passage.

— Mademoiselle, c'est à votre frère seule que nous avons affaire!

Un sourire de Pierre Tournel corrigea ce que la réponse du policier

s'étonnait le commissaire; pourtant, vous connaissez M. Sermann.

Comme le jeune homme gardait le silence, M. Urbain reprit:

— Je voudrais savoir ce que vous avez fait hier soir?

— Moi!... Je suis rentré de mon bureau vers six heures et ne suis point ressorti.

— Vous en êtes sûr? insista M. Urbain en fixant son interlocuteur droit dans les yeux.

— Mais certainement! répliqua ce dernier. Puisque je vous le dis, c'est que cela est!

Il y eut une minute de silence. De la pièce voisine parvenaient des tintements de couverts prouvant que la jeune modiste desservait la table.

— Récemment, le 4 mai, pour être précis, vous vous êtes rendu chez M. Sermann, à Saint-Cloud? demanda le commissaire.

— Oui... Il me semble...

— Permettez-moi de rafraîchir vos souvenirs! ironisa le policier.

« Ce jour-là, vous avez demandé à M. Sermann la main de sa nièce, Mlle Béatrice Landersac... comme il vous l'a refusée, vous vous êtes laissé aller à proférer des menaces contre ce monsieur!

— C'est bien possible, convint Labarthe avec humeur. Dois-je vous rendre compte de mes actes?

— Oui, monsieur, oui, riposta nettement le policier que les façons du jeune homme impatientaient visiblement.

— J'ai dit à M. Sermann ce que je pensais de lui et dame, ce n'est guère flatteur.

— Vous détestez ce monsieur?

— Je le méprise profondément, voilà tout... c'est un de ces hommes de proie qui n'ont qu'un but dans l'existence, amasser le plus possible et cela par tous les moyens.

— Pourquoi M. Sermann vous a-t-il refusé la main de sa nièce?

— Parce que je suis sans fortune tout simplement! reconnut Herbert Labarthe dont la voix se nuançait d'amertume.

— Et la chose vous a humilié, fâché?

— Assurément...

— Vous aimez Mlle Landersac?

— En effet!

— Et cette demoiselle?...

— M. le commissaire, vous devriez comprendre tout ce que cet interrogatoire portant sur des sujets aussi personnels a de désagréable pour ne pas dire pénible, fit Herbert qui s'énervait.

— Evidemment, monsieur, mais il est nécessaire que je sache!

— Mettons, si vous voulez, monsieur le commissaire, que j'ai accompli ma démarche du quatre mai en parfait accord avec Mlle Landersac! déclara le jeune homme, désireux d'en finir.

— Depuis, vous avez revu cette jeune fille... Vous l'avez informée de votre échec?

— Bien entendu!

— Et qu'a-t-elle dit?

— Vous irez le lui demander, monsieur le commissaire?

— J'aurais aimé que vous me renseigniez sur l'attitude adoptée par Mlle Landersac... Vous blâma-t-elle de vous être mis en colère contre son oncle et tuteur?... Vous signifia-t-elle que, dans ces conditions, vous devriez renoncer à tout espoir?

— Mlle Landersac est une jeune fille loyale et désintéressée qui méprise autant l'argent que son oncle l'aime... Elle me conseilla de patienter, d'attendre sa majorité...

— A quelle date remonte votre dernière entrevue?

— A dimanche dernier, dans le parc de Saint-Cloud! répondit Herbert après une imperceptible hésitation.

A ce moment, la sonnerie de la porte d'entrée retentit et l'inspecteur Piolet ayant risqué un coup d'œil dans le vestibule, entrevit Marie-Françoise Labarthe qui allait ouvrir à son collègue Burnin. Celui-ci remercia d'un mot et se glissa dans le salon. Derrière lui, le battant retomba.

Pierre Tournel qui suivait la scène d'un regard attentif comprit de suite que le policier était porteur de nouvelles intéressantes. D'un clin d'œil, il attira dans un coin M. Urbain et tous deux eurent à voix basse un bref colloque à l'issue duquel le commissaire revint vers Labarthe, lequel s'efforçait de garder une attitude indifférente.

— Monsieur Labarthe, j'ai le regret de constater que, tout à l'heure, vous ne m'avez point dit la vérité en ce qui concerne l'emploi de votre temps durant la soirée d'hier!

— Vraiment? maugréa Herbert.

— Parfaitement! intervint Burin. La concierge de cette maison, que je viens d'interroger m'a déclaré qu'hier soir, vous étiez rentré vers minuit!

— Elle se trompe!

— Je ne le crois pas... Deux locataires de cet immeuble, M. et Mme Moustier qui revenaient d'un cinéma voisin vous ont aperçu de loin alors que vous rentriez... Vous ne les avez pas vus et avez refermé la porte sans les attendre; mais eux vous ont formellement reconnu... Leur déposition est catégorique.

Herbert Labarthe rougit violemment mais ne souffla mot. Seulement, Pierre Tournel nota que ses mains qu'il gardait croisées derrière son dos se serraient avec violence au point que les articulations des doigts craquèrent.

— Piolet, priez donc Mlle Labarthe de venir! ordonna le commissaire de police.

L'inspecteur s'éclipsa pour revenir, l'instant d'après, accompagné de la jeune fille. Pierre Tournel observait qu'en dépit des méritoires efforts qu'elle faisait pour paraître calme, elle semblait infiniment troublée.

— Mademoiselle, commença Urbain en la fixant de son regard perçant, je suis commissaire de police... L'affaire qui m'amène est de la plus haute gravité... je vous prie donc d'apporter la plus grande sincérité dans les réponses que vous ferez aux questions que je vais vous poser!

— Mais, monsieur! balbutia Marie-Françoise en pâlisant légèrement.

— Rassure-toi, ma chérie! intervint Herbert, nous n'avons rien à craindre.

Marie-Françoise remercia son aîné d'un pauvre petit sourire qui révélait éloquentement son angoisse et, se roidissant pour faire bonne contenance, elle dit courageusement:

— Je vous écoute, monsieur le commissaire!

— Un homme que votre frère rencontra récemment a été attaqué hier soir et blessé grièvement à coups de revolver, de même que son chauffeur. Vous ne pouvez ignorer la chose, ayant sans doute lu le journal de midi!

— En effet, monsieur, vous parlez probablement de M. Sermann?

— C'est cela même, mademoiselle... Nous voudrions connaître l'emploi du temps de votre frère durant la soirée d'hier?

— J'ai dit à ces messieurs... commença Herbert.

— Monsieur Labarthe, je vous prie de garder le silence! coupa sévèrement Urbain. Obéissez ou bien je me verrai dans la nécessité de vous faire sortir!

— Ah, permettez, je suis chez moi!

— Ne te fâche pas, Herbert, conseilla Marie-Françoise avec un doux sourire qui prouvait mieux que les plus longs discours combien le frère et la sœur se chérissaient.

Puis, revenant au commissaire de police, elle prononça très vite:

— Herbert est rentré vers six heures et demie, comme d'habitude. J'étais déjà au logis car je travaille tout près et j'achevais de préparer notre dîner... nous nous mîmes à table vers sept heures et peu après, souffrant d'une assez violente migraine, j'allai me coucher... Mon frère s'attarda un instant dans cette pièce; après quoi je l'entendis gagner sa chambre, laquelle est située à l'autre extrémité de l'appartement.

Ayant débité cette tirade tout d'une haleine, Marie-Françoise respira largement, comme soulagée.

M. Urbain eut un hochement de tête pendant que Pierre Tournel se

mordait les lèvres, réprimant mal un haussement d'épaules.

— Cette petite s'enferme, songea-t-il, son frère et elle se sont mis d'accord pour formuler des réponses identiques. Pourquoi ne disent-ils pas tout simplement la vérité?

« Est-ce que, par hasard, Herbert Labarthe aurait quelque chose à se reprocher? »

— Mademoiselle, je suis au regret de vous démentir! ripostait cependant le commissaire de police, plusieurs témoins dignes de foi, votre concierge, d'autres locataires de cet immeuble ont déclaré avoir vu M. Herbert Labarthe rentrer ici vers minuit.

— Ils doivent faire erreur! affirma catégoriquement Marie-Françoise.

— C'est peu probable... Votre frère a dû ressortir sans que vous l'entendiez!

— Ce n'est guère possible... Notre appartement n'est pas si vaste, et puis je ne me suis pas endormie tout de suite... Enfin, si Herbert vous dit qu'il est resté à la maison, c'est que cela est!

M. Urbain comprit qu'il n'en tirerait pas autre chose. La jeune fille avait sa leçon faite, elle n'en démorait pas.

— Dans ces conditions, décida-t-il, nous allons procéder à une rapide perquisition!

— J'espère que vous en avez le droit! s'exclama Herbert Labarthe avec colère.

— Oh, assurément... J'agis en vertu d'une commission rogatoire délivrée par M. Maréchal, juge d'instruction près le Parquet de Versailles et que voici, du reste! répliqua M. Urbain qui commençait à perdre patience. Dans votre intérêt, monsieur Labarthe, je vous conseille de changer d'attitude!

— J'adopterai celle qui me convient! répondit le jeune homme qui se contenait difficilement.

Le commissaire lui jeta un regard de travers et adressa un signe d'intelligence à Piolet qui vint se placer à côté du commis, prêt à intervenir si la chose devenait nécessaire.

— Herbert, je t'en prie, calme-toi! implorait Marie-Françoise dans les beaux yeux de laquelle se lisait de l'effroi.

— Tu as raison, petite sœur! reconnut-il, avec presque de la douceur dans la voix... J'ai tort de m'exaspérer, messieurs, agissez donc à votre guise!

Sur ce, Herbert Labarthe s'assit dans le fauteuil placé devant sa table de travail et, ouvrant un livre, affecta de se désintéresser de ce qui se passait autour de lui; mais un léger tremblement qu'il ne parvenait point à réprimer, trahissait son émoi, son inquiétude.

Vivement, Marie-Françoise se rapprocha de lui et, posant sa petite main sur son épaule, elle se pencha, murmurant des paroles apaisantes que nul n'entendit.

Herbert l'en remercia par un sourire forcé et, passant son bras autour de la taille souple de la jeune fille, il la garda un instant contre lui.

— Ces petits sont infiniment touchants! songea Pierre Tournel. Seulement, il est indéniable qu'ils cachent quelque chose, ce en quoi ils ont tort, car Urbain et ses hommes n'auront point de peine à le découvrir... Déjà, c'est plus qu'à moitié fait!

Cependant, les policiers, après un bref conciliabule, venaient de passer dans la pièce voisine que Marie-Françoise leur avait indiquée comme étant la chambre de son frère.

— Herbert Labarthe a l'air singulièrement violent! se dit encore le reporter, et il se peut fort bien qu'en une minute d'exaspération, il ait logé

LORETTA YOUNG, VELETTE DE "LADY FROM CHEYENNE" — UNIVERSAL



"Pour le charme du Teint Matinal"

dit *Loretta Young*

"appliquez ce soir un Masque Nocturne Woodbury"

selon LOUELLA PARSONS, célèbre critique de l'écran

Loretta Young nous dit: "Pas de maquillage sur l'oreiller! Avant de me coucher je m'essuie le visage avec la Crème Woodbury — elle nettoie si bien! Le spécialiste qui traite mon teint est de cet avis — il explique que Woodbury contient un élément épuratif spécial qui élimine tout germe de cette crème.

"Mais la Crème Woodbury fait mieux que nettoyer! Elle lisse et assouplit la peau — donc, après le nettoyage je remets une couche légère de cette même crème qui pendant la nuit accomplit son miracle de beauté. Je reste fidèle au Masque Nocturne

Woodbury, et si vous croyez qu'il n'aide pas mon teint, demandez au maquilleur! Il vous dira à quel point ma peau est devenue plus claire, plus nette et plus douce!"

Achetez — aujourd'hui — Woodbury Cold Cream, la crème à triple résultat qui nettoie, assouplit et adoucit. De jour en jour notez sur votre teint un nouveau velouté, un attrait neuf.

Pour une peau spéciale — une crème spéciale

Si votre peau est normale, Woodbury Cold Cream suffit. Si vous avez la peau grasse nettoyez-la avec Woodbury Cleansing Cream. Si elle est trop sèche, servez-vous de Woodbury Dry Skin Cream. Dans tous les cas, employez Woodbury Foundation Cream comme base de poudre.

GRATIS — 2 GRANDS ÉCHANTILLONS DE CRÈME

(Adressez ce coupon aujourd'hui... Collez sur une carte postale)

John H. Woodbury, Ltd.,

Dépt. 7119, Perth, Ontario

Veillez bien m'envoyer — gratis — un échantillon de Woodbury Cold Cream et un de la crème désignée. Aussi les 6 nuances de Poudre Woodbury.

(Marquez-en une seulement)

Dry Skin Cream  Foundation Cream  Cleansing Cream

Nom \_\_\_\_\_

Rue \_\_\_\_\_

Ville \_\_\_\_\_ Province \_\_\_\_\_

WOODBURY COLD CREAM  
THE 3-WAY BEAUTY CREAM

(FABRICATION CANADIENNE)



une balle dans la poitrine de ce peu sympathique Sermann... En français, cela s'appelle une tentative de meurtre.

« La chose se serait produite le quatre mai, à l'issue de leur discussion, que je le comprendrais encore, mais à huit jours d'intervalle... Il y a préméditation, quet-apens et dame, ce sont là autant de circonstances aggravantes.

Dans la pièce voisine, on entendait les policiers aller et venir, ouvrir des armoires...

Assez embarrassé de son personnage, Pierre Tournel se rapprocha du frère et de la sœur qui, décidément, lui étaient infiniment sympathiques.

— Je suis un reporter, commençait-il à mi-voix, je suis les enquêtes judiciaires pour le compte de l'*Informateur*; si j'osais vous donner un conseil...

Il se tut, marquant un temps. Herbert le toisait sans bienveillance, Marie-Françoise lui souriait faiblement.

— Ce serait de dire toute la vérité, continua très vite le journaliste. La police dispose de moyens que vous ne soupçonnez point... Elle parvient presque toujours à son but.

L'entrée de M. Urbain et de l'inspecteur Burnin l'empêcha de le poursuivre. Le commissaire de police tenait à la main un pantalon bleu marine découvert par lui dans la penderie voisine.

— Ce vêtement vous appartient, monsieur Labarthe, je suppose? s'enquit-il.

— Evidemment, monsieur!

— Quand l'avez-vous mis pour la dernière fois?

— Je ne me souviens pas... la semaine dernière peut-être! murmura Labarthe dont les paupières battirent.

— Ce pantalon a été récemment repassé, cela se voit au pli... C'est sans doute vous, Mlle Labarthe, qui avez effectué ce travail? continua le commissaire.

— Effectivement, monsieur, je m'occupe des affaires de mon frère.

— Quand avez-vous repassé ce pantalon?

— Je ne sais trop...

— Mettons ce matin! fit M. Urbain.

Comme la jeune fille ne formulait point de réponse, le policier poursuivit:

— Ce pantalon est encore tout humide dans le bas et à l'intérieur, ainsi que vous pouvez vous en rendre compte... Le fer ne l'a séché que superficiellement... J'en conclus que vous avez été très mouillé lorsque vous le portiez pour la dernière fois, monsieur Labarthe. Hier soir, par exemple, il a beaucoup plu entre dix heures et demie et onze heures!

Comme Herbert gardait le silence, M. Urbain enchaîna:

— A l'intérieur des revers garnissant le bas de ce pantalon, on trouve encore des traces de boue blanchâtre que la brosse n'a pas fait disparaître; cette boue ressemble singulièrement à celle de la rue du Parc, à Saint-Cloud... Au reste, une analyse aura tôt fait de nous fixer sur ce point.

« Ne possédez-vous point un revolver du calibre de 7 mm. 65, monsieur Labarthe?

— Je n'ai jamais possédé de revolver! protesta le jeune homme.

— C'est ce que nous verrons!

— En tout cas, monsieur le commissaire, je vous prie d'en finir et de me dire franchement ce dont vous m'accusez...

— Très volontiers! repartit Urbain avec un sourire narquois. C'est vous qui, hier soir, avez tenté d'assassiner M. Sermann et son chauffeur...

Vous vouliez ainsi vous venger du premier qui vous avait refusé catégoriquement la main de Mlle Landersac!

— C'est faux! protesta Herbert, blémissant légèrement.

— Monsieur, vous vous trompez... Mon frère n'est pas un meurtrier! balbutia Marie-Françoise, pâlisant à vue d'œil.

— Dans ces conditions, M. Labarthe, reprit lentement Urbain, je vous prierai de bien vouloir m'accompagner!

— Où cela?...

— Tout d'abord, au siège de la première brigade mobile, rue des Saussaies...

— Vous m'arrêtez? demanda Herbert, devenu livide.

— Pas encore... Je vous garde à ma disposition à toutes fins utiles!

— Soit, monsieur! répliqua le jeune homme qui s'efforçait de sourire. Vous vous trompez grossièrement et vous ne tarderez pas à vous en apercevoir!

Puis, se penchant vers sa sœur qui s'accrochait à son épaule, il poursuivit très haut, en l'embrassant:

— Ma chérie, ne te bouleverse pas ainsi, je n'ai rien à me reprocher. Avant peu, je serai remis en liberté!

La jeune fille ne répondit que par un gémissement étouffé. Avec des précautions infinies, Herbert la fit asseoir dans le fauteuil qu'il quittait. Elle se laissait faire ainsi qu'un enfant. Un instant encore, il s'attarda, caressant affectueusement le cou blanc sur lequel folâtraient des boucles brunes puis, se tournant vers les policiers:

— Messieurs, je suis à vos ordres! articula-t-il d'une voix redevenue singulièrement dure.

Quelques minutes plus tard, les détectives et Herbert Labarthe quittaient l'appartement, regagnant l'auto qui les attendait dans la rue.

Pierre Tournel ne les suivit pas, il était resté dans le bureau du jeune homme, contemplant d'un air navré la pauvre Marie-Françoise qui, ne soupçonnant point sa présence, avait ca-

ché sa tête dans ses bras et sanglotait éperdument.

La voix du reporter en retentissant soudain la fit sursauter et elle se redressa, montrant un visage bouleversé. De grosses larmes coulaient sur ses joues rondes. Ainsi, elle était infiniment émouvante:

— Mademoiselle, ne vous désolerez pas! disait Pierre Tournel, lequel était également fort ému. Votre frère reviendra bientôt!...

Au fond, il n'en était rien moins que persuadé.

Une seconde, Marie-Françoise le considéra et, hochant sa tête mignonne, elle dit d'une voix à peine perceptible:

— Je ne le crois pas, Monsieur... non, je ne le crois pas... Seulement, vous êtes très bon de me dire ces choses... ah, si vous saviez!...

Incapable de poursuivre, elle cacha à nouveau son charmant visage et se reprit à pleurer cependant que Pierre Tournel, qui ne savait trop quelle contenance garder, balbutiait de vagues propos consolateurs auxquels Marie-Françoise ne prenait pas garde.

### CHAPITRE III

EN souriant, Jacques de Villefort s'inclina, indiquant des sièges aux visiteuses cependant qu'il tendait la main à Pierre Tournel, leur introducteur.

— Quel bon vent vous amène, cher Monsieur?...

Le reporter eut un hochement de tête.

— Une chose pour le moins fâcheuse... Tout d'abord, permettez-moi de vous présenter à ces demoiselles!

— Mais très volontiers!

Le détective connut ainsi qu'il se trouvait en présence de Béatrice Landersac et de Marie-Françoise Labarthe. Ces noms furent pour lui un trait de lumière car, par les journaux, il n'ignorait rien de l'agression dont avait été victime Henry Sermann au cours de la semaine précédente.

— Est-ce au sujet de cette affaire que vous venez me voir, mon cher Tournel? s'enquit-il à mi-voix.

Le reporter et lui s'étaient connus au cours d'enquêtes judiciaires et, de suite, ils avaient sympathisé.

— Vous avez deviné juste, mon cher de Villefort, riposta le journaliste avec un grand air de gravité.

Maintenant, il expliquait que ces demoiselles ainsi que lui-même étaient persuadés de l'innocence d'Herbert Labarthe. Même Pierre Tournel, durant un temps, s'était flatté de pouvoir démontrer celle-ci et, courageusement, il s'était mis à l'œuvre.

Mais très vite, il avait compris que c'était là une tâche au-dessus de ses moyens d'autant, il faut bien le dire, que tout semblait accuser le jeune architecte. En désespoir de cause, Pierre s'était résigné à amener les jeunes filles, dont le chagrin était navrant, chez le grand détective.

A l'entendre, lui seul était capable de sortir Herbert d'embarras.

Telle fut sa conclusion. Elle amena un sourire quelque peu narquois sur les lèvres de Jacques de Villefort. Pourtant, ce sourire disparut presque immédiatement. C'est que Béatrice Landersac et Marie-Françoise Labarthe semblaient en proie à un morne accablement.

— Je ne demande pas mieux que de vous être utile si j'en ai possibilité! répondit Jacques après un instant de silence.

— Vous connaissez l'affaire?

— Dans ses grandes lignes tout au moins! J'ai lu ce que vous avez publié dans l'*Informateur*... La situation de M. Labarthe me semble assez délicate!... hasarda prudemment le policier.

Pierre Tournel eut une grimace expressive qui eut été comique en toute autre circonstance.

— Et encore, vous ne savez pas tout, mon pauvre ami! soupira-t-il.

— Voyons, récapitulons! fit Jacques en s'accoudant à son bureau. Le douze mai, jour où M. Sermann et son chauffeur furent blessés, M. Herbert Labarthe s'était rendu à Saint-Cloud, dans la soirée, chose qu'il eut le grand tort de nier à la police.

— Assurément! convint Tournel.

— D'autant que des témoins l'ont vu rentrer chez lui à une heure où il prétendait être dans son lit! continuait de Villefort.

— Il y a mieux, je veux dire pis, se reprit le reporter. Le commissaire Urbain qui, décidément, n'est point un sot, a découvert d'autres témoins... L'un a remarqué Labarthe alors que celui-ci traversait la rue du Parc vers vingt-trois heures vingt. Un autre, un employé de chemin de fer, l'a identifié alors qu'il faisait les cent pas sur le quai de la gare en attendant le train qui devait le ramener à Paris.

— Diable!

— Cette découverte date d'hier, et c'est elle qui nous a décidés à venir implorer votre secours.

— Ecoutez! fit le détective, il ne dépend pas de moi que M. Labarthe soit innocent ou coupable...

— Mon frère est innocent, Monsieur, je vous le jure! s'écria Marie-Françoise avec élan.

— Ce n'est pas lui qui a tiré des coups de revolver sur mon oncle, j'en suis certain! affirma Béatrice Landersac.

— Cette conviction ne vaut pas une preuve! murmura de Villefort, pensif.

Il y eut un instant de silence. Les assistants ne comprenaient que trop combien le détective avait raison.

— Je veux bien m'occuper de cette affaire, reprenait cependant celui-ci, mais je vous le répète, la chose est

## NOS MILITAIRES



Le sergent instructeur **ARMAND FORTIN**, d'un régiment canadien-français en service en Angleterre. Envoi de sa mère, Mme Georges Fortin, 1812, rue Saint-André, Montréal.



Le soldat **MARCEL LOBOIE**, membre d'un régiment canadien-français actuellement en Angleterre, après avoir passé quelques mois en Islande. Envoi de son père, M. Jules Loboie, 4786, rue Emelie, Montréal.

délicate, car si nous aboutissons au même résultat que la police, ma conscience me fera un devoir de communiquer mon dossier au juge d'instruction, et en voulant sauver M. Labarthe, nous n'aurons fait qu'aggraver sa position.

De toute évidence, le détective penchait pour la culpabilité de l'architecte et Pierre Tournel en ressentit une impression de malaise.

— Labarthe n'est pour rien en cette malheureuse affaire ! insista-t-il.

— Je le souhaite sincèrement ! reparti à mi-voix Jacques, sur un ton qui manquait de conviction.

— Quoi qu'il en soit, nous venons vous prier de vous mettre en campagne ! reprit le reporter dont la foi paraissait inébranlable.

Jacques de Villefort eut un sourire. A certains regards échangés entre Marie-Françoise et Tournel, il avait deviné les motifs de l'intérêt que le journaliste portait au prévenu.

— Eh bien, soit ! consentit-il. Pour mon édification, il est nécessaire que je vous pose un certain nombre de questions, mesdemoiselles ; je vous prie d'y répondre en toute sincérité.

— Parlez, que voulez-vous savoir ? murmura Béatrice Landersac, en regardant le policier bien en face.

— Vous aimez M. Herbert Labarthe, mademoiselle ?

— Oui, monsieur, de tout mon cœur !

— Le refus de votre oncle d'accorder votre main à M. Herbert vous a donc vivement contrariée ?

— Effectivement, mais ce refus n'a en rien modifié mes sentiments... J'ai prié Herbert d'attendre ma majorité... Alors, nous nous marierons !

— Quel motif votre oncle a-t-il de s'opposer à cette union ?

— M. Sermann est un homme d'argent... Son cœur est plus dur qu'une pierre... Il a fait mourir de chagrin ma pauvre tante à laquelle, vingt fois par jour, il reprochait son manque de fortune. Il voudrait me voir épouser un de ses amis, M. Savart, joaillier, rue de la Paix ; de là son irritation en apprenant que j'aimais ailleurs ! répliqua nettement la jeune fille.

— D'après les journaux, M. Sermann n'accusa pas formellement M. Labarthe d'être son agresseur !

— Il s'en garde bien... Il est trop habile pour se compromettre pareillement... Lorsque les soupçons de la police se sont portés sur mon fiancé et qu'on lui a demandé si ce dernier n'était point l'homme qui l'attaqua, M. Sermann se contenta de répondre que l'obscurité l'avait empêché d'identifier le malfaiteur.

« Il en donna un signalement assez vague qui peut s'appliquer à Herbert et, quand on insiste, M. Sermann déclare : « C'est peut-être ce monsieur qui tira sur nous mais je n'en sais rien ! »

— La tactile est habile, évidemment ! reconnut Jacques qui avait écouté avec attention l'exposé de Béatrice.

« Donc, reprit-il après une seconde, Herbert Labarthe passa à Saint-Cloud cette soirée du douze mai... Comment l'employa-t-il ?

Mlle Landersac rougit légèrement puis, faisant appel à tout son courage, elle répliqua :

— Deux fois par semaine environ, mon oncle passe la soirée à Paris pour ses affaires... Dès que j'en étais avertie, je prévenais Herbert en lui téléphonant à son bureau... Alors, il venait à Saint-Cloud et je le rejoignais à l'insu de Mme Tirman, la gouvernante de mon oncle...

« Tandis qu'on me croyait enfermée dans ma chambre, je gagnais l'extérieur par une petite porte de

service ouvrant sur une voie solitaire, la rue des Ormeaux, laquelle est parallèle à la rue du Parc.

— Très bien ! sourit Jacques.

— Il en fut ainsi durant cette journée du douze mai ; mais vers vingt-deux heures, le temps devint menaçant... Herbert et moi nous nous réfugiâmes dans un appartement situé à l'intérieur de la propriété où le jardinier serre ses outils. La pluie qui se mit à tomber avec violence nous y bloqua... L'averse ruisselait encore lorsque, vers vingt-trois heures quinze, je me décidai à regagner la maison en courant, cependant que mon fiancé prenait la direction de la gare où il arriva tout trempé... C'est alors qu'il fut reconnu par les témoins que découvrit hier M. Urbain !

— Bon... Maintenant, Mlle Marie-Françoise, dites-moi pourquoi votre frère et vous avez essayé de cacher ces faits à la police ?

Mlle Labarthe rougit délicieusement et, à mi-voix, elle répliqua :

— Le treize mai, lorsqu'Herbert rentra pour déjeuner, il rapportait le journal de midi qui relatait tout au long l'agression de la rue du Parc... Tout de suite, nous comprimes le danger de la situation et nous décidâmes d'affirmer qu'Herbert ne s'était pas rendu à Saint-Cloud si, par hasard, on venait nous interroger... Nous pensions à la scène du quatre mai... aux menaces que, dans sa colère, Herbert avait proférées contre le diamantaire...

« Pour plus de précautions, je me hâtai de broser les vêtements que mon frère portait la veille et qui étaient encore souillés de boue blanche, puis je séchai le pantalon à l'aide d'un fer chaud... »

— Toutes ces précautions devaient se retourner contre vous ! murmura le détective.

— Hélas ! soupira la jeune fille.

— M. Labarthe a pris pour avocat M<sup>e</sup> Cadillac, du Barreau de Versailles... C'est un choix heureux ! — C'est moi qui le lui ai conseillé ! affirma Pierre Tournel.

— Et M. Labarthe n'a jamais possédé de revolver ? insista le détective en regardant fixement Marie-Françoise, tout au moins à votre connaissance.

— Herbert n'en a pas !

— Vous êtes catégorique... Il se peut que votre frère ait cru devoir en acquérir un, quand ce ne serait que pour ses visites nocturnes à Saint-Cloud !

— Si Herbert eût acheté une arme quelconque, il m'en eût fait part !

— Je suis également certaine que mon fiancé n'était point armé ! articula Béatrice Landersac. Dans ces conditions, il n'a pu tirer sur M. Sermann et le chauffeur Borderet.

— C'est évident, convint Jacques de Villefort ; mais encore faudrait-il le prouver !

Il y eut un silence.

Accoudé à son bureau, le menton appuyé sur ses mains croisées, Jacques de Villefort réfléchissait et ses interlocuteurs, le cœur battant, respectaient sa méditation.

A cette heure, ils n'avaient plus d'espoir qu'en sa perspicacité. Lui seul était capable de sauver Herbert Labarthe, de l'arracher aux mains de la police en prouvant son innocence.

Seulement, pour cela, il fallait que le détective crût à cette innocence et, malheureusement, il penchait visiblement pour le contraire.

Comme le policier, recouvrant le sourire, se tournait vers ses visiteurs, Pierre Tournel qui, depuis quelques instants, semblait hésiter, intervint :

— Ecoutez, mon cher de Villefort, ainsi que je vous l'ai confié tout à l'heure, j'avais commencé une enquête !

# SÛRE D'ELLE...

au vestiaire



Elle sait que son chic n'est pas seulement superficiel

STRYPS



« Vous seriez surprise », dit la surveillante du vestiaire, Suzon, « de voir combien de femmes qui paraissent être élégantes se soucient peu de leur lingerie. Je sais pourtant que, même moi, avec un budget modeste, je peux avoir aussi de beaux dessous. »



JEANNE n'est jamais gênée au vestiaire par des sous-vêtements malséants ! Ce n'est pas pour les occasions spéciales que Jeanne porte de la lingerie immaculée. Elle connaît un moyen économique d'être toujours chic. Le secret se trouve dans son tiroir de sous-vêtements Mercury Van Raalte d'une coupe et d'une confection parfaites. Ils sont faits pour assurer la liberté de mouvement aux jeunes filles actives modernes... aucun faux pli disgracieux sous votre robe quand vous portez de la lingerie Mercury Van Raalte. On fait aussi des éloges du Tricot de soie à gants spécial, connu sous le nom de Stryps et avec lequel sont confectionnés les sous-vêtement Mercury Van Raalte.

Vérifiez votre lingerie maintenant ! Vous y trouverez des choses que vous auriez honte de porter. Allez au magasin que vous préférez et remplacez-les maintenant. La lingerie Mercury Van Raalte se fait dans tous les modèles—à des prix à la portée de toutes les bourses. Confectionnée à Mercury Mills, Hamilton, Ont.

La prochaine fois que vous achèterez des bas—demandez des Mercury—choix de 3 longueurs, en crêpe chiffon et pesantur service... Pour les femmes actives, il y a le Knee Flex avec haut 'la-co-elastic'... Toutes les nuances en vogue. Dans les bons Magasins et aux rayons de lingerie des Grands Magasins.

La lingerie Mercury Van Raalte se fait dans toutes les tailles, en blanc, bleu pastel et rose pétales. Recherchez cette nouvelle enveloppe en 'Cellophane', dans votre magasin favori. Se fait également pour les femmes difficiles à habiller.

parce que vous aimez les belles choses vous choisirez  
**MERCURY**  
pour le Chic et la Qualité **Van Raalte**

— Oui, mais vous avez dû y renoncer !

— L'entreprise passait de beaucoup mes faibles moyens ! reconnut le reporter. Ce qui m'avait encouragé à persévérer, c'était une découverte que j'avais faite au lendemain du crime, découverte dont je n'avais soufflé mot à la police.

— De quoi s'agit-il ? demanda le détective, voyant que son interlocuteur s'arrêtait.

— En explorant la bande gazonnée qui recouvre en partie le trottoir de la rue du Parc, du côté de la villa Sermann, je découvris ceci...

Et Pierre Tournel extrayait de la poche de son gilet un objet qu'il remit au policier en ajoutant :

— Je ne sais si elle provient de l'agresseur du diamantaire !

C'était une douille de cartouches en cuivre et Jacques l'examina fort attentivement.

— Elle est du calibre de 7 mm. 65, comme le revolver dont on usa contre M. Sermann et son chauffeur ! finit-il par murmurer.

— C'est ce que m'a dit un armurier que j'ai consulté, prononça le journaliste. Mais cela ne prouve rien en faveur d'Herbert Labarthe !

— Evidemment non...

Jacques de Villefort se tut brusquement cependant que son regard intelligent se fixait sur la partie postérieure de la douille.

En effet, il venait de remarquer un minuscule poinçon qu'il entreprit d'examiner à l'aide d'une loupe.

Il reconnut ainsi que ce poinçon figurait un aigle aux ailes déployées.

— Attendez-moi un instant ! fit-il en se levant et en adressant à ses visiteurs un geste amical de la main.

Sans plus attendre, il passa dans une pièce voisine dont la porte retomba derrière lui.

Un lourd silence s'établit dans le cabinet de travail. Béatrice Landersac et Marie-Françoise Labarthe, assises côte à côte, songeaient tristement à leur cher prisonnier.

Elles étaient venues vers Jacques de Villefort, le cœur plein d'espoir ; Pierre Tournel leur avait tant vanté son habileté !

L'attitude du détective les avait grandement déçues. Il n'avait pas leur foi en l'innocence du cher détenu et ceci oblitérait grandement la confiance des deux jeunes filles.

Le reporter avait également noté le fait et il en restait très soucieux, ne sachant plus que dire.

— Voyons, Marie-Françoise, fit-il assez timidement en venant prendre place auprès de Mlle Labarthe, ne montrez point une physiologie pareillement désolée... Je vous l'ai dit, Jacques de Villefort n'a pas son pareil pour débrouiller une énigme policière... Je l'ai vu en solutionner qui étaient autrement compliquées que celle posée par l'affaire de la rue du Parc.

— Peut-être, mais s'il croit mon frère coupable ?

— Hélas ! approuva Béatrice, consternée.

A ce moment, la porte se rouvrit et Jacques de Villefort rentra.

Du coup, les assistants furent frappés par son air dégagé, sa mine souriante.

Il n'avait plus rien de commun avec l'homme soucieux et préoccupé qui les interrogeait quelques minutes auparavant. Le changement était si frappant que Pierre Tournel ne put réprimer un geste de surprise et, à tout hasard, il se risqua à questionner :

— Du nouveau, mon cher ?

— Oui et du meilleur ! répliqua avec entrain le détective.

— Permettez, nous voudrions savoir... commença le reporter tandis

que les jeunes filles, intriguées, fixaient le policier.

— Rien... Je ne puis encore rien vous dire, ceci dans l'intérêt des recherches que je vais entreprendre ! coupa résolument Jacques de Villefort. A cette heure, je suis certain de l'innocence d'Herbert Labarthe, innocence dont je doutais fort, je l'avoue, il n'y a encore qu'un instant.

— Oh !...

— Prenez courage et espérez, mesdemoiselles ! poursuivait le policier qui, décidément, n'était plus le même homme. Avant peu, M. Herbert Labarthe vous sera rendu.

— Que le ciel vous entende ! soupira Marie-Françoise, laquelle n'en revenait pas.

— Que faut-il pour cela ?... balbutia Béatrice Landersac, encore mal convaincue.

— Que je mette la main sur l'homme du Cap !

— L'homme du Cap ! répétèrent les trois visiteurs, passablement ahuris par cette déclaration.

— Vous ne me comprenez pas, cela n'a pas d'importance ; plus tard, quand il en sera temps, je vous expliquerai... Pour le moment, je suis tenu, dans l'intérêt même de M. Herbert, à la plus entière discrétion... « Sauvez-vous !... Il faut que je me mette au travail sans perdre une minute. Allons, au revoir et à bientôt !

Aimable, souriant mais autoritaire, il les poussait vers la porte et ce fut ainsi que les jeunes filles et le reporter quittèrent l'agence des Champs-Élysées.

Une fois sur le trottoir, ils se regardèrent en proie à une perplexité profonde.

— L'homme du Cap ! murmura Pierre Tournel, je me demande ce que signifient ces énigmatiques paroles ?

Mais ses compagnons partageaient son ignorance et personne ne fit la moindre réponse à la question qu'il venait de poser.

#### CHAPITRE IV

SAM BUTLER, chef inspecteur à Scotland Yard, était un bon vivant, ce qui ne l'empêchait point d'être considéré comme l'un des meilleurs agents de la police britannique. Au physique, c'était un gros homme de quarante-cinq ans environ, à la face hilare, au teint couperosé, aux yeux bleu faïence à fleur de tête.

Avec son crâne à peu près chauve, ses lèvres exactement rasées à la lippe gourmande, il avait l'air d'un de ces moines franc buveur et grand batailleur comme il y en a tant dans les romans de Walter Scott.

Au demeurant, c'était le meilleur garçon du monde, adroit, intelligent et fidèle à ses amitiés.

Jacques de Villefort et Sam Butler se connaissaient et s'estimaient de longue date, ayant maintes fois eu l'occasion de travailler ensemble ; aussi une solide amitié était-elle née entre eux.

Ce matin-là, lorsque vers neuf heures, Jacques de Villefort pénétra dans son bureau des Champs-Élysées, il fut agréablement surpris d'y trouver l'inspecteur chef, confortablement installé dans son meilleur fauteuil. Les pieds sur la table, Butler fumait un premier cigare en attendant l'arrivée du détective français.

— Hello, vieux Sam, quel bon vent vous amène ?... s'exclama allégrement de Villefort en mettant sa main fine et aristocratique dans la large patte de l'Anglais qui entreprit de la broyer consciencieusement.

« Aïe !... ne serrez pas si fort, que diable !... Vous me faites mal avec ma bague ! poursuivait Jacques en montrant ses doigts meurtris par le

contact de la chevalière qu'il portait à l'annuaire.

— Voilà ce que c'est que d'avoir des bijoux ! répondit paisiblement Butler avec un sourire méprisant. Pour mon compte, je n'en porte jamais !

— Vous avez peut-être raison, après tout ! convint de Villefort qui, allumant une cigarette, prit place en face de son visiteur. Avec tout cela, vous n'avez pas répondu à ma question touchant votre présence ici.

— Je pars en congé et vais passer une quinzaine en Grèce ! repartit narquoisement l'inspecteur chef... Dans une heure, l'avion m'emportera loin d'ici... J'ai profité de ce que je traversais Paris pour vous apporter certains renseignements que vous m'avez fait l'honneur de me demander la semaine dernière.

— Concernant David Helton, ce correspondant londonien du diamantaire parisien Henry Sermann ?...

— C'est cela même !

— Voilà qui est admirable, vieux Sam... Décidément, vous êtes un homme épataant... Nous disions donc ?...

Et Jacques de Villefort, s'accoudant à son bureau, marqua ainsi qu'il prêtait la plus vive attention aux propos de son interlocuteur.

L'homme du Yard eut un sourire et, avivant son cigare qui brasilla d'une violente aspiration, il prononça d'un air entendu :

— J'ignore ce qu'est au juste votre Henry Sermann...

— Une incontestable canaille !... affirma péremptoirement de Villefort.

— En ce cas, c'est le digne pendant de David Helton... Ce dernier a eu d'assez fâcheuses histoires sur les bras et nous sommes persuadés que les pierres provenant des grands vols de bijoux commis de par le monde finissent toujours par échouer chez lui... Malheureusement, il est aussi habile que malhonnête et, jusqu'à présent, nous n'avons pas réussi à le prendre en défaut...

« Au reste, je l'ai à l'œil et je ne désespère pas d'y arriver quelque jour, ce qui me causera une satisfaction intime et considérable ! ajouta Butler comme pour corriger ce que son aveu avait de déplorablement impressionnant.

— Je ne doute pas que vous ne finissiez par là, en effet ! admit Jacques de Villefort. C'est une question de patience...

— Je n'en manque pas ! fit l'Anglais.

« Conformément à vos instructions, je me suis préoccupé de savoir si, durant ces derniers temps, David Helton n'avait pas été mêlé à quelque louche traction... Je n'ai pas découvert grand-chose, si ce n'est que notre homme aurait été victime d'un vol de dix mille livres sterling en billets de banque commis dans ses bureaux, il y a environ trois semaines !

« Les conditions en paraissent assez nébuleuses et, bien qu'Helton ait porté plainte, nous n'avons pas réussi à découvrir son voleur !

« Helton a frappé d'opposition les billets de banque en question dont il avait les numéros... Dix mille livres en billets de cent livres... Cela représente un joli magot !

— Evidemment ! reconnut Jacques de Villefort, pensif.

— Pour moi, reprenait l'Anglais, ce vol extraordinaire a des dessous que nous ignorons car enfin, ce n'est pas chez un homme comme Helton qu'on laisse traîner des liasses de banknotes à portée de la main des visiteurs.

« Le plus curieux, c'est que le diamantaire, pas plus que ses employés,

n'ont le moindre soupçon concernant la personnalité du voleur !

— C'est bizarre, en effet ! sourit Jacques. Mettons qu'il sache à quoi s'en tenir et que, pour une raison quelconque, il préfère se taire !

— C'est mon avis... Le bruit qu'ils ont fait autour de cette affaire n'avait, à mon sens, d'autre but que d'effrayer le voleur.

Durant quelque temps encore, les deux détectives s'entretenaient de la sorte puis, Sam Butler ayant consulté sa montre, déclara qu'il était temps pour lui de rallier le Bourget s'il ne voulait pas manquer le départ de l'avion à destination de Marseille.

Il se retira donc, non sans avoir laissé à de Villefort un rapport bref et circonstancié concernant l'activité de David Helton.

Resté seul, Jacques de Villefort entreprit d'ouvrir son courrier, lequel, comme toujours, était assez considérable. Tout en en prenant connaissance, il appuya sur un bouton de sonnerie, ce qui fit accourir un employé de service dans l'antichambre voisine.

— Louis Lelong est-il là ? demanda le détective sans lever les yeux.

— Oui, monsieur... Il demande à être reçu par vous, ayant des renseignements à vous communiquer ! répondit l'interpellé.

— C'est bien... envoyez-le moi !

L'instant d'après, Louis Lelong, l'un des agents de Jacques de Villefort, faisait son entrée dans le bureau.

C'était un grand garçon de vingt-cinq à vingt-six ans, maigre et dégingandé, à l'air naïf, au maintien gauche.

A première vue, on l'eût pris pour quelque pédagogue de village, venu passer ses vacances à Paris et qui, fraîchement débarqué dans la grande ville, ne serait pas encore revenu de l'ahurissement profond ressenti par lui au débarcadère.

Mais ce n'était là qu'une apparence et celle-ci, comme tant d'autres, était infiniment trompeuse. Sous son air endormi, Louis Lelong cachait une vive intelligence et une perspicacité singulières.

Récemment, Jacques de Villefort l'avait chargé d'enquêter sur le compte d'Henry Sermann et c'étaient les résultats ainsi obtenus par Lelong que le détective attendait avec une certaine impatience.

— Chef, commença l'agent, selon vos indications, je me suis efforcé d'entrer en rapport avec l'un des employés que M. Sermann occupe dans ses bureaux de la rue Lafayette.

« J'y suis arrivé non sans peine car ces gens, en très petit nombre, sont d'un naturel méfiant !

— Je m'en doute !

— Fort heureusement, j'ai reconnu l'un d'eux, Gabriel Servati, pour une de mes anciennes pratiques... Il fut condamné à Marseille, il y a trois ans, pour avoir volé son patron, un bijoutier de la Canebière... Il s'en tira à bon compte car c'était la première fois qu'il passait devant les tribunaux... Henry Sermann l'a pris à son service... Il paraît que c'était là une recommandation.

— Pour un Sermann, elle vaut mieux qu'une autre ! repartit Jacques dans un sourire. Donc, vous vous êtes fait reconnaître de Servati ?

— Que non pas, c'eût été le moyen de lui clore les lèvres !... J'ai prétendu l'avoir connu à Ajaccio, sa ville natale, avant notre départ au régiment... Vous comprenez, je connais à fond son pedigree et rien ne m'a été plus facile que de lui raconter des histoires.

— Qu'il a crues ?...

— Oh, à moitié, car Servati n'est point un sot... Il mène actuellement

une vie exemplaire, ayant femme et enfants, bref, il se comporte en homme rangé des voitures et qui a compris que ce n'est point en exécutant des coups durs que l'on s'emplit les poches.

— Vous avez raison, ce garçon est intelligent!

— Si je lui avais demandé les secrets de son patron, il est probable que je n'en n'aurais rien tiré! repartit Lelong avec un fin sourire. Je me suis contenté de m'informer si M. Sermann n'avait pas besoin d'un employé connaissant parfaitement l'anglais car je possède à fond cette langue!

« Servati m'a assuré que non, M. Sermann s'occupant personnellement des nombreuses affaires que la firme traite avec son correspondant londonien, David Helton... »

« J'ai alors, sans paraître y toucher, posé la question que vous m'aviez chargé d'élucider. »

« Récemment, un homme d'origine anglaise, grand, solidement charpenté, âgé de vingt-cinq ans, n'a-t-il point été en rapport avec M. Sermann? »

— Et qu'a répondu Servati? demanda vivement Jacques, prouvant ainsi que la chose l'intéressait particulièrement.

— Après une réponse négative, il s'est brusquement rappelé qu'au début du mois de mai, en effet, un personnage correspondant à ce signalement s'est présenté rue Lafayette... Henry Sermann l'a reçu en compagnie de plusieurs de ses employés, ce qui tendrait à prouver qu'il s'en défait assez.

« Servati n'étant point au nombre des assistants n'a pu me dire de quoi il avait été question et je ne l'ai pas prié de s'en informer craignant d'exciter sa défiance... Si vous croyez que je dois insister... »

— Que non pas! riposta Jacques. Le fait en lui-même me suffit... Je suis très content de vous, Lelong, vous avez fort habilement manœuvré.

Le maigre personnage se redressa en rougissant comme une jeune fille.

Le compliment du chef lui avait été droit au cœur.

A ce moment, le téléphone intérieur tinta et Jacques s'étant emparé d'un récepteur le porta à son oreille.

M. Pierre Tournel est là avec deux dames, il demande si monsieur peut le recevoir? articula la voix lointaine d'un employé.

— Mais certainement, qu'ils viennent! répliqua allégrement le détective.

Sur ce, il congédia Lelong, lui recommandant de ne pas s'éloigner car, avant peu, il le rappellerait.

Alors que le policier se retirait, il croisa les visiteuses.

Ainsi qu'on l'avait annoncé, Pierre Tournel n'était pas seul. Béatrice Landersac et Marie-Françoise Labarthe l'accompagnaient, comme lors de sa première visite.

— Nous venons voir si vous avez du nouveau, mon cher, commença le reporter après avoir serré la main du détective.

— En effet, j'en ai et du meilleur! repartit gaiement Jacques de Villefort qui venait de saluer les jeunes filles.

— Et peut-on vous demander?... risqua timidement Marie-Françoise.

— Rien du tout, mademoiselle... Il m'est tout à fait impossible de vous mettre au courant de ce que j'ai appris! interrompit le policier.

Et comme la jeune fille montrait un visage déçu, il poursuivit:

— Qu'il vous suffise de savoir que l'élargissement de votre frère n'est plus qu'une question de jours!

— Si vous pouviez dire vrai! soupira Mlle Labarthe cependant que

Béatrice Landersac approuvait en écho.

— Je suis à peu près certain de parvenir à prouver son innocence!

— A peu près! sursauta Béatrice, vous avez dit « à peu près »?... »

— Eh! Mademoiselle, ne m'en demandez pas trop... Il ne m'appartient pas de faire la pluie et le beau temps!

Le sourire dont Jacques de Villefort accompagna ces paroles était des plus encourageants. Néanmoins, ses visiteurs n'étaient guère satisfaits.

— Avez-vous donc trouvé votre homme du Cap? interrogea Pierre Tournel qui, paraît-il, avait gardé sur le cœur cette formule énigmatique à laquelle il continuait à ne rien comprendre, bien qu'il y eût consacré de longues heures de réflexion.

— Pas encore mais cela viendra!

— Que signifie exactement ce slogan? insista le journaliste. L'homme du Cap... L'homme du Cap?

— Il ne signifie pas autre chose que ce que chacun peut comprendre! affirma de Villefort, le plus sérieusement du monde.

Pierre Tournel haussa les épaules avec découragement. En son for intérieur, il n'hésitait point à déclarer le détective parfaitement assommant avec ses airs mystérieux, ses propos inintelligibles.

Sans doute, Jacques de Villefort devina sa pensée car, lui frappant amicalement sur l'épaule, il reprit avec son plus joyeux sourire.

— Un peu de patience, que diable! Paris ne s'est pas fait en un jour.

— Vous en parlez à votre aise! bougonna Tournel. On voit bien que ce n'est pas vous qui êtes en prison... mais Herbert Labarthe.

— Dans son intérêt, cela me semble préférable! répliqua Jacques dont les grognements de son visiteur n'altéraient point la bonne humeur.

— Et pendant ce temps, ces demoiselles se désespèrent, pleurant l'une son frère, l'autre son fiancé! continua le reporter.

— Qu'y puis-je? proclama de Villefort avec un grand geste d'impuissance. Par suite de fatales coïncidences qu'aggravèrent encore ses mensonges et ceux de Mlle Marie-Françoise, Herbert Labarthe s'est trouvé placé dans une déplorable situation dont, sans mon aide, il ne sortirait point à son honneur, je vous le garantis!

« Laissez-moi le temps matériel de réunir les preuves de son innocence... Je vous réponds d'y arriver... C'est l'essentiel, n'en réclamez pas davantage! »

— Oui, mon cher, nous sommes injustes, je le reconnais murmura le journaliste, touché par la justesse de ce raisonnement, seulement, mettez-vous à la place de ces demoiselles!...

— Mesdemoiselles, je comptais à votre légitime chagrin, soyez assurées que je ne perds pas une heure pour le faire cesser!

— Nous en sommes convaincues, monsieur de Villefort, soupira Béatrice Landersac et, pour mon compte, si vous réussissez à libérer Herbert, je vous en garderai une éternelle reconnaissance...

— Je n'en réclame pas tant! sourit le détective.

— Jamais nous n'oublierons! commença Marie-Françoise.

— Très bien... interrompit le policier; mais si vous le permettez, je vais donner quelques ordres à l'un de mes agents qui les attend à côté... Ensuite, nous pourrons tout à loisir poursuivre cette intéressante conversation!

Marie-Françoise eut un regard navré vers Pierre Tournel; ce ne serait (Lire la suite page 31)

MES DERNIERS  
BONS BAS ET  
CRAC! UNE  
ÉCHELLE!

C'EST QU'ELLE NOUS FROTTE  
AVEC UN SAVON EN PAIN —  
ELLE DEVRAIT EMPLOYER LE  
NOUVEAU LUX RAPIDE

Des milliers diminuent  
les ÉCHELLES avec  
le nouveau LUX rapide

Le frottage avec un savon en pain — ou l'emploi de savons forts — affaiblit l'élasticité des bas. Le nouveau Lux rapide très doux préserve l'élasticité, diminue les échelles!

A l'épreuve, le nouveau Lux rapide se dissout jusqu'à 3 fois plus vite que 10 autres savons canadiens réputés, même dans l'eau la plus dure... donne plus de mousse (once pour once) que ces autres savons!



Nouveau  
LUX  
Rapide

PLUS RAPIDE!  
PLUS DURABLE!  
SI SÛR!

Dans la même boîte familière —  
il ne vous coûte pas plus cher!



# Martyre Eliane

par PAUL D'AIGREMONT.

L'ASPIRA largement l'air qui paraissait manquer à ses poumons. Puis il confirma, d'une voix plus basse et qui tremblait d'une émotion infinie.

— Vous êtes très brave et dans votre regard droit je lis la franchise et la loyauté. Voulez-vous venir jusqu'à mon cabinet, j'aurai une grande joie de causer avec vous ?

Etienne à son tour sourit.

— J'ai fait une chose fort naturelle, monsieur, dit-il. Vous m'avez remercié beaucoup plus que je ne le méritais. Si vous êtes capable de rentrer seul au château, il n'est pas utile que je vous accompagne, et j'ai affaire chez moi.

— Puisque vous êtes sans famille ? Non, non, venez, je veux vous connaître.

Etienne, qui avait fait asseoir le comte sur un banc, l'aïda de nouveau à se lever et tous les deux ils se dirigèrent vers la maison somptueuse.

En approchant, le château se détaillait bien, avec ses perrons aux marches larges et élégantes, ses balustrades de marbre sur lesquels des géraniums aux taches sanglantes, des rosiers aux fleurs embaumées, attachaient leurs mille branches vertes et fleuries.

Au milieu d'un immense tapis de gazon, un bassin de granit laissait voir une eau claire et pure alimentée par une source qui faisait entendre un murmure continu, car en s'échappant elle formait un ruisseau qui courait sur tout le plateau et qui, après avoir passé sous des ponts rustiques et sur des rochers couverts de mousse verte, serpentait à travers tout le pays.

On monta le perron.

Un domestique aux longs favoris grisonnants attendait dans l'antichambre.

— Monsieur le comte s'est attardé, dit-il, nous étions inquiets.

François sourit et ne répondit pas.

Etienne le fit pour lui.

— Allez prévenir le médecin du château, dit-il, que monsieur le comte a besoin de lui.

Le domestique se troubla.

— Monsieur le comte serait-il malade ? demanda-t-il d'une voix altérée.

— Non, non, mon bon Clairret, répondit M. de Mauvezin, et comme c'est Longuavoine qui me prodigue ses soins, tu lui diras de venir ce soir seulement. Là, mon jeune ami, êtes-vous content ? continua-t-il en s'adressant à Etienne. Je n'éprouve absolument rien, ni douleurs, ni vertiges. Par conséquent, j'ai le temps de causer avec vous, et, pour le quart d'heure, c'est ce qui m'intéresse le plus.

Il se retourna vers le valet de chambre.

— Tu as entendu, Clairret, lui dit-il, va dire au docteur Longuavoine que je l'attends ce soir pour dîner.

Le domestique, peu rassuré, n'osa cependant pas insister.

On était entré dans une pièce très belle qu'ornait surtout une bibliothèque encombrée de la base au faite par tout ce qui s'était publié en ces dernières années sur l'agriculture, surtout sur la viticulture.

Monsieur de Mauvezin était horriblement pâle, mais il souriait, l'air très heureux.

Il tendit la main à Boncœur.

— Ce que je vous remercie ! dit-il une seconde fois, la voix tremblante.

Puis l'examinant de nouveau, l'observant même avec une sympathie qui augmentait visiblement devant la physionomie loyale du jeune homme, il dit :

— Je ne vous connais pas. Il faut me traiter comme un vieil ami, et m'apprendre tout ce qui vous concerne. Qui êtes-vous ? D'où venez-vous ?

Vous m'avez rendu mon cher enfant, un signalé service, et cela avec une simplicité, une grandeur qui m'ont conquis, moi, cependant sceptique et désenchanté.

Je ne sais ce que j'éprouve vis-à-vis de vous.

## RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

*Au cours de l'enquête dirigée par M. Gourdon, le magistrat sentit que la résolution de Etienne de Boncœur était de celle que rien n'entame. D'autre part, la déclaration de Félix de Mazolles avait impressionné, malgré lui, le procureur et l'avait mis horriblement en méfiance.*

*Le magistrat défendait à outrance Etienne de Boncœur, trop loyal garçon, incapable de pareil acte criminel, quoique Mazolles, dans ses révélations, eût laissé planer sur le jeune ingénieur l'incertitude.*

A votre vue, à votre contact, mon cœur se dilate et s'épanouit...

Positivement, vous me rappelez des êtres que j'ai beaucoup aimés.

Ayez confiance en moi, vous me rendrez si heureux.

Les beaux yeux clairs si francs, le fin profil aristocratique d'ordinaire un peu dur, la hautaine silhouette, tout cela s'attendrissait, s'adoucissait sous le coup d'une surhumaine émotion.

Boncœur fut touché de la loyauté empreinte chez cet homme qui d'habitude ne devait pas se livrer, car il avait la réputation d'un despote à la froideur de glace.

Il fut spontanément décidé.

Du reste les angoisses qu'il venait de traverser le disposaient à des confidences intimes.

— Je me nomme Etienne de Boncœur, dit-il.

Aussitôt la physionomie du comte se mouilla encore d'un attendrissement infini.

— Ah ! s'écria-t-il, je me le disais bien que quelque chose de similaire en nos destinées devait nous lier.

Une vipère noire vous a mordu aussi, pauvre enfant !

Elle s'appelait Christine de Mazolles... Je la connaissais... elle était capable de tout, la vilaine créature !...

Vous avez été heureux... vous avez échappé à ses terribles agissements. Je ne vous ai pas sauvé d'elle comme vous, vous venez de me sauver de l'autre, mais tout de même je serais infiniment heureux de contribuer à votre bonheur.

Racontez-moi tout ce qui vous touche, voulez-vous ?

Comment étiez-vous auprès d'elle ? Longuavoine m'a quelquefois parlé de vous, sans me le dire toutefois.

L'indifférence que la vie et ses rudes déceptions ont mise en moi, m'a seule empêché de vous laisser conduire à Mauvezin par lui, ce dont je me repens !

Voyons, réparez ma stupidité, et dites-moi, ce que vous savez de votre passé.

Et Etienne franchement, sans réticence, raconta qu'elle avait été son existence chez sa vieille parente et auprès d'elle.

— Mais comment et par quels liens de parenté lui étiez-vous attaché ? demanda le comte.

Boncœur ne le savait pas.

Tante Christine, cruellement, obstinément, avait toujours été muette avec lui sur ce point.

Une déception profonde à ces affirmations apparut sur les traits expressifs du comte de Mauvezin.

— Cruelle avec des raffinements dans ses tortures.

... Oh ! je la reconnais bien là, dit-il enfin... Mais votre acte de naissance, quelle mention porte-t-elle ? Car pour entrer à l'Ecole centrale, il a fallu cet acte.

— Evidemment, mais là encore, j'ai un mécompte absolu.

Et à nouveau, l'ingénieur raconta dans quels termes cette pièce était rédigée, où elle avait été produite.

— A Londres ? répétait François de Mauvezin avec une expression étonnée et abasourdie. Le marquis et la marquise de Boncœur !... Est-ce possible ?...

Mais leurs prénoms sont au moins constatés, quels sont-ils ?...

— Il n'en est pas fait mention, répondit le jeune homme.

— Alors vous ne savez rien ?

— Rien.

Etienne avait baissé la tête avec un geste de profonde douleur.

Le comte le voyant si malheureux, sembla rapidement prendre son parti de la situation.

— Eh bien ! dit-il, peu importe !... L'avenir, grâce à votre volonté, à l'énergie intelligente que je lis en vous, vous rédimera du passé... Du reste, je suis là aujourd'hui et j'entends contribuer à cet avenir.

Avez-vous des dispositions pour l'agriculture ?

— Je l'aime au moins beaucoup. Je trouve l'agriculteur le seul être indépendant.

Mais il y a une autre carrière pour laquelle j'ai encore plus de sympathie, c'est celle d'ingénieur, surtout d'ingénieur électricien.

Ces forces inconnues à peine découvertes, encore ignorées, presque totalement, au moins dans leurs manifestations les plus curieuses, me passionnent au delà du possible. Y donner tout ce qui est en moi, est ma suprême ambition.

C'est donc de ce côté que je désire tourner mes efforts.

— Réfléchissez bien... Si vous vouliez consacrer à l'agriculture l'intelligence qui est la vôtre, vous feriez ici chez moi votre apprentissage et dans peu de temps, je ferai de vous un directeur général de ce domaine.

— Vous verrez comme c'est intéressant de lutter toujours contre la routine, la mauvaise volonté et la méchanceté humaines !

Comme c'est grand et beau de leur faire du bien, malgré eux, à tous ces pauvres diables qui nous haïssent sans savoir pourquoi et ne vous sont même pas reconnaissants quand vous les sauvez.

Mais le devoir est là, le devoir qui donne tant de satisfaction.

— Je vous remercie, répondit Etienne, mais je désire suivre ma carrière et ma véritable vocation. Je voudrais entrer chez le fameux Edison, ou mieux chez Sanders, son rival heureux à Sydney. J'ai pour ce dernier une lettre de recommandation de l'un de mes professeurs de l'Ecole centrale que monsieur Sanders a en grande estime. Là, il y aura aussi une lutte, pas comme celle dont vous parlez, mais acharnée quand même, une lutte de travail, de persévérance, d'études constantes de nuit et de jour. Mais tout cela ne m'effraie pas, il me semble, au contraire qu'une voix impérieuse m'appelle de ce côté.

Pardonnez-moi de répondre si mal à votre bienveillance, mais je suis poussé irrésistiblement de ce côté. Je ne puis m'empêcher d'obéir à la bizarre suggestion qui malgré moi m'entraîne.

Mauvezin attentivement l'écoutait ; plus minutieusement encore, il le regardait.

De profonds tressaillements l'ébranlaient.

Son rigide visage était tiraillé de tics et de spasmes qui en changeaient complètement, singulièrement, l'expression habituelle.

— C'est extraordinaire, oh ! si extraordinaire, eut pu l'entendre murmurer Etienne, comme si, poigné par

l'exposé de ses sentiments, il n'eût été incapable de rien voir à côté.

— Et puis reprit le jeune homme, vous êtes si bon pour moi, monsieur, mon cœur, si naturellement, s'ouvre à vous, que je ne vous cacherai rien.

J'aime une fiancée adorable, à laquelle j'ai promis ma foi éternelle, elle s'est dévouée pour moi, elle a voulu, aux dépens de son propre honneur me réhabiliter quand j'étais accusé...

C'est pour elle que je veux travailler, lutter, arriver à une situation qui me permette, moi, pauvre orphelin, sans famille presque sans nom, de lui donner un foyer honorable, une place dans la société qui la rende aussi heureuse qu'elle sera aimée.

Un grand attendrissement se voyait sur les traits du comte.

— Mais tout cela, mon cher enfant, vous pouvez le réaliser auprès de moi, dit-il.

— Non, ce n'est pas la même chose. Du reste, quand vous connaîtrez le nom de celle qui possède mon cœur tout entier, vous ne garderez peut-être pas vos dispositions bienveillantes, monsieur. Et moi, je ne veux l'imposer à personne.

Du reste, la pensée qu'elle me devra tout, mais absolument tout, me rendra si heureux!

Le visage du comte s'était subitement obscurci.

Mais il se raidit et de sa même voix sympathique, il dit :

— Le nom de votre fiancée, mon cher Etienne, quel est-il? Je veux le savoir.

— C'est mademoiselle Eliane de Saint-Rémy des Monts, la seconde fille du marquis André.

— Ah!

— Oui, Eliane, que vous ne connaissez pas, qui porte vis-à-vis de vous la faute de gens qui vous ont heurté jadis ou froissé, cela ne me regarde pas, mais Eliane qui est, je vous le jure, la créature la plus loyale, la meilleure, la plus droite qui soit au monde...

Eliane, dont la mère, aujourd'hui, est frappée d'un mal incurable, — une paralysie progressive, — un mal venu de tous les tourments que j'ai causés à ces pauvres femmes... Eliane est comme seule au monde, et je vais partir!

Monsieur de Mauvezin ne répondait pas. Mais on voyait qu'en lui se livrait un violent combat.

Boncoeur avait caché sa tête dans ses mains relevées, et sanglotait.

Il pourrait bien alors se marier avec Eliane.

Mais il deviendrait entièrement la créature, le vassal de monsieur de Mauvezin.

Son indépendance serait perdue et sa dignité sujette aux pires compromissions parce que, de cet homme qui paraissait très bon, mais qui passait pour despote et autoritaire, dépendrait absolument l'existence de Eliane.

Boncoeur n'admettait pas de pareilles conditions.

Le comte François ne parlait toujours pas.

Devant son silence qui persistait, Etienne releva la tête.

— Vous le voyez, Monsieur, dit-il, je dois quitter le pays... je veux aller conquérir mon bonheur.

— Ah! vous n'avez pas confiance en moi, je le sens, je le devine!...

Et cependant j'eusse été si heureux de contribuer à votre fortune.

— Vous vous trompez, j'ai confiance et je vais vous en donner une éloquente preuve.

— Parlez. Ce que vous désirez est accepté d'avance. Et osez tout dire... n'ayez pas peur.

Le comte se tut, anxieux, angoissé.

Il espérait certainement que les lèvres du jeune homme allaient s'ouvrir, qu'il lui demanderait sa réconciliation avec la fille d'André de Saint-Rémy des Monts, et l'admission de Eliane dans une vie commune que lui, Mauvezin, maintenant désirait ardemment.

Mais il comptait sans la fierté hautaine de cet énergique garçon vers lequel allaient toutes ses sympathies.

Devant le silence d'Etienne qui se prolongeait, le comte demanda :

— J'attends toujours la preuve de confiance que vous devez me donner.

— Elle est simple et vous convaincra, je l'espère. Je vais partir le 20 de ce mois pour l'Australie, sur le paquebot « la Guienne ». Je laisse ici, seule, sans protecteur, même sans ressources, la fiancée que j'adore. Je vous la confie... veillez sur elle... surtout aimez-la!...

Une dernière contraction agita les traits du comte, mais vite maître de lui il tendit sa main royale et dit :

— Ce sera fait... Partez tranquille. Jamais François de Mauvezin n'a manqué à l'une de ses promesses.

Au bout de quelques minutes, il ajouta :

— Alors, vous partez positivement le 20?

— Oui, j'avais promis à monsieur d'Antignac d'attendre les résultats d'une note qu'il a mise dans les journaux de la région concernant l'héritage de mademoiselle de Mazolles, mais ma patience dans cette malheureuse affaire a assez duré.

Partir, aller commencer ma vie nouvelle, celle sur laquelle je fonde tant d'espérance, m'importe autrement que d'escompter une fortune très aléatoire.

Quoi qu'il arrive, je m'enbarquerai le 20 à Marseille.

— Et je vous reverrai d'ici là, n'est-ce pas?

François de Mauvezin avait relevé son visage anxieux.

Etienne sourit.

— Vous pouvez y compter, dit-il.

Après ce serment que vous venez de me faire, que puis-je vous refuser?

Le comte l'accompagna longtemps sur la route de Santenay.

Quand il se sépara à regret de celui auquel il devait la vie, il le regarda immobile et absorbé pendant que le jeune homme s'en allait de son pas souple et rapide.

Quand, au détour du chemin, la silhouette élevée et élégante d'Etienne disparut enfin, le comte demeura debout à la même place.

Puis il finit par reprendre la route du château, mais lentement.

Quelqu'un qui se fût approché, eût pu l'entendre murmurer :

— Ah! que je voudrais donc le garder et le voir autour de moi constamment et l'associer à ma vie.

Je ne sais pourquoi sa seule présence me rappelle les plus chers souvenirs de ma jeunesse...

Le lendemain, vers dix heures, comme le juge d'instruction arrivait à son parquet, Boncoeur demanda à le voir.

On l'introduit dans le cabinet du jeune magistrat et bientôt Etienne expliqua à son ami, comment et pourquoi il voulait partir le 20, et à quel point sa décision était irrévocablement prise.

— Et si ma note enfin lue par celui-là seul qu'elle intéresse, arrivait à un résultat quelconque, lui répondit d'Antignac, si ce résultat surtout était un testament de la vieille demoiselle réparant envers vous son injuste conduite, ne regretteriez-vous pas d'être parti?

L'ingénieur aussitôt répliqua :

— Votre sympathie vous égare, mon cher ami, Mademoiselle de Mazolles me détestait.

## POURQUOI TANT DE GENS DORMENT-ILS AVEC LA CRAINTE D'ÊTRE EN RETARD?



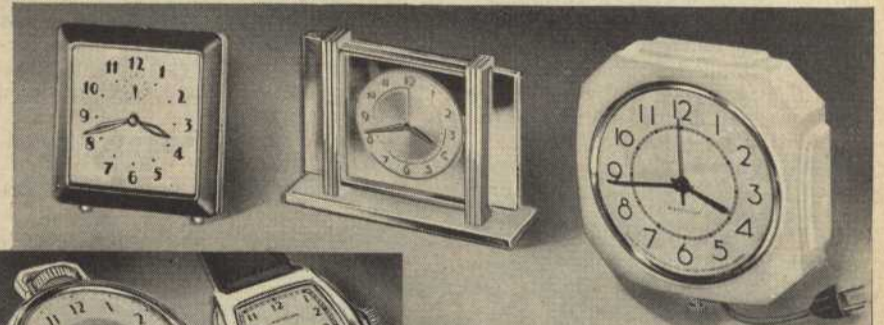
C'est tout simplement une question de confiance. Un enfant ne se préoccupe pas de l'heure du lever; il se fie à sa mère. Quant à vous, vous devriez vous fier à un réveil pour vous lever à temps le matin, mais il vous faut le réveil le plus fiable qui soit, un réveil dont toutes les pièces, même les plus cachées, sont fabriquées de façon à ce qu'il fonctionne avec précision et sonne à l'heure exacte. En d'autres termes, il vous faut le Big Ben et son compagnon, le Baby Ben, ces fameux réveils qui contribuent à bien faire dormir des millions de personnes, parce qu'elles se mettent au lit en toute sécurité quant au lever.



Réveil baby Ben. Tic tac silencieux, sonnerie bruyante ou douce. Cadran uni. \$3.50  
 Réveil électrique Big Ben. Sonnerie répétitrice carillon à 2 voix. Cadran uni. \$5.95  
 Réveil Big Ben à sonnerie carillon. Sonnerie carillon à 2 voix. Tic tac silencieux. \$3.95

## BIG BEN

A RESSORT et ELECTRIQUE



Réveil SPUR — un jour. Joli boîtier mince. Noir avec garnitures chromées. \$1.95  
 Réveil Leland. Verre, garnitures chromées. Cadran deux tons. \$6.50  
 Horloge électrique murale. 3 couleurs au choix: ivoire, vert ou rouge. \$3.95

Pocket Ben. Verre incassable, cadran gravé et argenté. \$1.75  
 Wrist Ben. Boîtier chromé. Verre incassable. \$5.45

**WESTCLOX** Fabricants de BIG BEN et de sa famille d'horloges et de montres pour toutes fins.  
 Fabrication canadienne par WESTERN CLOCK CO. LIMITED, Peterborough, Ont.

J'en ai eu souvent l'intuition. Elle ne m'a pas fait son héritier, vous pouvez en être sûr.

— Même si c'était une question de conscience pour elle?... même si cette fortune vous appartenait à vous ?

— Je ne vous comprends pas, et les suppositions que vous faites sont si totalement du domaine de l'imagination pure que je ne veux pas vous y suivre. Je vous serais même reconnaissant de ne pas me conduire sur ce terrain-là. J'estime, en effet, que dans ma vie, désormais toute de travail et de réalité, je dois me garer, comme du pire des dangers, des histoires qui n'ont pas de bases sûres.

Dans tous les cas, mon bon Pierre, retenez bien une chose :—c'est que Mademoiselle de Mazolles n'avait pas une bonne nature, et que, par haine pour moi, elle était capable de se laisser aller à des combinaisons louches.

Il eut un geste de dégoût, et aussitôt il continua :

— Mais j'aime mieux ne pas parler de ces choses.

A force de volonté, je suis arrivé à éloigner de mon souvenir certains détails rétrospectifs qui me mettaient hors de moi, je vous en conjure, ne me faites pas dévier de mes résolutions.

Elles m'ont donné assez de mal à prendre.

A l'amertume de l'accent, Pierre comprit combien ce fier garçon avait dû souffrir.

Il n'insista pas.

— Mais vous ne m'avez pas répondu, dit-il. Et si étant parti, vous avez un héritage à recueillir, que devrais-je faire ?

— Le réaliser et le placer comme si c'était pour vous. Sur ce, adieu, cher ami, et merci d'avance de ce que vous ferez.

Il n'y avait pas un quart d'heure que Boncœur avait pris congé de d'Antignac que l'on annonça une autre visite au jeune magistrat.

Il donna l'ordre d'introduire aussitôt la personne qui le demandait.

C'était un homme d'un certain âge, aux bons yeux droits et francs.

Il était tout rond, un peu rouge, il saluait beaucoup; mais sa personne, aussi bien que sa physionomie, inspirait la confiance la plus absolue.

Et comme d'Antignac attendait qu'il exposât l'objet de sa visite, l'individu aussitôt commença :

— Je suis inconnu de vous, monsieur le juge ?

— Absolument oui, dit Pierre.

— Je me nomme Marcelin Thuriot, et je suis notaire à Borniac.

— Borniac, à côté de Toulouse ? questionna vivement d'Antignac.

— Parfaitement oui, monsieur le juge. Il y a même plusieurs générations que mes pères, avant moi, occupaient ce poste de confiance.

Nous avons la clientèle de presque toutes les grandes familles des environs.

Et l'une d'elles, les Cintegableddes, vient de me donner une mission des plus délicates, qui m'a conduit, moi, Marcelin Thuriot, en Russie.

Il souffla bruyamment, et, sans laisser un mot, il reprit :

— Cela a été un voyage des plus fatigants, surtout des plus longs. Toujours est-il que, depuis cinq mois, absent de mon pays, j'ai ignoré tout ce qui s'y est passé ou à peu près.

Je suis revenu chez moi depuis le commencement de la semaine.

Mais avant de m'occuper de n'importe quoi, j'ai dû reprendre langue avec mes clercs, ma famille et *tutti quanti*.

Hier au soir seulement, j'ai parcouru les journaux arrivés depuis mon départ.

Quelle n'a pas été ma surprise en voyant d'abord la dramatique catastrophe qui a bouleversé Santenay, ensuite la mort cruelle de mademoiselle de Mazolles !

— Vous la connaissiez donc ? interrogea Pierre.

— Oh ! oui, monsieur, et depuis longtemps.

— Ah ! expliquez-vous !

— Mon père jadis, comme notaire, avait rendu un grand service au baron Henri de Mazolles. En reconnaissance mademoiselle Christine nous a plus tard chargés de ses affaires. Aussi, en voyant votre note hier, ai-je compris que mon devoir m'appelait immédiatement dans votre cabinet.

— Alors vous êtes au courant, dites-vous, des affaires de la défunte ?

— Oui, Monsieur le juge, de toutes ses affaires.

— J'attends vos explications avec une vive impatience.

Le notaire très cérémonieux, un peu lent en sa conversation, s'inclina profondément.

— J'ai probablement apporté des retards à votre action, monsieur le juge, dit-il, je le regrette vivement, mais qui aurait pu prévoir une aussi triste fin ?

— Au fait, Monsieur, s'il vous plaît, insista d'Antignac un peu éterné.

— Ah ! bien volontiers. Voilà l'histoire :

Mademoiselle de Mazolles, il y a plus de vingt-cinq ans, avait une petite rente de deux mille francs.

Là-dessus, elle donnait tous les ans de huit à douze cent francs à placer à mon père qui était mon prédécesseur.

Tout à coup, un jour, elle arriva en grand mystère lui confier qu'elle venait d'hériter d'un parent éloigné et elle lui remit quatre cent mille francs.

Pierre sursauta violemment et s'écria :

— Quatre cent mille francs !... Vous êtes sûr de ne pas faire erreur ?

— Maître Thuriot sourit bénévolement, mais son sourire évidemment voulait être fin.

— Chez nous, on n'avance jamais rien à la légère, dit-il. Du reste, j'ai manipulé cette fortune toute ma vie et je la connais.

— Mais pas ses origines, peut-être ?

— Parfaitement si, au contraire.

— Ne serait-ce pas un dépôt qui aurait été confié à mademoiselle de Mazolles ?

— Non, monsieur le juge, j'ai dit un héritage. Et c'était bien là le caractère de cette richesse.

— Mais de qui mademoiselle de Mazolles a-t-elle hérité ?... Vous devez connaître comment cette fortune ou ce legs lui est advenu, puisque vous étiez, votre père et vous, si liés avec elle ?

— Je ne sais rien sur ce point, monsieur le juge.

— Comment, rien ?... Est-ce possible ?

— Absolument. Nous ne sommes pas des indiscrets. Par profession, nous devons au contraire avoir une prudence et une réserve à toute épreuve.

Un jour, mademoiselle de Mazolles arriva chez nous, elle demanda mon père et lui dit :

— Il m'arrive une chance inouïe. Un parent sur lequel je ne comptais plus depuis longtemps m'a légué quatre cent mille francs. Les voilà. Voulez-vous me les placer d'une façon sûre et me les faire valoir.

Mon père a accepté.

Plus tard, il m'a passé ses pouvoirs, et depuis que je suis notaire j'ai administré ces fonds.

Chaque année, j'en ai touché les intérêts et accumulé non seulement

les revenus, mais également les intérêts des intérêts.

Mademoiselle de Mazolles, en effet, s'est constamment contentée pour vivre, des deux mille francs de rente qu'elle avait précédemment.

Il est même probable qu'elle eût réalisé là-dessus les mêmes économies que jadis, mais comme elle était excellentement charitable, elle avait fait une bonne œuvre.

Elle avait un jour recueilli et adopté un orphelin jeté sur le pavé, et depuis lors tout ce qu'elle avait de cette rente a été dépensé pour lui.

Pierre d'Antignac était muet de stupéfaction.

Comment croire, en effet, comment admettre la fable que maître Thuriot débitait avec une sincérité derrière laquelle on sentait une conviction absolue ?

Evidemment cette fortune devait être celle de Boncœur, celle que la vieille demoiselle avait reçue des mains de la personne qui lui avait approprié les sommes remises en même temps que l'enfant. De cela, le juge d'instruction ne doutait pas.

Néanmoins, de quelle façon arriver à le savoir ?

Elle avait su se taire, la vieille gueuse, et ce notaire lui-même était certainement d'une bonne foi absolue et évidente.

— Mais qu'allez-vous faire, aujourd'hui, de cette immense fortune, monsieur le notaire ? demanda Pierre.

Car si rien n'a été dépensé de ces quatre cent mille francs depuis le temps de leur versement, si tout a été scrupuleusement capitalisé par vous, le chiffre actuellement est formidable.

— Oui, répondit Monsieur Thuriot en consultant un petit papier sorti de la serviette en maroquin qu'il portait avec lui, la fortune de mademoiselle de Mazolles est, à l'heure actuelle, de 1,468,900 francs.

Et devant l'ahurissement du jeune magistrat, le notaire répéta en soulignant pour ainsi dire ses mots :

— Je dis un million quatre cent soixante-huit mille neuf cents francs. Je vous passe les centimes. Vous m'entendez bien Monsieur le juge.

— Voyons !... voyons ! répéta d'Antignac. Je voudrais bien comprendre ce que vous me racontez, vous venez de dire vous-même, qu'il y a vingt-cinq ans, mademoiselle Christine de Mazolles avait une modeste rente de deux mille francs dont avec une parcimonie de fourmi, elle mettait la moitié de côté tous les ans.

— C'est absolument exact.

— Or, ce que vous ne savez pas peut-être, monsieur le notaire, c'est qu'à la mort de son père, le baron de Mazolles, mademoiselle Christine n'avait pas un ffrélin pour vivre. Dans la misère abominable qui était la sienne, sa sœur, madame Tessier, lui proposa d'aller demeurer à Paris, avec elle. Mademoiselle Christine, à cette époque, était fiancée à son cousin germain, le père de Félix de Mazolles. Cet individu, quand il vit sa fiancée ruinée, se hâta de l'abandonner, lui préférant une femme riche, mais laide et commune.

Mademoiselle Christine refusa quand même à sa sœur ses offres généreuses.

« — Elle ne voulait pas, disait-elle, quitter le pays natal. »

Elle resta, en effet, dans sa vieille maison délabrée, tricotant pour assurer son pain quotidien.

Cela dura longtemps, jusqu'au jour où cette même sœur étant venue à mourir, sa fille Georgette Tessier vint habiter avec sa tante, sa plus proche parente.

Cette jeune fille possédait quatre mille francs de rente à une époque où

l'argent placé rapportait régulièrement cinq pour cent.

Mademoiselle Christine qui n'était pas tendre, fit à sa nièce une telle vie que celle-ci, à sa majorité, s'empressa de la quitter.

Mais, d'une générosité rare, elle constitua à sa parente, avant de partir, la moitié de son propre avoir, soit deux mille francs de rente.

On n'entendit plus, dans le pays, parler de cette jeune fille avec laquelle le richissime comte de Mauvezin avait voulu se marier.

— Mais ne s'était-elle pas mariée elle-même, plus tard, cette mademoiselle Tessier, malgré sa tante ?

D'Antignac eut un brusque haut de corps.

— Ah ! fit-il vivement intéressé, est-ce que vous savez cela ? Pour ma part, j'ai cherché et enquêté de tous côtés. Il m'a été impossible d'avoir le moindre renseignement sur cette affaire.

— Je ne sais rien de positif, répondit le notaire. Mes renseignements me viennent de mademoiselle de Mazolles qui, à plusieurs reprises, m'a parlé de cette nièce, sa seule parente, me disait-elle. Et sans entrer dans aucun détail, elle l'accusait d'être une folle et une révoltée.

— Mais au sujet du mariage de cette nièce, que vous a-t-elle dit ?

— Très peu de chose.

— Quoi encore ?

— Simplement ceci :

Toutes les folies ont été commises par elle. Ma nièce ne m'a rien épargné. Pas même un mariage stupide conclu à sa majorité, absolument en dehors de ma volonté. Un point, c'est tout.

Je n'avais pas le moindre intérêt à connaître ces histoires-là. Je ne les ai pas demandées.

— Et le nom du mari ? Sa profession ?

— Mademoiselle de Mazolles n'en a jamais parlé.

— Bien ! Alors je continue mon raisonnement.

Voilà donc une personne qui, de la misère la plus épouvantable, en est sortie, grâce seulement à la générosité de cette Georgette Tessier. Là on voit et on touche du doigt d'où lui venait la petite rente sur laquelle étaient faites les économies que vous étiez chargé de placer.

Mais le legs dont elle vous a parlé, d'où lui venait-il ?

— Je ne le sais pas.

— Vous ne l'avez pas demandé ?

— Non.

— Est-ce admissible, vous, un notaire ?

Monsieur Thuriot leva les deux mains au-dessus de sa tête et répondit :

— Il me semble cependant que la conduite de mon père et la mienne sont correctes.

Voilà une personne d'un esprit mesquin et étroit, mais évidemment honnête. Elle nous arrive un jour avec quatre cent mille francs. Elle nous affirme que c'est un héritage qu'elle vient de faire. Comment voulez-vous que mon père, qui avait confiance en la probité de mademoiselle de Mazolles, ne se soit pas contenté de cette affirmation ?

— Mais en quelles valeurs était cet argent ?

— En billet de banque, monsieur le juge. Il y avait quatre cents billets de mille francs. Mon père les a reçus ainsi.

— Mais la personne qui lui a fait ce legs, qui était-elle ?

— Je vous répète que mademoiselle de Mazolles ne l'a jamais nommée. Et comme les droits étaient payés et la somme liquide, nous n'avons pas eu à nous en occuper.

(Lire la suite page 24)

# MES RECETTES DE CUISINE

Par Mme ROSE LACROIX

Directrice de l'Ecole Ménagère Provinciale et de l'Institut Ménager  
de la REVUE POPULAIRE et du SAMEDI

## ASPIC AU VEAU

- 1 jarret de veau
- 2 livres d'épaule de veau
- 2 livres d'épaule de porc
- 1 oignon
- 2 carottes
- 2 cuillerées à table de gélatine
- ¼ tasse d'eau froide
- 1 feuille de laurier
- 2 pintes d'eau
- Sel et poivre

Faire cuire le tout jusqu'à ce que bien tendre. Désosser la viande. Couler le bouillon; il devra y en avoir une pinte; ajouter un peu d'eau pour compléter la pinte au besoin. Faire dissoudre la gélatine préalablement gonflée à l'eau froide dans le bouillon chaud. Passer un plat à l'eau froide, mettre au fond des petits pois verts, quelques filets de carottes cuites. Retirer du bouillon, couler par-dessus ¼ pouce de gelée, laisser prendre. Remplir le plat avec la viande mêlée au bouillon et laisser le tout se solidifier au froid. Démouler et servir avec des pommes de terre persillées.

## POMMES DE TERRE PERSILLÉES

Faire cuire des pommes de terre plutôt petites dans l'eau bouillante salée. Egoutter. Faire fondre du beurre et y passer les pommes de terre encore chaudes, rouler ensuite dans du per-

sil haché. Passer ces pommes de terre au four pour les faire rissoler.

## SHORTCAKE AUX FRAISES

- 1 boîte de fraises
- 2 jaunes d'œufs
- ½ tasse de sucre
- 1 gâteau éponge

Batte les blancs d'œufs en neige ferme, ajouter le sucre graduellement puis les fraises écrasées. Mettre en garniture sur des rondelles de gâteau éponge et garnir de quelques fraises fraîches.

## BAVAROIS A L'ERABLE

- 1 cuil. à table de gélatine
- ¼ tasse d'eau froide
- 1 tasse de lait
- 2 jaunes d'œufs
- ½ tasse de sirop d'érable
- ½ tasse de noix de coco
- 1 tasse de crème à fouetter

Faire gonfler la gélatine à l'eau froide. Batte légèrement les jaunes d'œufs. Verser dessus le lait chaud et laisser épaissir au bain-marie. Ajouter à cela le sirop d'érable, puis la gélatine. Brasser pour dissoudre parfaitement. Refroidir, ajouter la noix de coco et la crème fouettée. Verser dans un moule passé à l'eau froide et laisser prendre.



## CREME RENVERSEE AVEC SAUCE AU BACON

- 1 boîte de soupe aux pois
- ¼ tasse d'eau
- ¾ tasse de lait évaporé
- 2 œufs

Bien mêler la soupe, le lait et l'eau. Ajouter les œufs légèrement battus. Verser dans des moules individuels et faire cuire à four modéré (325° F.) 50 à 60 minutes, ou jusqu'à ce que ce soit bien pris. Les moules doivent être mis dans une lèchefrite contenant de l'eau chaude. On constate que la crème est prise quand le centre est ferme. Retirer du four et laisser reposer 10 minutes avant de démouler. Servir aussitôt avec la sauce au bacon et au persil.

### Sauce au bacon et au persil

- 4 cuillerées à thé de beurre
- ½ cuillerée à thé de sel
- ½ tasse de lait évaporé
- 1 cuil. à table de bacon cuit et bien croustillant
- 2 cuillerées à thé de persil frais haché
- 4 cuillerées à thé de farine
- 1 pointe de poivre
- ½ tasse d'eau

# DANGER



Ne laissez pas la constipation vous miner.  
Corrigez-la par une "meilleure méthode".



**ALL-BRAN assure plus qu'un  
soulagement temporaire...  
il attaque la cause**

La constipation peut vous miner physiquement, si vous ne vous attaquez pas à la cause. Si vous souffrez de constipation ordinaire, due à l'insuffisance de "volume" approprié dans votre régime alimentaire, essayez de la corriger par l'usage régulier de ALL-BRAN KELLOGG.

ALL-BRAN apporte à l'intestin le "volume" approprié. Mangez-en chaque jour... comme céréale avec sucre et crème ou en délicieux muffins... buvez beaucoup d'eau. Toutefois rappelez-vous que ALL-BRAN n'agit pas comme les purgatifs... il lui faut du temps. En boîtes de deux grandeurs commodes chez votre épicière ou au restaurant, en portions individuelles. Fabriqué au Canada par Kellogg.

**ALL-BRAN Kellogg**

**ASSURE UNE RÉGULARITÉ NATURELLE!**

"Servez en épargnant! Achetez des Certificats d'Épargne de Guerre"

DÉBILITÉ  
FAIBLESSE

# ANÉMIE

SIROP  
**Deschiens**

Hémoglobine. — Régénérateur du Sang, prescrit par l'élite médicale.  
Supérieur à la viande crue et aux ferrugineux. — Admis dans les Hôpitaux de Paris.

LISEZ

LA REVUE POPULAIRE

EN VENTE PARTOUT

15 SOUS

# Le Caoutchouc



## LES TANKS FILENT SUR DES ROUES DE CAOUTCHOUC

La guerre de mouvement et de surprise exige des tanks rapides—avec roues de "bogy" à l'intérieur des tracteurs sans fin. Le caoutchouc est fixé sur ces roues de métal suivant un procédé spécial de Dominion Rubber—pour accroître la vitesse et la maniabilité.

*Photo par U.S. Army Signal Corps.*

ACHETEZ DES CERTIFICATS D'ÉPARGNE DE GUERRE



## VÊTEMENT DE CAOUTCHOUC IMPERMÉABLE

Pour protéger les soldats contre la pluie, la boue et la neige, la Dominion Rubber fournit des bâches campement d'une conception ingénieuse qui met de les utiliser comme capes imperméables.



## PIÈCES DE CAOUTCHOUC POUR MASQUES A GAZ

La guerre totale signifie peut-être l'usage des gaz—et la vie de bien des hommes peut dépendre de la protection de leurs masques à gaz. La Dominion Rubber Company fait des tubes de caoutchouc, des pièces pour le visage et autres.



## PNEUS POUR LE SERVICE ACTIF

Pour résister à l'usure brutale du service de guerre, il faut que les pneus soient extra-résistants—extra-sûrs. Il y a de robustes Dominion Royal spécialement conçus pour usage dans le désert et sur les plus durs terrains.

# DOMINION RUBBER

# Aide Nos Armées

Pendant que le Canada mobilise ses effectifs pour la défense de l'Empire, la Dominion Rubber Company joue un rôle vital dans la production des matériaux de guerre essentiels.

Nuit et jour—les usines Dominion Rubber travaillent contre le temps sur de grandes commandes pour le gouvernement canadien.

Des pneus pour les effectifs mécanisés et pour les avions—des boyaux d'incendie pour la Grande-Bretagne—des pièces de caoutchouc pour les tanks géants et pour les masques à gaz—types spéciaux de chaussure de caoutchouc et de tissu pour les armées de terre, de mer et de l'air—pour ne mentionner que ces quelques manières dont le caoutchouc aide nos armées.

## LE CAOUTCHOUC LE FAIT MIEUX



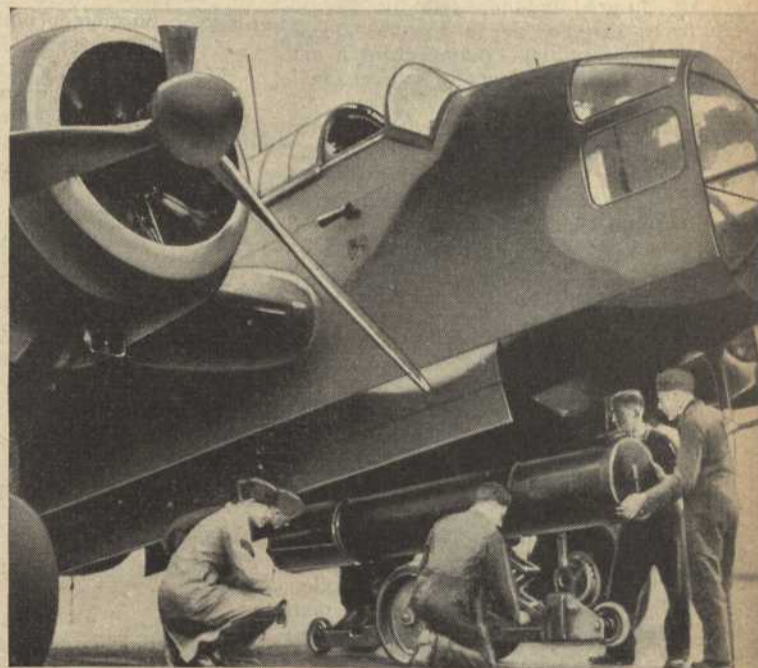
### LES VÉHICULES BLINDÉS ROULENT SUR LE CAOUTCHOUC

Les lignes d'assemblage des grandes fabriques d'automobiles du Canada produisent sans cesse des véhicules pour l'armée—et des centaines de ces véhicules sont équipés avec des pneus Dominion Royal. L'usine de Pneus Dominion travaille 24 heures par jour pour répondre aux demandes urgentes de la production de matériel de guerre pour notre gouvernement. Les autres usines de Dominion Rubber Company travaillent aussi à pleine capacité pour fabriquer différents produits de caoutchouc requis pour les porte-mitrailleuses Bren et autres véhicules militaires.



### Le Caoutchouc Combat les Incendies Allumés par les Bombe

Quand vous lisez des nouvelles au sujet de l'héroïsme des pompiers à Londres, de Liverpool et des autres villes de Grande-Bretagne—il est encourageant de savoir que des milliers de pieds de boyau fabriqué par Dominion Rubber aident à combattre les flammes dans ces endroits.



### ATERRISSAGES SÛRS—SUR LE CAOUTCHOUC

Quand vous entendez ces mots bien connus: "Tous nos avions sont rentrés sains et saufs", songez à la part du caoutchouc dans ces atterrissages sûrs. La Dominion Rubber fabrique non seulement des pneus, mais des boyaux de communication, des isolants de caoutchouc et beaucoup d'autres pièces pour les avions.

AUX É.-U.: UNITED STATES RUBBER COMPANY

# COMPANY



# LIMITED

## LE MARTYRE D'ELIANE

(Suite de la page 20)

— Mais dans un petit pays, sur-tout comme celui-ci où tout se sait, se redit, se commente, on n'a jamais parlé d'un parent quelconque des de Mazolles et sur lequel ceux-ci aient jamais compté de près ou de loin !...

Mademoiselle Christine elle-même, s'il eût existé, n'en aurait-elle pas parlé quelque jour, par exemple, à la marquise de Saint-Rémy, son intime amie.

Le notaire avait écouté attentivement le magistrat.

— Monsieur le juge, dit-il lorsque Pierre eut fini d'exposer ses objections, vous me demandez là des choses qui sont recherchées quand une affaire louche ou compliquée met en jeu votre action, mais je vous fais remarquer que mademoiselle de Mazolles, pendant de longues années, nous a paru être une personne des plus honorables.

Elle nous a un jour raconté une histoire d'héritage que nous avions tout lieu de croire véridique et plausible.

Du moment où elle nous a confié cette somme à faire valoir, elle a continué à vivre comme elle l'avait toujours fait dans le passé, nous n'avions donc contre elle aucun motif de méfiance.

Je ne crois pas que mon père et moi ayons jamais rien eu à nous reprocher, soit dans cette circonstance, soit dans l'autre.

— Oh ! ce n'est pas là ce que j'insinue, se hâta d'affirmer Pierre d'Antignac.

Je conteste l'origine de cette grosse fortune, voilà tout. Je dis qu'étant venue à l'époque où mademoiselle de Mazolles a ramené chez elle un orphelin dont nul ne connaît l'origine véritable, cette somme paraît avoir été un dépôt, non un legs.

Et c'est pour m'aider à me renseigner que je fais appel à vos lumières autant qu'à votre honnêteté.

Le notaire leva les épaules.

— Ce sera, je crois, très difficile à prouver dit-il. Cependant la justice dispose de moyens très larges qui, bien employés, peuvent amener certains résultats.

Mais il faudrait vous hâter, monsieur le juge, continua-t-il, car avant de mourir, mademoiselle de Mazolles a disposé de sa fortune, qu'elle considérait bien comme étant à elle.

Le testament qu'elle m'a remis le prouve une fois de plus.

Un nouvel ahurissement se montra sur les traits expressifs du magistrat.

— Elle a disposé de sa fortune par un testament ? répéta-t-il. Et en faveur de qui, ce testament ?

— Oh ! c'est toute une histoire.

— Pouvez-vous me la dire ?

— Volontiers. Je suis à vos ordres.

— Je vous écoute.

— Pendant fort longtemps, mademoiselle de Mazolles ne nous avait jamais nommé son futur héritier. Elle se contentait de nous dire, de temps à autre.

— Il sera heureux de m'avoir eue, celui à qui tout cela reviendra... Sans moi, il n'en aurait jamais tant vu.

Un beau jour, elle arriva paraissant en proie à une exaltation folle.

Elle ne parlait pas cependant, mais on voyait qu'elle avait toutes les peines du monde à se contenir.

— Vous ne l'avez pas interrogée ?

— Non, monsieur le juge. Nous ne sommes ni bavards, ni curieux dans notre famille.

Nous recueillons les secrets que l'on veut bien nous confier, les autres ne nous intéressent pas.

Monsieur d'Antignac était sur des charbons ardents.

Avoir eu la vérité si bien à portée de la main, et l'avoir ainsi laissée échapper.

C'était une mauvaise chance incroyable !

— Après, dit-il sèchement au notaire.

— Alors, vous désirez que je continue.

— Je vous en prie.

— Bien, monsieur le juge. Je poursuis :

Quelques années s'écoulèrent.

Mademoiselle de Mazolles, maintenant chaque fois qu'elle venait nous voir à l'étude, ne pouvait s'empêcher de nous faire des confidences.

La conduite du jeune homme qu'elle avait jadis recueilli, était déplorable, nous disait-elle.

— Lui ? ne put s'empêcher de s'exclamer d'Antignac. Lui, un modèle d'honneur et de loyauté.

C'était cependant ce qu'elle nous affirmait, répondit carrément M<sup>e</sup> Thuriot...

— Déplorable, entendons-nous.

D'après elle, ce garçon était en effet, travailleur, studieux, rangé, point débauché, mais il n'aimait pas sa vieille parente, il ne s'occupait pas d'elle, il n'avait jamais pour elle, ni une parole de tendresse ou de reconnaissance, ni un témoignage d'affection...

Il vivait à ses côtés, indifférent et ennuyé, comme si elle n'eût pas existé.

Alors d'Antignac pensa aux confidences que lui avait si souvent faites la vieille fille, et il se dit que le notaire devait entendre les mêmes choses, que, par conséquent, il n'exagérait rien, il n'inventait rien.

Maître Thuriot reprit :

— Enfin, un jour, découragée, malheureuse, mademoiselle de Mazolles nous raconta qu'elle avait retrouvé un petit cousin à elle; le père en mourant le lui avait confié; et ce jeune homme, très affectueux, paraissait la rédimmer du peu de cœur de l'autre.

Elle voulait alors partager sa fortune entre celui qu'elle avait élevé, et celui qu'elle retrouvait si heureusement.

— Tiens ! tiens ! murmura d'Antignac subitement intéressé...

Le notaire trouva l'interruption naturelle, et dit :

— Mon père et moi, — car elle nous consulta tous les deux, — nous apprécîâmes que c'était son droit, et nous lui fîmes un modèle de testament.

— Qui portait ?

— Elle donnait quatre cent mille francs à Etienne de Boncœur, celui qu'elle avait élevé, et elle désirait que le surplus de sa fortune, c'est-à-dire ce qu'elle avait fait valoir ou économisé, revint à son petit-cousin.

— Qui s'appelle ?

— Le baron Félix de Mazolles.

— De sorte que ce dernier va avoir plus d'un million.

— Oh ! bien plus, monsieur le juge, car aujourd'hui c'est lui le légataire unique et universel.

— Elle a donc refait ses dispositions.

— Oui, il n'y a pas longtemps.

La vérité, subitement, éclatait devant les yeux de Pierre d'Antignac et comme une lumière fulgurante l'éblouissait.

Il murmura, très bas, les dents serrées, essayant de se contenir, ne laissant deviner ce qui se passait en lui :

— Ah ! misérable !... misérable !...

Le notaire se méprit et crut que c'était la vieille demoiselle que le juge traitait ainsi.

— Misérable ! répéta-t-il, non, vous allez peut-être un peu trop loin.

Les femmes sont toutes nerveuses et extrêmes en leurs décisions, qu'elles soient jeunes ou vieilles.

Mademoiselle de Mazolles ne faisait pas exception à la règle.

Il y a six mois, elle nous arriva à Borniac.

Elle était hors d'elle-même.

Son protégé, monsieur de Boncœur, nous dit-elle, voulait l'abandonner à tout jamais et aller en Amérique pour gagner de l'argent, beaucoup d'argent.

Il le lui avait même signifié dans les termes odieux des termes d'une si froide, si cruelle indifférence que son pauvre vieux cœur en avait été brisé.

Mais cette scène, en la bouleversant, avait décidé.

A son tour, elle voulait lui rendre dent pour dent, œil pour œil...

D'elle, il n'aurait rien, jamais.

Nous essayâmes de la faire revenir sur cette décision par trop hâtive.

Nous évoquâmes toutes sortes de raisons, souvenirs ou principes...

La passion ne doit pas être écoutée... On devait temporiser, réfléchir...

Monsieur de Mazolles avait bien assez de la grosse somme qu'elle lui léguait, près de onze cent mille francs. Pour le reste de sa fortune, pourquoi ne pas laisser les choses en l'état jusqu'à ce qu'un avenir plus ou moins prochain l'édifiât sur les pensées intimes de monsieur de Boncœur.

Tout fut inutile. Elle exigea de nous la restitution du premier testament qu'elle nous avait confié, et à la place de celui-là, elle nous en remit un autre qui, aujourd'hui, étant le dernier fait, est seul valable.

Le notaire ouvrit une fois de plus sa fameuse serviette et posa une enveloppe sur le bureau du juge.

D'Antignac était plus blanc qu'un suaire. Il prit le papier et lut ce qui suit :

« Moi, Virginie-Christine de Mazolles, saine de corps et d'esprit, j'institue pour mon légataire unique et universel Félix de Mazolles, mon petit-cousin. Je fais ce testament annulant les précédents et je déclare exclure de ma succession Etienne de Boncœur, à cause de son épouvantable ingratitude et de son manque absolu d'égards et d'affection vis-à-vis de moi.

« Du reste, les motifs de ma détermination ainsi que la narration détaillée de tout ce qui me touche, sont enfermés dans mon bureau, celui qui est placé dans la salle des gardes de mon vieux château.

« Santenay, le 25 janvier 188...  
« Virginie-Christine de MAZOLLES.

Aux dernières syllabes, la voix manqua à Pierre d'Antignac.

Il lisait et relisait ces lignes, grosses de tant de mystère, et peut-être d'infamies. Car, évidemment, mademoiselle de Mazolles volait et s'appropriait le dépôt confié à son honneur.

Mais comment le prouver ?

Comment mettre au grand jour les calculs, les trahisons, les compromissions que résumait ce chiffon de papier.

Certainement, la vieille demoiselle avait cédé à la joie d'annoncer elle-même à celui qui alors occupait entièrement son cœur, l'acte d'inattendue générosité qui l'enrichissait.

Alors, grand Dieu ! quelle terrible punition avait été la sienne quand elle avait, dans la scène finale qui avait précédé sa mort, reconnu son assassin !

Mais lui, le misérable, l'auteur du crime, qui le punirait, qui lui ferait rendre gorge, qui lui infligerait le juste châtement qu'il avait mérité ?

Et tout cela s'agitait dans la cervelle enfiévrée et brûlante de d'Antignac.

Et il repensa subitement à cette précaution de Félix de Mazolles qui, au moment de son départ pour son voyage de noces, avait tant frappé le jeune magistrat, alors qu'il répétait avec une si singulière insistance, que rien ne le retenait plus à Santenay.

Oui, il voulait paraître ignorer cette grosse fortune qui lui advenait.

Être juste, droit et loyal comme d'Antignac et voir un misérable échapper à la loi, s'enrichir au contraire d'une somme aussi considérable, fruit de son crime, et cela, sans que personne puisse l'arrêter dans cette œuvre révoltante, quelle torture !

En effet, l'injustice allait triompher.

L'assassin serait heureux, honoré, riche, sans que rien au monde puisse entraver sa victoire.

Le notaire élevant de nouveau la voix, l'arracha à ses réflexions, à ses angoisses.

— Vous reconnaissez bien la validité de ce testament, n'est-ce pas, monsieur ? lui demandait maître Thuriot d'une voix lente, cérémonieuse et cherchée.

D'Antignac ne pouvait se résoudre à laisser tomber de ses lèvres une réponse affirmative.

Enfin, il dit :

— Me certifiez-vous absolument, comme un brave homme, c'est-à-dire sans circonlocution d'aucune sorte, que cet acte, sous aucun prétexte, n'a quitté votre étude depuis que mademoiselle de Mazolles vous l'a remis.

Le notaire eut un sourire orgueilleux, sûr de lui.

— Je suis, en effet, un honnête homme, monsieur le juge, dit-il. Le pays entier du côté de Borniac vous le certifiera. Or, je vous donne ma parole la plus sacrée que ce testament n'a été ni vu, ni touché par âme qui vive depuis le dépôt qui m'en a été fait par ma cliente en personne, mademoiselle Christine de Mazolles.

— Bien ! je vous crois. Et l'héritier, le baron Félix de Mazolles, connaît-il sa bonne chance.

— Par moi, non. Je vous le certifie.

— Répondez-moi plus catégoriquement. Croyez-vous, que ce soit par vous ou par d'autres, qu'il connaisse la teneur de ce testament ?

— Il faudrait alors que mademoiselle de Mazolles elle-même l'ait instruit du fait. Mais je ne le crois pas.

— Pourquoi ?

— Dès mon arrivée de Moscou, je me suis informé, pour remplir certaines formalités que vous saisissez, si monsieur de Mazolles était dans le pays.

On m'a répondu que non. Il vient en effet, paraît-il, de se marier avec la fille aînée du marquis de Saint-Rémy des Monts. Il a passé un contrat de mariage chez maître Lafourcade de Santenay, ici même. S'il avait eu vent du legs considérable qui lui était échu par la mort de sa vieille parente il y a apparence qu'il eût fait faire des démarches chez moi, pour être envoyé en possession de cette fortune. Il eût même probablement retardé la célébration de son mariage, jusqu'à mon retour.

D'Antignac, les prunelles fixes et dilatées, ne répondit pas.

Le notaire, devant ce silence, reprit.

— Je crois que mon objection, monsieur le juge, a sa valeur, et que tout homme sensé pensera comme moi.

— Pouvez-vous me laisser ce testament ? demanda le jeune magistrat.

— Celui-là non, reprit le notaire, il faut que j'en fasse le dépôt au greffe du tribunal; mais je suis précautionneux et je vous en ai fait dresser une copie authentique, la voici.

La conversation était terminée.

Le notaire le comprit. Il se leva et partit.

D'Antignac, la tête dans ses mains réfléchissait.

Dans la journée, sans avoir prévenu personne de son intention, il quitta la petite ville et, une fois de plus, il s'en alla trouver ce procureur général qui, déjà, à quelques semaines de là, l'avait conseillé et était son ami.

Ensemble ils reprirent l'affaire, tous les deux l'étudiant dans ses moindres détails, recherchant le plus léger indice, la trace la plus fugitive.

Ils travaillèrent longtemps.

Ils ne trouvaient aucune certitude de la culpabilité de Félix de Mazolles.

Et si, en dépit des apparences, le jeune baron avait commis ce crime abominable, ainsi qu'ils le soupçonnaient tous les deux, il avait bien pris ses précautions et il n'y avait nulle part la plus mince indication.

L'alibi, cet alibi indispensable à tous les criminels, existait, mais si bien trouvé, avec les divers témoignages qui l'entouraient, qu'il n'y avait pas moyen d'y étayer une conviction, encore moins un commencement d'enquête.

La bicyclette était bien là pour expliquer comment si rapidement, et en supposant encore une avance d'une heure faite sur la pendule de Camarade pour tromper le maître valet, Félix s'était rendu, de sa propriété, chez sa vieille tante.

Mais personne ne l'avait ni vu, ni rencontré durant son rapide trajet. Or, les deux magistrats, désespérés de leur impuissance, comprenaient qu'ils ne devaient, à aucun prix, provoquer un scandale, qui tournerait à la confusion, non pas du criminel supposé, mais bien de ceux qui l'accuseraient sans d'irréfutables preuves.

Evidemment la vieille bonne, Marianne Barrère et son mari, Mathieu Barrère étaient les complices de leur maître si celui-ci était coupable. Mais ces gens-là, que la plus ardente tendresse unissait à l'enfant qu'ils avaient nourri et élevé, ne parleraient pas, la tête sous le couteau.

Félix de Mazolles n'avait contre lui que le témoignage de Morand, celui qui avait entendu les cris de la victime, et qui, ayant sauté de son lit, avait vu l'assassin traverser la route, le crime perpétré.

Ce Morand disait bien que l'ombre entrevue était de taille moyenne. Il avait certifié qu'elle n'était pas la silhouette d'Etienne de Boncœur, dont la stature élevée ne pouvait se comparer à celle qu'il avait vue.

Mais c'était tout.

C'était trop vague, en vérité.

Alors le procureur général et le juge convinrent de ne pas ébruiter le testament, d'en parler le moins possible, de ne pas laisser voir que leur attention était attirée par le legs fabuleux de la vieille demoiselle, et surtout de paraître admettre sans conteste, la fable du notaire c'est-à-dire que les quatre cent mille francs primitifs, source des économies totales, avaient été légués véritablement à mademoiselle de Mazolles par quelque parent ou ami ignoré de tous.

Et ils attendraient ainsi les événements sans mot dire, s'en rapportant à l'avenir qui, peut-être, les mettrait sur les traces de quelque indice irrécusable, ou bien à la justice imminente des choses, qui, un jour, ferait son œuvre.

Ils se quittèrent, tranquilles en apparence, désolés en réalité.

Et pour mettre leur plan à exécution, Pierre d'Antignac ne parla à nul être au monde, pas plus au docteur Languavoine qu'à monsieur Gourdon, le procureur, des pensées pénibles qui s'étaient ancrées dans son cerveau pour n'en plus sortir.

A Etienne de Boncœur lui-même, il tint un langage calme, pondéré, blâmant sévèrement la vieille demoiselle, mais ne laissant en rien soupçonner le chiffre fabuleux auquel se montait la fortune qu'elle avait laissée.

— Décidément, dit-il à l'ingénieur, c'était une vieille folle sans cœur et sans entrailles.

Il existe d'elle, en effet, un testament déposé chez un notaire des environs de Toulouse, M<sup>e</sup> Thuriot.

Par ce testament, elle lègue sa fortune entière à son petit-cousin Félix de Mazolles.

De vous, elle ne prononce le nom que pour répéter ses insanités coutumières que vous n'aviez ni affection, ni tendresse pour elle. Elle en profite pour laisser, une fois de plus, parler sa passion folle et incompréhensible concernant le fils de l'homme qui, jadis, l'avait si lâchement trahie et abandonnée.

Etienne eut un beau rire indifférent et loyal.

Il leva les épaules.

— Voyons, mon cher Pierre, ne vous désolerez pas ainsi, lui dit-il. Il y avait longtemps que j'avais pressenti ce qui arrive. Après tout, les quelques sous qu'elle était parvenue à économiser, lui appartenaient bien, elle en a disposé comme elle a voulu, cela m'est complètement égal!

— Oui, mais si elle avait été juste, vous eussiez trouvé là dedans, la somme qui vous est nécessaire pour aller en Australie tenter la fortune.

— Ne vous préoccupez pas de cela, mon cher Pierre, j'avais décidé, depuis la catastrophe, de demander au docteur Languavoine qui est riche et qui a pour moi l'affection d'un père, de me la prêter.

Mais ces jours-ci, il m'est arrivé une chose incroyable et qui a changé mes intentions.

— Ah!... Et j'ignore cet événement?

— Oui vous l'ignorez. Mais je vais vous le dire.

— A la bonne heure... Pourquoi avez-vous des secrets pour moi?

— Parce que avoir l'air de me vanter de quoi que ce soit m'est insupportable.

— Alors c'est quelque acte de courage ou de bonté que vous avez accompli?

— C'est très peu de chose. Mais vous allez en juger.

Vos lenteurs m'exaspéraient. J'ai, vous le comprenez, un besoin fou de sortir, de quitter ce pays, d'aller demander à une vie extraordinairement remplie et occupée, l'oubli de toutes les infamies dont j'ai été entouré ici. Autrement, je crois bien que je perdrais la raison.

— Comment... comment... vous n'êtes pas plus sage que cela?

— Vous avez un cœur d'une délicatesse infinie, Pierre. Vous devriez comprendre que, lorsque l'on touche à la réputation jusque-là intacte d'un homme, on lui fait une blessure profonde, souvent inguérissable. Mais quand cet homme est comme moi un pauvre orphelin qui ne sait ni d'où il vient, ni qui il est, qui n'a jamais eu sur terre ni un cœur où il se sent aimé, ni un être bon et loyal devant lequel il ose pleurer, ce sentiment de sa solitude, de son abandon lui rend encore plus précieux ce bien unique qui s'appelle l'honneur. Moi, j'ai failli voir sombrer le mien dans la plus terrible des complications.

## Le Cadeau du Canada au Monde de la Beauté

JUNE STOREY

étoile de cinéma, née au Canada, qui paraît dans la production New Republic: "Barnyard Follies".



Campana  
RAFRAICHIT, ADOUCIT  
LA PEAU

La jolie June Storey, originaire du Canada, fait honneur à notre pays dans le domaine de la Beauté. Le Baume Italien Campana est un autre produit d'origine canadienne. Lui aussi s'est acquis une juste réputation par tout ce continent comme produit de beauté.

Le Campana a été créé pour protéger la peau contre les rigueurs des hivers du Canada. Il a été fait de rafraichir et adoucir l'épiderme rougi et abîmé par le froid et le vent. Il assouplit aussi les mains dont la peau est sèche et gercée.

Campana contient les ingrédients les plus coûteux. Deux sortes maintenant: la "Formule Originale depuis 1881" et la "Perfectionnée".

Flacons durables à 15¢, 25¢, 35¢, 50¢ et \$1.00.

Si vous préférez une crème à une lotion, essayez la nouvelle crème Campana pour les mains — pots à 25¢ et 50¢



C'EST PLAISANT DE SE COUCHER DE BONNE HEURE QUAND ON A DES BOTTINES POLIES AVEC LE "NUGGET"



VOUS POUVEZ TOUJOURS COMPTER SUR NUGGET POUR UN POLI ÉCLATANT ET DURABLE

**POLI À CHAUSSURES NUGGET**

EN LISANT

## La Revue Populaire

Vous aimerez à vous reposer dans la lecture de beaux romans d'amour et d'articles sur les sujets les plus divers illustrés abondamment de magnifiques photos et de dessins d'artistes canadiens.

LE ROMAN DE MARS

### LA MAISON D'AUTREFOIS

par CONCORDIA MERREL

PROFITEZ de notre abonnement spécial

**\$2.00 pour 2 ans**

(Pour le Canada seulement)

En vente le dernier MERCREDI du mois précédent, à 15 cents. Alors que la plupart des revues aussi bien françaises qu'anglaises et américaines diminuent graduellement de volume depuis un an, nous maintenons

## La Revue Populaire

à 60 pages au moins et n'épargnons rien pour en améliorer constamment le texte et la présentation.

Coupon d'abonnement : LA REVUE POPULAIRE

Ci-inclus \$1.50 pour 1 an ou \$2.00 pour 2 ans (Etats-Unis : \$1.75 pour 1 an ou \$2.50 pour 2 ans) d'abonnement à LA REVUE POPULAIRE.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... Prov.....

POIRIER, BESSETTE &amp; Cie, Ltée, 975, rue de Bullion, Montréal

Vous-même, pourtant si juste et si loyal, vous aviez été impressionné par les mensonges de cette vieille fille si méchante, si déséquilibrée, qui ne s'était pas contentée de me martyriser durant toute ma vie d'enfant, qui ne m'avait jamais donné ni protection, ni tendresse, comme elle s'y était, suivant toutes probabilités, engagée, mais qui voulait encore m'annihiler, me rabaisser autant que faire se pouvait.

Ah! la coquine!

Ce que j'ai souffert de ces pensées abominables, ce que j'en ai versé des larmes brûlantes, en y songeant dans ma pauvre cellule d'hôpital! personne ne le saura jamais.

Et vous croyez qu'aujourd'hui ces injustices peuvent ainsi s'effacer de ma mémoire! Vous pensez qu'en voyant les ruines de cette maison maudite où ma pauvre enfance s'est écoulée sans un rayon de soleil ou de tendresse, je puis oublier les horreurs qu'on m'a prodiguées, ne pas les revivre, ne pas en être étouffé.

— Pauvre ami, soupira le magistrat.

— Alors, devant votre décision qui se faisait tant attendre, qui retardait mon départ, voulant échapper aux tristes pensées qui m'envahissaient chaque jour davantage, je me mis à errer au hasard dans la campagne.

Le grand air, la marche, les travaux des champs, les conversations avec les ouvriers et les laboureurs, tout cela m'enlevait un peu au-dessus des trisesses qui me torturaient.

Un jour, une de mes courses plus longues que les autres, me porta dans une forêt...

Je la connaissais depuis longtemps, cette partie du pays, mais j'étais à cet instant-là plus rêveur, plus absorbé que jamais et je n'avais pas remarqué le moins du monde de quel côté mes pas m'avaient dirigé.

Tout à coup, j'entendis un cri horrible, suivi d'un silence de mort.

D'épouvante, mes cheveux se dressèrent sur ma tête.

Pour sûr, un effroyable accident venait de se produire.

Peut-être un malfaiteur venait-il d'assassiner quelqu'un.

Je suis fort, je suis jeune, la peur m'est inconnue.

Je me précipitai et je vis étendu sous un arbre, un chapeau d'un côté, un livre de l'autre, un homme de très haute taille, qui me parut, en effet, privé de vie, tant était intense la pâleur livide étendue sur ses traits.

Mes yeux rapidement le parcoururent de la tête aux pieds.

Sa jambe droite étendue toute raide me frappa. En effet, entre le caleçon relevé en l'air par quelque effort et la chaussette de soie noire, un morceau de chair paraissait, mais rouge et tuméfié.

Et bientôt à la suite d'un examen plus attentif, je découvris une petite blessure triangulaire et dont l'aspect violacé me fixa à la minute.

L'inconnu avait dû être mordu par la petite vipère noire, si abondante dans certaines campagnes gasconnes.

— Ah! je comprends, murmura Pierre avec un accent d'admiration.

Etienne sourit.

— Qui donc n'eût pas fait comme moi? murmura-t-il.

Donc, vous l'avez deviné, je me baissai rapidement et simplement j'aspirai avec mes lèvres, le venin que la maudite bête avait laissé dans la plaie.

Pendant que je me livrais à ce léger exercice, la vie était revenue à l'individu blessé. Il comprit ce que je faisais. Aussitôt, il m'en témoigna une reconnaissance exagérée.

— Oh! exagérée! protesta Pierre.

— Toujours est-il qu'il voulut revenir chez lui au plus vite. Il essaya de se lever. Il n'en fut pas capable. Je dus alors le soutenir et l'accompagner.

Au bout d'un quart d'heure environ de marche et de repos sur les bancs en bois que nous trouvions de distance en distance, il me montra sa maison.

Et moi, je faillis tomber à la renverse. Cette demeure était tout simplement le château de Mauvezin.

— Tiens! tiens! dit Pierre en souriant, très heureux.

— Oui, j'étais arrivé dans le parc qui entoure cette demeure par le côté sud, celui où on ne passe jamais, et moi, un enfant du pays, moi qui ai couru gamin, dans le moindre sentier de la contrée, je n'avais pas reconnu cet endroit.

Bref, le comte fut charmant pour moi, il me fit raconter ma vie, et quand il connut mes études, il me proposa d'entrer chez lui comme directeur de ses cultures.

— Et vous avez accepté, je suppose? demanda le jeune juge les yeux brillants de joie.

— Je m'en suis bien gardé. A lui comme à vous, j'ai affirmé la même chose.

Je n'ai plus aujourd'hui qu'une pensée, qu'un désir. Fuir ce pays maudit, autant pour aller chercher ailleurs la fortune et surtout l'indépendance, que pour oublier l'épouvantable catastrophe qui a failli me broyer.

— Vous avez fait cela, vous, Boncœur? Mais vous n'avez donc pas songé à la fiancée que vous aimez, et qui vous rend si absolument votre tendresse!

— Vous vous trompez, Pierre, c'est au contraire elle qui est cause, ou l'une des causes, de la résolution que j'ai prise.

— Expliquez-vous.

— Je veux que Eliane soit indépendante aussi bien que je veux l'être moi-même.

Or, entrer comme employé quelconque chez le comte de Mauvezin qui n'a pas aimé son père, le marquis de Saint-Rémy des Monts, ce serait aller contre mon désir.

Pierre n'avait pas besoin de plus amples détails.

— Je comprends, dit-il. Alors vous allez partir?

— Vous seul me reteniez ici. Oui, je partirai et le plus tôt que je le pourrai.

Mais le petit service que j'ai rendu au comte de Mauvezin a eu quelque chose de bon. Alors qu'il me faisait des offres de service où il mettait tout son cœur, je lui ai demandé une seule grâce, — veiller sur Eliane quand je ne serai plus là.

— Et il a accepté?

— Pas spontanément. Il a d'abord longuement hésité. Puis son honnêteté, sa loyauté ont repris le dessus. Il m'a accordé ce que je lui demandais avec une grandeur, une sincérité qui m'ont frappé.

S'il y a eu des malentendus avec le père de ma fiancée, monsieur de Mauvezin les a maintenant oubliés vis-à-vis de la fille, seule au monde après mon départ.

Il veillera sur elle, je n'en doute pas.

De sorte que la petite aventure avec monsieur de Mauvezin aura cela de bon, de rendre à Eliane un protecteur naturel qui reprendra vis-à-vis d'elle le rôle qui est le sien.

Pierre ne protesta pas, n'éleva aucune objection. Il comprenait, en effet, que pour jouer, lui, vis-à-vis de celle qu'il avait aimée à l'adoration, qu'il aimait certainement encore, ce rôle de frère aîné, il y avait à cela bien des inconvénients.

Monsieur de Mauvezin intervenant, on ne pouvait désirer mieux.

Et les ressources qu'il fallait à Etienne pour partir, le même bienfaiteur, aujourd'hui l'obligé de Boncœur, ne les lui donnerait-il pas ?

Et comme d'Antignac, par délicatesse, ne parlait pas de cela, Etienne qui, franchement, disait tout ce qu'il pensait, reprit :

— Je vous disais au commencement de notre entretien que les ressources qui me manquaient pour effectuer mon départ d'ici, et pour mon installation en Australie, en attendant d'y avoir trouvé la situation que je vais chercher, j'avais voulu d'abord les emprunter au docteur Longuavoine qui a été un père pour moi. Mais d'après la manière franche et loyale dont m'a parlé le comte de Mauvezin, c'est à lui seul que je les demanderai. Je veux laisser à Eliane un protecteur sérieux. Or, le meilleur moyen d'engager un homme de cœur, c'est encore d'accepter ses bienfaits.

En m'adressant au comte, ce sera lui montrer le cas que je fais de son grand caractère, de son âme sûre et loyale.

Il me comprendra, je le crois, et il fera bénéficier ma pauvre abandonnée de la sympathie profonde que je lui prouverai ainsi.

Pierre était ému jusqu'aux larmes.

— On est heureux d'être votre ami, Boncœur, lui dit-il. Votre délicatesse est infinie.

Puis, avec une très grande nuance de mélancolie, il ajouta :

— Et je vous ai cependant méconnu ! je vous ai accusé !...

— Taisez-vous, ami, répondit l'ingénieur. Depuis ce moment, vous avez si grandement réparé votre erreur que je ne puis que vous être profondément reconnaissant de ce que vous avez fait pour moi.

Et ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre, n'en pouvant dire davantage.

#### XIV

#### POUR TOUJOURS

LE JOUR MÊME, Etienne se rendit à Mauvezin.

Il demanda, en effet, à François le service dont il avait parlé à d'Antignac.

Et il le fit dans des termes tels que le comte bouleversé, ne put s'empêcher de dire, étreint d'une émotion sans égale :

— Affirmez-moi, une fois de plus, mon cher Etienne, que vous ne vous connaissez pas de parents ?

— Aucun, je vous le jure, répondit Boncœur tristement.

Monsieur de Mauvezin eut un geste déçu.

On eût dit qu'il regrettait d'entendre les paroles que prononçait Etienne.

Au bout de quelques secondes, il continua :

— Vous avez compris, mon jeune ami, combien ma reconnaissance envers vous est profonde et vraie. Je vous la prouverai en tenant la parole que je vous ai donnée.

Je serai désormais le protecteur naturel de votre fiancée, vous pouvez y compter.

Le jour où vous reviendrez dans ce pays, ayant réussi là-bas, vous la retrouverez heureuse et honorée à côté de sa mère, que j'aiderai à soigner.

— Merci, répéta Boncœur ému jusqu'aux larmes, je vous avais bien jugé.

Le comte ne le laissa pas s'appesantir sur ce sujet gros de délicatesses et de récriminations à cause de l'indifférence qu'il avait eue pour son neveu André. Il reprit donc rapidement :

— Quant à l'autre service que vous me demandez, il me cause une joie sincère.

Il me prouve que vous avez de la sympathie pour moi, que vous me traitez comme un père.

Vous me touchez jusqu'à l'âme. Je vais vous donner ce qui vous est nécessaire.

Et, se levant, le comte ouvrit un coffre-fort duquel il tira un paquet de billets de banque et un carnet de chèques.

— Voilà dix mille francs pour les frais de départ et la traversée, dit-il.

— C'est beaucoup trop, répondit Etienne; je ne suis pas habitué à jeter l'argent par les fenêtres, je vous assure. Et aujourd'hui que je veux commencer une vie pratique entre toutes, je ne dérogerai pas à mes habitudes.

Il avait enlevé l'épingle qui retenait les papiers soyeux entre eux et, prenant deux billets de mille francs dans la liasse, il dit :

— Ceci me suffit, et au delà, reprenez le reste.

— Non, je n'en ferai rien. Et la simplicité que vous avez mise à me demander ces quelques sous qui vous sont indispensables, je vous supplie de l'apporter également à me laisser faire ce que je désire. Acceptez non seulement ces dix mille francs, mais prenez aussi de moi ce chèque dont j'ai laissé le chiffre en blanc.

Il est sur la maison Jefferson, une des premières banques de Sydney. Je vous autorise à aller jusqu'à un million si jamais vous en avez besoin.

Etienne, violemment, l'interrompit.

— Vous êtes heureux que je sois honnête, monsieur, dit-il avec un sourire. Car vous mettriez à une bien rude épreuve un pauvre diable qui, dans ma situation, ne le serait pas.

J'en suis réduit aujourd'hui à gagner mon pain, et vous m'offrez des choses incroyables, des sommes fantastiques avec lesquelles je pourrais goûter à cette grande vie que les imaginations ardentes voient toujours au bout de leurs efforts.

— Si cela était possible, répondit le comte François, avec un autre sourire aussi énigmatique que celui d'Etienne c'est que je serais un fameux serin de vous avoir jugé comme je le fais. Vous n'êtes pas de ceux-là, mon jeune ami.

— Sait-on jamais ! Et surtout devant de semblables tentations ?

— Moi, je le sais. L'or pur ne s'altère pas.

— Voilà votre chèque. J'exige que vous le preniez. Et si, dans ce pays des affaires endiablées et des spéculations à tous crins, vous avez besoin de capitaux, usez de moi dans la mesure que vous voudrez, vous n'en abuserez jamais.

Avec une expression de visage des plus éloquentes, Etienne prit le chèque, bien décidé à le déchirer dès qu'il ne serait plus en présence de son bienfaiteur.

Quant aux dix billets de mille francs, il n'avait pas moyen de les refuser; aussi les mit-il dans son portefeuille, avec des remerciements qui, dans leur brève sobriété, allèrent directement au cœur du comte.

— Maintenant, lui dit François, je voudrais que vous me présentiez à cette enfant sur laquelle je dois veiller et qui va devenir ma fille.

— Vous avez toutes les délicatesses répondit l'ingénieur, cette fois attendri, je suis à votre disposition.

— Tout de suite, alors, répondit le comte, ma voiture est attelée. Voulez-vous partir ?

— Je veux bien.

Une heure après, dans la villa où monsieur de Mauvezin n'avait pas remis les pieds depuis la brouille survenue entre lui et la marquise de

Prêtez à l'épargne de Guerre

# THÉ "SALADA"



(Photo Columbia posée par Gail Patrick)

## LE PETIT MAGAZINE LE PLUS POPULAIRE LE FILM

Son roman d'amour complet... Ses renseignements inédits sur le cinéma français et américain...

Les articles de ses célèbres correspondantes, Mme Louise Gilbert-Sauvage et Mlle Juliette Cabana... Ses photos d'acteurs et d'actrices, nombreuses et soignées...

EN AVRIL

### LA COUSETTE DE LA REINE

par PIERRE MARIEL

10 CENTS — 52 PAGES — 60 PHOTOS

En vente aux premiers jours du mois.

#### Coupon d'abonnement

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée.  
975 rue de Bullion, Montréal, P.Q.

Ci-inclus le montant d'un abonnement au grand magazine de cinéma LE FILM ; \$1 pour 1 an ou \$1.50 pour deux ans.

Nom \_\_\_\_\_

Adresse \_\_\_\_\_

Ville \_\_\_\_\_ Province \_\_\_\_\_



tanément une contrée où de celles angoissées lui ont été prodiguées est si naturel, si légitime, que, malgré la douleur que me cause sa résolution, je trouve son départ nécessaire, et je l'y encourage plutôt.

Là-bas, dans cette Australie ouverte à tous les efforts, il réussira, j'en ai la ferme espoir.

Et le jour où il reviendra, c'est le bonheur le plus pur, le plus complet qu'il me rapportera avec lui, et que vous partagerez.

Rien au monde ne pouvait à ce point satisfaire Etienne que cette réponse de sa fiancée.

Eliane avait compris sa légitime défiance.

Mais elle avait confiance en lui, elle le proclamait.

François de Mauvezin ne répondit pas une syllabe, néanmoins son admiration augmenta pour celle qui, en refusant ses millions à lui, avait encore de sa grand-mère non seulement les traits, mais en plus le désintéressement, la décision, l'énergie.

Etienne devait partir dans quatre jours.

A mesure que se rapprochait l'heure fixée pour la séparation, son cœur jusque là si ferme s'amollissait, se brisait.

Il voyait les choses sous un autre aspect.

Que pouvaient lui faire, après tout, des blessures qui atteignaient sa dignité ?

N'avait-il pas eu tort de refuser les offres de François de Mauvezin ?

A quelle chimère d'orgueil, de fierté, de susceptibilité bête et stupide, avait-il sacrifié cette chose si rare qui se nomme la sécurité dans l'amour et le bonheur ?

Qu'allait devenir Eliane sans lui, avec une mère paralysée et une sœur ambitieuse, méchante, rancunière et cupide comme l'était Henriette ?

Il se décida à demander au comte de Mauvezin de précipiter la cérémonie de leur mariage. Le comte accepta et leur union religieuse fut célébrée dans la plus stricte intimité à l'insu de tous ceux qui les entouraient.

Chaque jour trouvait sa femme plus belle dans sa pâleur et son chagrin qu'elle essayait cependant de surmonter et de dissimuler avec énergie.

C'était elle maintenant qui le soutenait, le relevait, lui montrait le but à atteindre.

— Quand vous reviendrez, mon Etienne, lui disait-elle, quelle joie pour tous ! Alors nous ne nous quitterons plus.

Et comme la tristesse était en lui, l'invincible tristesse, je lui répondis un jour :

— Vous paraissez prendre votre parti de cette séparation avec un bien grand courage, ma Eliane, ne m'oubliez-vous pas jusqu'à mon retour ?

Elle fixa sur lui, ses yeux de veilleurs, si bleus et si profonds. Il ne parut pas voir cette inexprimable expression d'amour, et il continua :

— Car mes lettres elles-mêmes pourront être rares. Et loin de tout souvenir, de tout encouragement, l'oubli ne viendrait-il pas pour vous ?

— Ne pas m'écrire régulièrement, dit-elle ? Comment cela serait-il possible ?

— Il faut tout prévoir. Je puis être obligé de chercher et de trouver une situation dans quelque pays inconnu, tout neuf, de communications impossibles, ou bien je puis recevoir pour les mêmes contrées des missions de confiance qui ne me laisseraient pas le loisir de vous donner de mes nouvelles à vous ou au comte François.

Elle l'enveloppa plus profondément de son beau regard de lumière et d'amour, et dit simplement :

— De votre silence, Etienne, je souffrirai à mourir. Mais mon cœur fidèle vous appartient exclusivement jusqu'à mon dernier jour.

Il devait partir le lendemain. Ils avaient dîné ensemble, seuls, ils erraient dans le parc.

La veillée était avancée. A la journée splendide et chaude, avait succédé une nuit douce et pure.

La lune depuis longtemps couchée, n'avait pas emporté toute clarté avec elle.

La lumière tremblante qui venait des myriades d'étoiles semées dans le velum foncé du firmament, mettait une lueur divine sur toutes choses.

Les fleurs alanguies embaumaient, la tiédeur de l'atmosphère dilatait le cœur.

Etienne, hors de lui, saisit Eliane dans ses bras.

— Je t'aime, comme jamais homme n'a aimé une femme, dit-il, et dans quelques instants, je vais te quitter, peut-être pour toujours.

Il porta vivement la main à ses yeux où perlaient des larmes impossibles à contenir.

On était dans la partie du parc la plus éloignée de l'habitation.

Sous l'entrelacement des mûriers et des tilleuls, des bancs de gazon étaient semés.

Etienne tomba assis sur l'un d'eux.

Maintenant plus que jamais le dur sacrifice qu'il avait consenti à sa dignité, à celle de Eliane, lui revenait, et amèrement il regrettait d'avoir refusé les offres du comte de Mauvezin.

— J'ai eu tort, répétait-il au milieu de ses sanglots, mille fois tort.

A un misérable tel que moi, toutes les humiliations, tous les ennuis ne sont-ils pas toujours réservés ?

Oh ! l'orgueil est un mauvais conseiller !

Nous eussions sans doute souffert du despotisme du comte François, mais au moins nous eussions vécu ensemble, et après les déboires, la douce voix, mon ange, m'eût redonné du courage et de la force.

Tandis que si loin, si loin, sans te voir jamais, que devenir ?

Il laissa tomber sa tête dans ses mains et se mit à sangloter.

Eliane ne put soutenir la vue de ses larmes.

Voir pleurer un garçon toujours si calme, si maître de lui, était au-dessus des forces de la malheureuse enfant.

— Aie courage, mon bien aimé, lui dit-elle, en entourant son cou de ses bras caressants, comme je te le disais tout à l'heure, le retour sera si beau !

— Et en attendant m'aimeras-tu toujours ?

— Oh ! oui, toujours... Je puis ne plus respirer, mais ne plus t'aimer, ce n'est pas possible !... Car je t'aime, mon mari bien aimé, je t'aime !...

Et lui, en extase, oubliait son désespoir et ses larmes. Il l'écoutait, se croyant en paradis.

— Répète-le, bien aimée, ce mot divin, lui demandait-il.

Elle disait encore :

« Je t'aime ! »

Et sa tête divinement belle s'appuyait sur la poitrine du jeune homme, cette poitrine dans laquelle le cœur généreux battait à coups précipités.

Les lèvres d'Etienne s'appuyaient sur les cheveux embaumés.

— Je t'aime, disait encore Eliane souriante et heureuse.

— O ma femme, ma chère femme, répondit Etienne, tu es à moi pour la vie !

— Même après ! disait Eliane.

— A tout jamais !

— Alors, aie du courage, ta femme t'attendra fidèlement toujours.

populaire



comme une  
sweet caporal

• Dans le concours de popularité parmi les fumeurs canadiens, les Sweet Caps sont universellement proclamées les gagnantes. Elles donnent entière satisfaction. Puisque vous fumez pour votre plaisir, paquet pour paquet, les Sweet Caps sont les meilleures cigarettes que vous puissiez acheter.



"La forme la plus pure sous laquelle le tabac peut être fumé"

C'est le printemps



DONNEZ UN TONIQUE A VOTRE AUTO  
Faites nettoyer les bougies

Les bougies encrassées ou usées entraînent une réduction d'énergie qui va jusqu'à 21%, et gaspillent jusqu'à 10% de l'essence. Faites vérifier, nettoyer et ajuster vos bougies. Remplacez celles qui sont usées. Vous aurez un meilleur rendement et vous économiserez l'essence.

Depuis plus de 32 ans  
LA BOUGIE DE QUALITÉ

UNITED MOTORS SERVICE DIVISION GENERAL MOTORS PRODUCTS OF CANADA LTD., OSHAWA



Il n'y a pas de **Tonique** comme le

## SIROP FELLOWS



Le Sirop Fellows agit vite. Il aide à calmer les nerfs et à provoquer un sommeil reposant; il vous aide à retrouver l'appétit. Les sels minéraux essentiels qui se trouvent dans ce tonique sont rapidement assimilés même par les personnes physiquement épuisées, nerveuses et anémiques. Si un surcroît de travail ou trop de sorties vous épuisent, le Sirop Fellows vous aidera à recouvrer rapidement vos forces. Essayez ce tonique.

## SIROP FELLOWS



75F  
Souffrez-vous  
d'INSOMNIE  
d'INAPPÉTANCE  
de NERVOUSITÉ?  
ESSAYEZ  
CE **Tonique**

## LA SCIENCE PROTÈGE



La peau délicate de votre Bébé...

Le Savon Baby's Own n'est pas simplement un savon pour la toilette. Il est le résultat d'années d'une évolution scientifique et d'un soin infini dans la fabrication—un savon pur, doux, non-irritant, qui nettoie à fond et possède un parfum subtil agréable, si en rapport avec la peau d'une tendresse précieuse des bébés.

Les mères soigneuses ont confiance au Savon Baby's Own et les médecins et infirmières attachés aux cliniques en recommandent l'usage.



Le Savon de Beauté d'une Précieuse Pureté

Ils se quittèrent enfin.

Et il partit heureux, le cœur rasséréné, sachant qu'ici-bas un être vivait de sa vie, l'aimait sans arrière-pensée et sans calcul.

Fidèlement, Eliane penserait à lui, toujours !...

Cette conviction, succédant à de si cruelles épreuves, retrempait son caractère, lui donnait la force et la volonté de surmonter toutes les difficultés qui pourraient surgir sous ses pas.

### XV

LE COMTE DE MAUVEZIN avait su qu'Etienne était parti ce jour-là par le train du matin, le premier de tous.

Il crut de son devoir de se présenter à la villa Saint-Rémy et il n'y manqua pas.

Charlotte traversait une crise terrible.

Elle était plus malade que jamais. Elle reconnaissait à peine les personnes qui l'entouraient : Jeanne de Carrère et Eliane étaient les seules dont elle supportât la vue.

Depuis un instant elle s'était assoupie quand François de Mauvezin se fit annoncer.

— Ton mari est parti, ma très chère enfant, dit-il à la jeune fille en la tutoyant comme un père, mais j'ai tenu aujourd'hui même à venir te dire que désormais je le remplacerai auprès de ta mère, auprès de toi.

Vous n'êtes pas seules au monde maintenant; le plus dévoué des parents vous soutiendra, vous aidera. Et si ta mère plus malade demandait des soins spéciaux, ne te tourmente pas, je suis là...

Il voulut voir la malade.

En ces derniers jours, il l'avait rencontrée plus d'une fois à côté des jeunes gens, et Charlotte, toujours indifférente à ce qui se passait autour d'elle, avait paru frappée des visites du comte de Mauvezin, qu'elle ac-

cueillait toujours avec un sourire triste.

— Elle comprend que vous avez toutes les deux un protecteur en moi, avait dit un jour François très grave.

Ce matin-là, il insista pour être reçu par elle.

Eliane n'osa pas lui refuser cette entrevue qu'il désirait.

Mais la crise, à ce moment, était trop intense, la marquise ne reconnut pas celui qui arrivait.

— Pauvre enfant !... répéta François, remué par ce spectacle.

Jeanne était là, prodiguant à l'infirmière les délicatesses exquises de son cœur d'ange.

— Elle est pour moi la plus dévouée des sœurs et des amies, dit Eliane en pleurant. Sans elle, que deviendrai-je ?

François serra les mains de la jeune femme.

Il les connaissait de réputation, son mari et elle.

Il savait que la gêne la plus étroite régnait dans leur petit ménage, et, malgré cela Georges laissait sa femme consacrer tous ses instants à des étrangères.

Or, cette charité que rien ne décourageait, ce dévouement qui se donnait sans calcul et sans réticence, le remplissait d'admiration.

Il les encouragea l'un et l'autre. Puis, il prit Eliane à part et lui parla de celui qui était parti.

— Je le remplacerai, dit-il de nouveau à la jeune fille. Je veux que tu aies confiance en moi. Tu ne me cacheras rien de tes pensées. Promets-le moi.

Et il revint fréquemment en effet.

Comme il l'avait promis, il se fit le protecteur délicat et empressé des deux abandonnées.

Avec une bonté qui ne se laissait pas et devinait tout ce qui ne lui était pas dit, il pourvoyait à leurs besoins, s'ingéniant pour fournir la maison de tout ce qui manquait, de tout ce

qui, en revanche, abondait à Mauvezin.

Il fit plus.

Un jour, conquis par le dévouement inlassable de Jeanne, il voulut connaître son mari.

Il exigea de la jeune femme que monsieur de Carrère se rendit à Mauvezin.

L'esprit net et droit du jeune homme lui plut :

— Avez-vous des loisirs ? demanda-t-il.

Georges de Carrère n'en avait que trop.

Monsieur de Mauvezin, avec une grande délicatesse, l'attira au château.

Tout d'abord, il lui demanda comme un service de le suppléer dans certaines surveillances à exercer.

— Pendant que votre femme se dévoue chez mes nièces, lui dit-il, vous viendrez vous distraire ici. Le grand air sera tout ce qu'il y a de meilleur pour votre petit bonhomme qui s'étiolerait à Santenay.

Georges ne se fit pas prier.

Certaines parties de l'exploitation le passionnaient.

Les explications que lui donnait le comte l'intéressaient au delà de tout.

Il avait fait de sérieuses études, il était licencié en droit. Il avait des dispositions particulières pour l'étude et l'établissement des baux.

De plus, son entendement était vif et prompt.

Sa parole d'une facilité rare.

Et François qui rêvait encore plus de bien qu'il n'en faisait, le chargea d'une partie importante qu'il n'avait pas encore osé aborder.

Il s'agissait de fonder des caisses de crédit agricole, de se faire banquier de tous ceux qui voulaient remonter le courant, et par une culture intelligente, tirer de cette Gascogne si féconde, mais si négligée, tout ce qu'elle est capable de donner.

Et François, qui était un enthousiaste à froid, se disait :

— Maintenant, je vais être réellement utile à mon pays.

Et tandis qu'à Mauvezin il donnait à Georges de Carrère une autorité qui commençait à rayonner et à s'affirmer autour de lui; à Santenay, où il se rendait fréquemment, il s'attachait de plus en plus à celle qui était le portrait vivant de sa mère à lui, la vieille comtesse de Mauvezin.

Les grâces charmantes de la jeune fille l'avaient conquis sans retour.

Il était à cet âge de la vie où la pensée de laisser après soi des êtres chers qui plus tard garderont votre souvenir domine tout autre sentiment.

Il était d'abord venu à la villa solitaire pour y remplir un devoir.

Mais peu à peu, le charme irrésistible de la jeune fille l'avait pris, absorbé, possédé tout entier.

Quelle joie, pour lui, dont la vie s'était écoulée malheureuse et désemparée, s'il avait eu une jeune fille ou même une petite-fille comme mademoiselle de Saint-Rémy.

Quand il voyait ses grands yeux briller à son approche, son cœur battait de joie.

Eliane commençait à avoir confiance en lui.

Elle lui racontait une partie de ses pensées.

Devant son vieil ami, elle laissait son cœur parler, espérer ou regretter celui qui était parti.

Un jour, il aperçut un rideau de mousseline trembler tandis qu'il sonnait à la petite porte.

Tout à coup le rideau se releva et le visage de Eliane apparut.

Un sourire illumina aussitôt les traits de François, et le cœur plein d'une tendresse paternelle et pure, il murmura :

(Lire la suite page 36)

## “FRANCE D'ABORD” PARAIT !

Contrairement de changer sa formule en raison de difficultés techniques dues aux circonstances actuelles, *France d'abord* paraît aujourd'hui sur 16 pages.

Deux numéros seront ainsi publiés chaque mois.

Édité à Brazzaville, capitale provisoire de l'Afrique Equatoriale Française libre, par un groupe de Français libres, *France d'abord* n'est pas un journal politique. Ses collaborateurs sont de tous les partis. Ils se sont fixés un seul but : aider à la libération de la France.

*France d'abord* est un journal libre. Il faut entendre par là qu'il n'a d'autres attaches avec les Autorités de la France Libre que la communauté du but poursuivi et, en ce qui nous concerne, le respect et la confiance envers des chefs d'autant plus aimés, d'autant plus écoutés qu'ils ne nous ont pas été imposés par l'ennemi.

*France d'abord* ne publiera rien qui soit de nature à nous diviser ou à gêner l'action de ceux qui ont la lourde responsabilité de nous mener à la victoire ; mais sous cette double réserve, nous insérerons volontiers les opinions ou suggestions de nos lecteurs.

Nous comptons donc sur votre aide. Et, tout d'abord, sur votre aide matérielle.

Envoyez-nous votre abonnement. Faites-en souscrire autour de vous.

*France d'abord* n'étant pas une exploitation commerciale, ne fera aucun bénéfice. Ceux qui seraient éventuellement réalisés seront intégralement versés aux Œuvres de Guerre de la France Libre.

## L'HOMME DU CAP?

(Suite de la page 17)

pas encore aujourd'hui que son frère quitterait la prison de Versailles où il était détenu depuis une quinzaine de jours.

Rien que d'y songer, la jeune fille en avait le cœur serré; pourtant, en face de ce joyeux garçon qu'était Jacques de Villefort, elle sentait ses espoirs renaître tant la conviction qui émanait de lui s'imposait, était communicative.

Cependant, Jacques ayant appuyé sur un bouton, Louis Lelong faisait son entrée.

— Vous m'avez appelé, chef? s'enquit-il du seuil du bureau.

— Mais oui, mon ami, entrez et fermez la porte!

L'autre obéit et de Villefort poursuivit, tout en allumant une cigarette:

— Vous allez faire passer dans les journaux anglais publiés à Paris une annonce rédigée à peu près dans ce sens:

« L'étranger qui, au début de ce mois, se présenta chez M.H.S. rue Lafayette est prié de se faire connaître. Discretion assurée. Une prime de dix mille livres sterling lui est garantie. »

— Dix mille livres sterling! sursauta Louis Lelong dont la physiologie exprima un ahurissement complet. Vous avez dit, patron...

— Dix mille livres sterling! répéta placidement Jacques de Villefort, vous avez parfaitement entendu!

— Eh bien! murmura Lelong en hochant la tête.

— Cela fait une jolie somme au cours du change! risqua Pierre Tournel qui, de même que les jeunes filles, partageaient la stupeur de Louis Lelong.

— Je le reconnais volontiers! admit Jacques.

— S'il s'agit de l'affaire qui nous préoccupe, je me demande qui paiera cette mirifique récompense! dit encore le reporter qui n'en revenait pas.

— Ne vous préoccupez point de ce côté de la question? conseilla le détective. La somme sera payée rubis sur l'ongle, je vous le garantis... Seulement, elle ne sortira pas plus de ma caisse que de la vôtre!

— J'aime autant, car je serais bien incapable d'en financer le dixième, sourit malgré lui Pierre Tournel.

— Et peut-on savoir? risqua Marie-Françoise.

— Non, mademoiselle, non! fit doucement de Villefort; puis, se tournant vers son agent, il ajouta:

« Filez, mon garçon, il faut que l'annonce en question passe dans les journaux de demain!

— Ce sera fait, patron, ce sera fait! promit Lelong en s'éclipsant prestement.

Quelques minutes plus tard, Béatrice, Marie-Françoise et Tournel prenaient à leur tour congé. Ils n'étaient pas moins intrigués que lors de leur première visite et Mlle Lander-sac résuma l'opinion générale en proclamant:

— Décidément, ce monsieur de Villefort est un bien étrange personnage.

## CHAPITRE V

INSTALLÉ au volant de sa voiture, Jacques de Villefort suivait à petite vitesse l'allée de la Reine-Marguerite au Bois de Boulogne.

Jules Bertrand, un de ses agents qui lui servait fréquemment de chauffeur, se tenait assis à son côté.

Il allait être cinq heures et, par cette fin d'un bel après-midi de printemps, le bois avait son aspect des grands jours.

Beaucoup de passants allaient et venaient, d'autres promeneurs installés sur des chaises ou des bancs regardaient passer les autos qui circulaient en longues files.

Soudain, Jacques de Villefort vint raser le trottoir et stoppa.

Un homme de vingt-cinq à vingt-six ans stationnait sur ce point, la cigarette aux lèvres, l'air indifférent.

Il était grand, bâti en force, avait les cheveux blonds, le teint basané de quelqu'un qui a longuement séjourné dans les pays chauds.

Son complet de tweed brun, l'ensemble de son allure, révélaient sans erreur possible à un regard exercé que c'était un étranger et, selon toutes probabilités, un Anglais.

Cependant, Jacques de Villefort avait esquissé un bref signe d'appel.

Aussitôt, l'Anglais, car c'en était un, s'avança vers l'auto qu'il atteignit en deux enjambées.

Déjà, la portière s'ouvrait; il s'en-gouffra à l'intérieur et Jacques remettant prestement en marche reprit sa place dans la file.

La chose s'était faite en quelques secondes et était passée inaperçue.

Bien mieux, il fallait que l'Anglais eût vu venir de loin l'auto du détective; pourtant il semblait regarder du côté opposé.

— Bonjour, M. James Rowland! disait cependant Jacques de Villefort. Je vous félicite pour votre exactitude.

— Je suis toujours exact! répartit Rowland en un français déplorable.

— Parlez anglais, je vous prie!

— Merci, cela me sera plus commode, en effet... J'ajouterai encore, ceci afin de compléter ma pensée; que je me sois trouvé au rendez-vous que vous m'avez donné prouve que j'ai confiance en vous, monsieur de Villefort!

— Et ma foi, vous avez raison! sourit le détective.

— La vie aventureuse que j'ai menée jusqu'ici m'a fait une loi de juger les hommes rapidement... Vous êtes tout d'une pièce, monsieur de Villefort, vous savez ce que vous voulez et ce que vous dites! Ceci me convient parfaitement!

— Tant mieux... Une cigarette?

— Merci, je préfère les miennes!

— Celle que je vous offrais n'était point sophistiquée, je vous le garantis! jeta gaiement par-dessus son épaule le détective qui, évidemment, n'était point dupe des protestations de son passager de hasard.

Celui-ci rougit imperceptiblement sous son hâle en se voyant si bien deviné. Cependant, il ne souffla mot et, se rencoignant dans un angle, il demeura silencieux, surveillant la route à droite et à gauche.

Jacques qui le surveillait à la dérobée sourit à nouveau.

— Je vois que vous allez bien depuis notre rencontre de l'autre jour? avança-t-il.

— Effectivement! bougonna Rowland.

— Vous avez pu constater, je pense, que, conformément à l'engagement que j'avais pris vis-à-vis de vous, je ne vous ai pas fait surveiller ni filer!

— Je l'ai constaté en effet! reconnut l'Anglais. Où allons-nous?...

— A Saint-Cloud... Je vais négocier votre affaire avec qui vous savez!

— Devrai-je vous accompagner?... Est-ce bien nécessaire? ricana Rowland avec une visible répugnance.

— Oui... Je croyais vous l'avoir expliqué l'autre jour... Vous m'attendrez dans la voiture avec Bertrand... Si j'ai besoin de vous, je

sifflerai par trois fois et on vous fera entrer!

— Bon, bon! grommela l'autre, se résignant à obéir sans enthousiasme.

Cependant, on avait franchi la Seine et maintenant, Jacques de Villefort attaqua la côte de Saint-Cloud, laquelle était passablement encombrée, comme toujours, par des véhicules de toutes sortes.

Au sommet du côteau, le détective vira dans une voie assez étroite que bordaient de hauts murs de propriétés, la rue des Bourguignons, laquelle est parallèle et précède la rue du Parc.

James Rowland s'était redressé à demi. On le sentait aux aguets, prêt à l'attaque comme à la défense.

Jacques qui ne le perdait pas de vue dans son miroir rétroviseur, conseilla avec un haussement d'épaules:

— Rassurez-vous, vous n'avez rien à craindre, je ne suis pas l'homme à vous tendre un piège...

— Je l'espère! bougonna l'Anglais en se laissant cependant aller contre le dossier.

Mais Jacques avait stoppé à la hauteur d'un jardinier qui, un sécateur au poing, taillait une haie clôturant un jardin.

— Eh bien, Vivien? interrogea à mi-voix le détective, quoi de nouveau?

— Rien, patron... Notre homme est chez lui et n'a point reçu de visite ce tantôt.

— Parfait. Et, se retournant, de Villefort poursuivit:

— Vous allez rester ici avec Bertrand jusqu'à mon retour ou jusqu'à ce que je vous appelle... Est-ce compris?

— Entendu! fit résolument l'Anglais.

Le jardinier s'était remis à tailler placidement sa haie, semblant se désintéresser de ce qui se passait derrière lui. Jacques mit pied à terre et, sur un dernier mot d'adieu, s'éloigna tranquillement. Bientôt, il tournait à gauche dans une sorte de passage ménagé entre deux propriétés et qui l'amena rue du Parc, à quelques pas de l'entrée principale de la villa Ser-mann.

Un balayeur poussait énergiquement l'eau coulant dans le ruisseau; au passage du policier, il redoubla de zèle, ce qui ne l'empêcha pas de murmurer entre haut et bas:

— Tout va bien, patron...

— Bon... Continuez à ouvrir l'œil! recommanda le détective sur le même ton.

L'instant d'après, il sonnait à la grille de la villa Ser-mann et, au domestique accouru, il remit sa carte en disant:

— Portez ceci à votre maître, je vous prie!

— Monsieur ne reçoit pas... Il est encore très souffrant! commença l'homme...

— Je pense néanmoins qu'il me recevra! coupa nettement de Villefort.

Le valet n'insista point et, comprenant qu'il avait affaire à un visiteur d'importance, il entre-bâilla un portillon, guidant ensuite de Villefort vers la villa.

Une fois là, il installa dans un salon du rez-de-chaussée où il le laissa seul.

L'attente du détective fut de courte durée. Bientôt, la porte se rouvrit et le domestique de tout à l'heure reparut, disant:

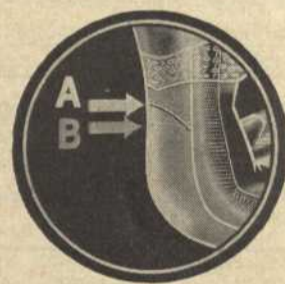
— Si monsieur veut me suivre!

À l'extrémité du vestibule, le serviteur poussa une porte et, s'effaçant, laissa pénétrer de Villefort dans une grande pièce meublée à la façon d'un cabinet de travail.

Elle prenait jour par deux grandes fenêtres ouvrant sur le jardin s'étendant derrière la villa.



Le sous-vêtement et l'élégance ne font qu'un



La réponse est: Oui. — Surtout maintenant que la mode de 1941 est à la silhouette fuyante. Le Nu-Back moule finement la taille suivant la dernière mode, et sa confection du dos (brevettée) l'empêche de remonter et élimine la tension des bretelles et des jarretelles.

**NuBack**  
UN ESSAI VAUT LES MEILLEURES DESCRIPTIONS

Faits par les fabricants des fameux corsets Lisne Lelong, D & A, Goddess, Practical Front

**LA COMPAGNIE DOMINION CORSET**  
LIMITÉE - QUEBEC, P.Q. NMF-3

## LA BEAUTE PHYSIQUE C'EST LA JOIE DE VIVRE



Etes-vous déprimée? Nerveuse? Sans énergie? Délaissée? La vie n'a-t-elle pour vous que des désagréments? Souffrez-vous de maigreur? De vertiges? De migraines? et votre teint a-t-il perdu sa fraîcheur? C'est alors que vous avez le sang trop lourd, chargé de toxines, et le travail de ce sang non purifié cause de pénibles désordres dans votre organisme.

Faites alors votre cure de désintoxication naturelle. Les éléments concentrés qui constituent le merveilleux

## TRAITEMENT SANO "A"

élimineront tous ces poisons. De jour en jour vos chairs se développeront et redeviendront plus fermes, votre teint s'éclaircira, vous serez plus attrayante avec tout le charme de la jeunesse. Envoyez 5 sous pour échantillon de notre produit SANO «A»

CORRESPONDANCE STRICTEMENT  
CONFIDENTIELLE

Mme CLAIRE LUCE

LES PRODUITS SANO ENRG

Casler Postal 2134 (Place d'Armes)  
Montréal P.Q.

Ecrivez lisiblement ci-dessous

Votre nom \_\_\_\_\_

Votre adresse \_\_\_\_\_

### MESDAMES! VOYEZ! \$1.00

Robe en rayon; bas de soie rayon, sous-vêtement de rayon, bijouterie, ustensile de cuisine commode, une boîte de poudre faciale d'un dollar; garantie de remboursement, 6 articles \$1.00 plus 12c pour frais de poste.  
TEXTILE MILLS., S. D. Montréal.



### coupon d'abonnement

Ci-inclus la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois; (Etats-Unis: \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

Nom \_\_\_\_\_

Adresse \_\_\_\_\_

Ville \_\_\_\_\_ Prov. \_\_\_\_\_

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée,  
975, rue de Bullion, Montréal, P.Q.

Henry Sermann était là, à demi étendu dans un vaste fauteuil.

Il était vêtu d'une robe de chambre bordeaux. Son visage pâle révélait les souffrances endurées et attestait qu'il était loin d'être rétabli complètement.

A l'entrée du visiteur, il esquissa un vague salut tandis que son regard perçant le détaillait de la tête aux pieds comme pour prendre ses mesures et tâcher de deviner ses pensées.

Mais le visage souriant de Jacques était impénétrable.

— Monsieur! commença Sermann, je suis encore très faible et il n'a pas moins fallu que le mot écrit sur votre carte pour que je me décide à vous recevoir!

— Je vous en suis très obligé! repartit le détective en prenant place sur la chaise qu'on lui indiquait.

— Il paraît que vous avez d'importantes révélations à me faire relativement à l'agression dont j'ai été victime récemment! reprenait le diamantaire. A mon avis, c'est à la justice et non à moi que vous devriez vous adresser...

— J'ai préféré commencer par vous... je verrai ensuite le juge d'instruction, s'il y a lieu!

— S'il y a lieu?... tiqua Sermann. Si vos renseignements sont sérieux, il n'y a pas à hésiter!

— Nous verrons cela d'un commun accord! émit de Villefort, toujours souriant tandis que son interlocuteur se renfrognait à vue d'œil.

— Je vous écoute!

— Auparavant, refermez donc ce tiroir de votre bureau que vous avez laissé entr'ouvert de façon à avoir un revolver à portée de la main... Je vous affirme que vous n'en aurez pas besoin! conseilla le détective.

— Je ferai ce que je voudrais! jeta rageusement le diamantaire.

— Après tout, voilà qui m'est égal. Je disais donc...

— Vous n'avez encore rien dit et il y a déjà cinq minutes que vous êtes ici! observa aigrement Sermann.

— C'est juste... Je commence donc... Je vais vous raconter une histoire!

— Ah çà, monsieur, vous moquez-vous de moi? explosa Sermann, lequel était peu endurant de son naturel.

Ce disant, il allongea la main vers le bouton d'une sonnerie.

— Si vous trouvez que je vous fais perdre votre temps... Je me retire... J'irai narrer mon histoire au juge d'instruction de Versailles qu'elle intéressera, je vous le garantis... prévint de Villefort qui n'avait pas bougé d'une ligne.

— Alors, allez donc! maugréa le convalescent dont la main retomba à son tour.

— Je vais vous expliquer pourquoi vous avez reçu, le douze mai, un coup de revolver que vous n'aviez pas volé et qui a failli vous tuer tandis que votre chauffeur, lequel n'avait rien pourtant, écopait également.

Le masque de Sermann se durcit encore, son regard devint plus aigu, ses lèvres se serrèrent mais il ne souffla mot.

Il attendait, visiblement sur ses gardes.

— Voici la chose, poursuivait de Villefort sans hâte et parfaitement à l'aise. Il était une fois un grave garçon nommé James Rowland qui menait en Angleterre une existence misérable...

Au nom de James Rowland, les yeux du diamantaire lancèrent un éclair qui s'éteignit instantanément, mais Jacques, qui l'avait surpris, eut un sourire.

« Un jour, il y a de cela sept ou huit ans, Rowland ayant réussi à

amasser quelque argent partit pour la colonie du Cap dans le fol espoir d'y faire fortune. Il n'avait fait que changer le cadre de sa misère, il eut tôt fait de le comprendre.

« Durant pas mal de temps, il traîna ses bottes éculées de Natal au Transwal, de la Rhodésie à l'Orange... Pourtant, la fortune ne l'oubliait point et un jour, Rowland connut la chance.

« Dans le sable d'une rivière à demi desséchée où il prenait un bain à la suite d'une longue étape, notre homme découvrit un lot de diamants bruts, onze exactement qui gisaient là, au fond d'un trou d'eau où la crue du dernier hiver les avait abandonnés.

« Ils devaient provenir d'un gisement situé dans les montagnes où la rivière prend sa source et avoir été entraînés par les eaux avec de la terre, des pierrailles, car Rowland eut beau s'acharner durant des semaines, il n'en découvrit point d'autres.

« La trouvaille était cependant de valeur car les onze diamants étaient de grosseur respectable.

« C'est alors que, pour Rowland, les difficultés commencèrent... Ce n'est pas à vous, M. Sermann, que j'apprendrai qu'il existe, en Afrique du Sud, une législation très sévère réglementant le commerce et l'exportation des diamants, ceci afin d'empêcher qu'on en mette une trop grande quantité en vente sur le marché mondial, ce qui provoquerait l'effondrement des cours.

« Or, Rowland ne pouvait signaler officiellement sa trouvaille sous peine de se voir demander des explications à n'en plus finir et de payer des taxes, des amendes...

« Il cacha donc ses diamants de son mieux et repartit pour l'Angleterre... mais là, nouvelles difficultés!

« Un gueux comme Rowland, car en dépit de ses diamants, il était resté gueux en apparence, ne pouvait vendre de pareilles pierres sans attirer l'attention, fournir des références... Aussi bien que moi, vous connaissez tout cela, monsieur Sermann!

« Lorsque notre homme comprit dans quelle impasse il était enfoncé, il manqua devenir enragé... Mettons-nous à sa place... Avoir une fortune en poche et ne pouvoir la transformer en monnaie courante!... Voilà qui est un comble!...

De Villefort marqua un temps. Tandis qu'il parlait, Henry Sermann était resté silencieux et indifférent, en apparence.

Il continua d'observer le même mutisme si bien que le détective reprit:

— Le hasard ou un renseignement recueilli dans quelque bouge londonien fit que Rowland, en désespoir de cause, se présenta un beau jour chez David Helton, votre correspondant d'Outre-Manche, l'homme chez qui finissent par aboutir tous ceux qui pour une raison quelconque, avouable ou non, veulent se défaire de pierres précieuses sans avoir à fournir de trop longues explications.

— La maison Helton est d'une honorabilité parfaite... je ne puis vous laisser insinuer le contraire! rétorqua sèchement Sermann.

Jacques de Villefort eut un sourire.

— Si vous voulez! reprit-il. Quoi qu'il en soit, Rowland montra ses diamants à David Helton près de qui un commis l'avait introduit, étant donné l'importance du lot et là, en présence du patron, de plusieurs de ses employés, les diamants furent estimés sans qu'on posât au vendeur d'indiscrètes questions.

« Après bien des pourparlers, auxquels Helton mit fin en déclarant qu'il

n'ajouterait pas un penny, la somme que devait recevoir Rowland fut fixée à dix mille livres sterling. Inutile de dire que les diamants valaient cinq ou six fois plus.

— Ce monsieur n'avait qu'à refuser si les conditions du marché ne lui convenaient point! objecta Sermann toujours impassible.

— C'est ce que lui dit votre ami Helton, mais Rowland préféra accepter plutôt que de crever de faim auprès de ses diamants invendables.

« Sur sa demande, James fut payé en billets de banque de cent livres qu'on lui compta rubis sur l'ongle. Après quoi il s'en alla, souriant à l'avenir et faisant des rêves splendides.

« Je ne vois pas en quoi tout cela peut m'intéresser, monsieur de Villefort, avança Sermann.

Sans répondre directement à cette observation, le détective enchaîna:

— Au cours de la conversation, Rowland avait dit à David Helton qu'il comptait se rendre à Paris, ce qu'il fit du reste... Ne connaissant pas la capitale, il ne lui avait pas confié où il descendrait, ce qui, après tout, ne regardait pas le diamantaire.

« Rowland qui s'était installé dans un hôtel de la rue Caulaincourt fut donc très surpris, un matin, de s'entendre appeler au téléphone.

« Une voix inconnue lui dit à peu près ceci:

— Je crois de mon devoir de vous prévenir qu'un vol important a été commis dans les bureaux de la firme David Helton, de Londres... Dix mille livres sterling en billets de cent livres ont disparu.

« Heureusement, on en possède les numéros... Opposition a été portée dans toutes les banques et Scotland-Yard alertée.

« Si vous voulez plus de détails, consultez les journaux anglais d'hier et au besoin, rendez-vous chez M. Sermann, rue Lafayette.

« Sur ce, l'énigmatique correspondant raccrocha, laissant James Rowland complètement abasourdi.

« Ce ne fut que peu à peu qu'il réalisa la chose.

« Evidemment, sans qu'il s'en doutât, on l'avait filé depuis Londres... Les journaux anglais lui apprirent qu'en effet, M. Helton avait porté plainte pour un vol de dix mille livres sterling... Suivaient les numéros des fameux billets et James Rowland s'applaudit de ne point encore en avoir échangé un seul car alors, il eût été inmanquablement arrêté comme voleur.

« Il se rendit comme on le lui avait conseillé chez vous, monsieur Sermann, rue Lafayette.

« La, vous lui offrites de lui racheter ses dix mille livres sterling frappés d'opposition pour dix mille francs... Or, à cette époque, la livre cotait cent soixante-dix francs, c'est-à-dire que la somme dont Rowland était porteur représentait un million sept cent mille francs.

« Les récupérer moyennant dix mille francs de chez nous était ce qu'on peut appeler une bonne affaire... pas très honnête sans doute, mais constituant un bénéfice certain et appréciable.

« Comme de juste, Rowland, furieux d'avoir été roulé, se fâcha, tempêta mais il avait affaire à plus fort que lui... Il devait accepter ce qu'on lui offrait ou détruire ses livres sterling sous peine d'être coffré.

« Il était à bout de ressources; il rendit les livres, prit les dix mille francs et s'en alla, roulant dans son esprit des projets de vengeance.

« Quelques jours plus tard, il les mettait à exécution et, étant venu vous attendre, un soir, rue du Parc, il vous fusillait de même que votre

chauffeur à l'aide du revolver rapporté par lui d'Afrique australe.

« Vous l'avez échappé belle, monsieur Sermann, car c'est miracle que vous soyez sorti vivant de l'aventure. Pourtant, entre nous, vous avez plus de chance que vous ne méritez.

« La justice alertée ouvrit une enquête et c'est alors que ses soupçons se portèrent sur Herbert Labarthe, ce jeune amoureux de Mlle Béatrice qui avait eu l'imprudence de vous menacer, peu de temps auparavant, parce que vous lui refusiez la main de celle qu'il aimait et que vous prétendiez voir épouser M. Savart.

« Je dois vous rendre cette justice que ce n'est pas vous qui avez aiguillé la police dans cette voie mais votre gouvernante, Mme Tirman, laquelle, bien entendu, ignorait l'affaire Rowland et fut de bonne foi.

« Pour vous, vous vous contentâtes simplement d'essayer de profiter de l'occasion qui s'offrait pour vous débarrasser d'un prétendant gênant.

« Vous aviez parfaitement reconnu Rowland mais vous n'aviez nulle envie de raconter au juge le tour de passe-passe que vous veniez d'exécuter d'accord avec votre ami Helton et cela se conçoit.

« Voilà ce que j'avais à vous dire, monsieur Henry Sermann... J'espère que vous trouverez que mes confidences sont intéressantes.

Durant le long récit du détective, le diamantaire n'avait pas fait un mouvement mais il était évident qu'en dépit de tous ses efforts pour rester impassible, il éprouvait une stupeur profonde à voir le détective si bien renseigné.

Au bout de quelques minutes, il articula d'une voix altérée :

— Tout cela est faux et fait plus honneur à votre imagination qu'à la vérité.

— Vous savez bien le contraire ! repartit tranquillement Jacques.

— Où voulez-vous en venir ?... Quelles preuves avez-vous de ce que vous avancez ? reprit Sermann en proie à une rage intérieure qui n'avait d'égale que sa peur.

— J'ai mieux qu'une preuve sous la main, c'est James Rowland en personne... Il a encore en sa possession huit des billets de mille que vous lui remîtes... J'en ai relevé les numéros et puis prouver qu'il les tient de vous, car votre banque témoignera au besoin qu'ils vous furent comptés à sa caisse.

« Les juges et les policiers français sont moins naïfs ou moins sots que vous ne le supposez et ce commencement de preuve matérielle les convaincra de la véracité de mon récit.

— En tout cas, je n'ai rien fait d'illégal, ergota Sermann, renonçant à nier. J'ai racheté moyennant dix mille francs, dix mille livres sterling volées par Rowland chez mon correspondant Helton. C'était mon droit de négociant semblable affaire et ceci ne justifie en rien la double tentative de meurtre de votre protégé.

— D'accord ! fit de Villefort. C'est un vol mais un vol légal mais je vous garantis que ceci ne vous fera pas de bien, monsieur Sermann, non plus qu'à votre ami Helton... D'autre part, le juge s'étonnera que vous n'ayez point dénoncé Rowland et trouvera mauvais que vous ayez laissé arrêter Herbert Labarthe... Encore une mauvaise note à votre actif !...

« Enfin, si j'ai retrouvé Rowland, rien ne prouve que la police française mettra la main dessus d'autant que je ferai mon possible pour le faire échapper...

« Or, c'est un garçon singulièrement rancunier... Il a juré qu'il aurait votre peau si vous ne lui rendez pas ses dix mille livres sterling

et il est de taille à tenir son serment dans un jour comme dans dix ans.

« A vous de voir si votre vie vaut dix mille livres sterling... Vous avez trois minutes pour y réfléchir !

#### CHAPITRE VI

JACQUES DE VILLEFORT ayant allumé une cigarette était venu se planter devant l'une des fenêtres et de là admirait le jardin parfaitement entretenu s'offrant à sa vue sans paraître plus se soucier de Sermann que si celui-ci n'existait pas.

Le diamantaire semblait effondré non seulement d'avoir vu mettre au jour cette habile opération réalisée de compte à demi avec David Helton et qu'il comptait bien garder secrète mais encore de savoir que James Rowland avait juré d'avoir sa peau. Le dénoncer à la police ?...

De Villefort l'avait dit ; rien ne prouvait que celle-ci s'emparerait avant qu'il ait réalisé son sinistre dessein et rien que d'y songer faisait ruisseler une sueur froide tout au long de l'échine de Sermann.

Enfin, ce dernier n'aimait guère et pour de multiples raisons, mettre les gens de justice au courant de ses petites affaires, Helton pas davantage et c'est ce qui acheva de décider le personnage.

Le coup était manqué... Mieux valait se montrer beau joueur et annuler la partie en profitant de la chance que de Villefort offrait.

— Eh bien, soit, Monsieur ! fit Sermann en se redressant péniblement dans son fauteuil car l'assaut avait été rude et ses forces s'étaient trouvées mise à une rude épreuve, je suis disposé à accepter vos propositions ; mais qui me garantira que James Rowland, une fois son argent en poche, ne me poursuivra pas de sa haine ?

— Fiez-vous à moi pour cela ! riposta le détective sans même tourner la tête.

Ce disant, il sifflait longuement par trois fois, ce qui arracha un tressaillement à Sermann.

— Quoi... Que faites-vous ? balbutia-t-il.

— J'appelle Rowland pour que nous en terminions ! exposa paisiblement le policier sans prendre garde au sursaut d'effroi de son interlocuteur. Au reste, le voici...

En effet, deux hommes pénétraient à cet instant dans le jardin par une porte de service percée dans le mur de clôture.

— Ah, mais ! commença Sermann qui s'était approché de la fenêtre, qui leur a ouvert ?

— Votre nouveau jardinier qui est en même temps un de mes agents ! répliqua de Villefort. Lelong sait aussi bien que le plus habile cambrioleur ouvrir une porte fermée.

Le diamantaire ne souffla mot. De toute évidence il trouvait le procédé vif et médiocrement rassurant. Pourtant, il ne s'attarda point sur cette pensée. Une autre beaucoup plus inquiétante se formulait dans son esprit car, dans le personnage qui accompagnait le pseudo aide-jardinier, il venait de reconnaître James Rowland.

Sur un signe de Jacques, les deux hommes piquèrent droit vers la croisée et la minute suivante, l'ayant escaladée, ils prenaient pied sans plus de façon dans le cabinet de travail.

— Ah, vous voilà, vieille crapule ! commença James Rowland d'une voix chargée de rancune, en toisant d'un regard menaçant Henry Sermann, recroquevillé dans son fauteuil.

Le diamantaire ne répondit point mais à la dérobée, sa main s'allongea vers le tiroir où il savait trouver un automatique.

— Tenez-vous tranquille ! commanda rudement Jacques de Villefort. Vous n'avez rien à redouter et je vous conseille de ne pas compliquer la situation par un geste aussi stupide qu'inconsidéré !

— C'est rudement bien, ici ! constatait pendant ce temps l'ancien coureur des brousses du Cap qui, les mains enfoncées dans les poches, se promenait par la vaste pièce, examinant toutes choses d'un regard admiratif.

Puis, se tournant vers Sermann, il ajoutait :

— Combien avez-vous dépouillé de pauvres diables pour pouvoir vous payer une bicoque pareille, hein, vieux gremlin ?... Je parie ce que vous voudrez que vous ne le savez même pas !

— Finissons-en, monsieur de Villefort, fit Sermann, frémissant de rage.

— Très volontiers !

— Je vais donner à cet homme un chèque de dix mille livres payable sur ma banque car vous pensez bien que je ne garde point ici une pareille somme.

— Entendu... Seulement, le chèque sera libellé à mon nom. De la sorte, Rowland ne risquera pas de tomber dans quelque traquenard ! répliqua nettement Jacques. Cela vous va, n'est-ce pas ? s'enquit-il, s'adressant à l'homme du Cap.

— Sûr, affirma celui-ci.

Déjà Henry Sermann, désireux de se débarrasser de pareils visiteurs, atteignait son carnet de chèques et se mettait en devoir d'en rédiger un selon les indications du détective.

— A propos, s'interrompit-il brusquement, Rowland a reçu dix mille francs, c'est un acompte à déduire sur le chèque d'aujourd'hui !

— Rien du tout ! protesta l'Anglais, je considère cette somme comme une juste indemnité pour la sacrée colère que vous m'avez fait piquer, Helton et vous !

— Cela peut se soutenir ! admit Jacques de Villefort en faisant signe au diamantaire de ne point insister. Celui-ci se résigna et, sans plus protester, acheva de signer le chèque qu'ensuite il remit au policier qui le vérifia attentivement avant de l'empocher.

— J'espère, monsieur Sermann, que vous comprendrez qu'il serait très fâcheux pour vous que ce chèque ne fût point payé sous un prétexte quelconque, dit-il sur un ton significatif.

— Il sera payé à vous, je vous le promets ! répondit simplement Sermann. Maintenant, que voulez-vous encore ?

— Vous allez me rédiger une petite déclaration signée relatant succinctement mais clairement le mécanisme de l'opération dont Rowland faillit être la victime ; ensuite, vous indiquerez qu'Herbert Labarthe ne fût pour rien dans l'agression du 12 mai.

— Jamais, je n'écrirai une pareille chose ! cria le diamantaire, vous vous moquez de moi !

— Il faut pourtant que Labarthe soit remis en liberté et que rien ne demeure des accusations portées contre lui ! affirma Jacques de Villefort avec force.

— Je ne veux pas...

— Alors, monsieur Sermann, j'établirai péremptoirement et publiquement que ce brave garçon fut accusé à tort... Je donnerai les motifs de votre attitude à son égard...

Sermann jeta à de Villefort un regard en-dessous chargé de haine.

Le détective parut fort peu s'en soucier et ce fut Sermann qui reprit après un instant :

— Soit, je vais écrire !

— C'est ce que vous avez de mieux à faire ! opina Rowland qui s'amu-



#### Aidez la nature à enrayer les acides de fatigue

Les premiers exercices physiques du printemps semblent-ils vous nouer les muscles ? Souvent, les muscles sensibles peuvent être soulagés par l'Absorbine Jr. La douleur est généralement causée par l'accumulation d'acides dans les tissus musculaires, à la suite d'un effort physique inaccoutumé.

Hâtez le soulagement ! Appliquez l'Absorbine Jr. sur les muscles douloureux afin d'aider la nature à activer la circulation. Le sang, ainsi stimulé, circule dans les muscles fatigués et en chasse les acides qui causent le malaise. Ceci a pour effet de réduire l'inflammation, de soulager douleurs et raideurs. Dans toutes les pharmacies à \$1.25 la bouteille. Pour échantillon gratuit, écrire à W. F. Young, Immeuble Lyman, Montréal, P.Q.

#### ABSORBINE JR.

Fameuse aussi pour soulager 'pied d'athlète', foulures, contusions

## Souffrez-vous d'Indigestion ?

Sentez-vous que vous ne pouvez rien manger sans éprouver des flatulences, des crampes d'estomac, des maux de cœur, des goûts sûrs ou des brûlements d'estomac ? Pourquoi endurer ces douleurs après chaque repas ? Mangez à votre aise avec les

#### Tablettes digestives SANO

(SE VENDENT AUSSI EN POUDRE)

qui vous aideront à combattre l'acidité et adouciront votre estomac. Soulagement prompt et efficace. Prouvez-le avec votre prochain repas.

EMPLOYEZ LES

#### Tablettes digestives SANO

et évitez une autre indigestion. Procurez-vous-les immédiatement, soit sous forme de tablettes en boîte économique de 120 pour 75 sous ou en poudre (boîte de 3 onces) pour 75 sous. Aussi bas prix de 25 cents. Envoyez mandat-poste en écrivant à l'adresse suivante :

#### LES PRODUITS SANO ENRG.

Casier Postal 2134 (Place d'Armes) Montréal, P.Q.

## REVEILLEZ LA BILE DE VOTRE FOIE —

— et vous sauterez du lit "gonflé à bloc"

Il faut que le foie verse deux livres de bile dans l'intestin, chaque jour. Si cette bile n'afflue pas librement, vos aliments ne se digèrent pas. Ils se putréfient et se corrompent dans l'intestin. Des gaz vous gonflent. Vous vous constipez. Les poisons se répandent dans tout l'organisme et vous vous sentez abattu, déprimé et vous broyez du noir. Un simple mouvement des intestins n'atteint pas toujours la cause; il vous faut quelque chose qui agisse sur le foie. Seules les bonnes vieilles Petites Pilules Carter pour le foie ont le pouvoir d'assurer le libre afflux de bile qui vous remettra d'aplomb. Inoffensives, végétales, douces, pour faire couler la bile, demandez par leur nom les Petites Pilules Carter pour le Foie — Carter Little Liver Pills. Refusez catégoriquement toute imitation, 25¢.

### 20 verges d'étoffes à robes \$2.98

40 verges, \$5.79. Spun Crêpe Anglais; imprimé; broadcloth anglais. Vente d'écoulement. Longueur de 4 verges; nouveaux dessins, nuances à la mode. Valant jusqu'à 75¢ la verge. Envoyé C.O.D., plus quelques centimes pour frais de poste. Garantie de remboursement.

TEXTILE MILLS, Dépt. 53 B, MONTREAL

## QUOI DIRE A VOTRE JEUNE FILLE !!

Si votre jeune fille est à l'approche de la puberté ou qu'elle dépasse à peine la vingtaine, et si vous la voyez nerveuse, irritée, fatiguée — si elle souffre de crampes, maux de tête ou de bouffées de chaleur à cause de désordres organiques... faites-lui essayer le Composé Végétal Lydia E. Pinkham.

Le Composé Pinkham est UN DES MEILLEURS toniques pour les jeunes filles et les femmes affaiblies et nerveuses. Grâce à vous, ce Composé — estimé depuis plus de 60 ans par des milliers de femmes — pourra aider VOTRE jeune fille durant les "jours difficiles". Pour vous aussi, qui êtes maman, le Composé Pinkham sera un bienfait. Fabrication canadienne. En vente dans toutes les pharmacies.

### AVIS IMPORTANT

#### A nos Lecteurs et Dépositaires

POUR des raisons très importantes, nous tenons à rappeler à tous nos lecteurs et dépositaires que notre maison, la maison Poirier, Bessette & Cie, Limitée, ne possède et n'édite que TROIS MAGAZINES, qui sont les suivants :

Le Samedi

La Revue Populaire

Le Film

Nous n'avons donc aucun lien d'aucune sorte avec tout autre magazine, revue ou publication quelconque de la Province de Québec.

sait franchement de la déconfiture de son ennemi.

Celui-ci affecta de ne point avoir entendu et, s'adressant à Jacques, il demanda :

— Qui me garantira contre Rowland ?

— Nous nous occuperons de cela tout à l'heure ! coupa le policier. Procédons par ordre et faites ce que je vous dis... Le reste viendra ensuite !

Le diamantaire ne protesta plus et, après un instant de réflexion, il traça d'une plume rapide la déclaration exigée. L'ayant signée, il la tendit à Jacques.

— Est-ce bien comme ceci ?

— On ne peut mieux ? reconnut ce dernier en empochant le papier. A présent, à vous, Rowland... Vous savez ce qui a été convenu entre nous si je vous faisais rentrer en possession de vos dix mille livres sterling ?

— Certainement, monsieur de Villefort, et je n'ai qu'une parole... Je vais donc vous rédiger un petit papier expliquant que c'est moi qui ai tiré sur cette vieille fripouille de Sermann et les raisons de mon geste.

— Parfait !

Déjà, James Rowland, attirant une chaise, s'installait devant le bureau juste en face de Sermann.

Celui-ci, tournant la tête, affectait de ne pas le voir et cette attitude semblait décupler la joie du chercheur de diamants.

Après avoir mâchonné le bout de son porte-plume, Rowland se mit à la besogne et, non sans peine, rédigea la déclaration demandée.

L'ayant signée et datée lisiblement, il la tendit à Jacques de Villefort mais à l'instant où celui-ci allongeait la main pour s'en saisir, il la retira.

— Ecoutez, monsieur de Villefort, fit-il, soudainement devenu sérieux, ce qui prouvait que son allégresse de tout à l'heure n'était qu'en partie réelle, quand vous aurez ce papier, je serai dans vos mains !

— Entièrement ! reconnut Jacques, d'autant que j'ai également le chèque en ma possession.

— Vous avez promis d'assurer ma fuite à l'étranger... Je voudrais bien une garantie, moi aussi.

— Mon pauvre Rowland, à mon grand regret, je ne puis vous en donner d'autre que ma parole. Dès demain matin, le chèque sera encaissé et je vous remettrai l'argent... Ensuite, je vous ferai quitter la France, je n'ai pas besoin de dire comment ; ce sont là choses qui n'intéressent pas M. Sermann.

« Conformément à ma promesse, je n'aviserais la justice que quarante-huit heures plus tard afin de provoquer la mise en liberté d'Herbert Labarthe... Ce laps de temps sera suffisant pour vous mettre hors d'atteinte.

« Maintenant, si vous n'avez pas confiance, je me retire de l'affaire. Je vous rends vos papiers ainsi qu'à M. Sermann et vous vous débrouillerez.

— Vous avez raison... Excusez-moi, monsieur de Villefort ! fit le broussard avec une grimace. J'ai eu tort de parler comme je l'ai fait... Sans vous, nous ne serions jamais sortis proprement de cette sacrée histoire ! N'est-ce pas, monsieur Sermann ?

— Je le crois, en effet ! maugréa le diamantaire.

S'il était décidé à répondre, c'était dans la crainte d'irriter par son dédain son redoutable visiteur.

Celui-ci éclata d'un rire bruyant et, se frappant vigoureusement les cuisses, il s'exclama :

— Bravo !... Voilà bien la première fois que l'honnête homme que

je suis est d'accord avec le gremlin que vous êtes !

Jacques de Villefort jugea inutile de prolonger cette scène laquille, à son avis, avait assez duré. Aussi, se tournant vers Sermann, prononça-t-il avec cette exquise politesse dont il ne se départait jamais :

— Nous allons nous retirer, monsieur Sermann... Auparavant, laissez-moi encore vous donner quelques conseils, ceci dans votre intérêt !

« Tout d'abord, n'essayez point d'une manière quelconque de revenir sur ce qui a été fait, je vous avertis que je ne vous le permettrai pas et qu'alors, c'est moi qu'il vous faudrait compter !

— Je n'en n'ai nullement l'intention ! bougonna l'autre.

— Ensuite, je vous engage à ne plus vous opposer au mariage de votre nièce, Béatrice Landersac, avec Herbert Labarthe... Ces jeunes gens s'aiment et, en échange des ennuis que vous leur avez causés, le moins que vous puissiez faire, c'est de consentir à leur bonheur.

« Votre ami, M. Savart, épousera une autre personne... Je me fie à vous pour lui trouver une fiancée et vous saurez bien tirer quelque profit de cette négociation !

— Que Béatrice devienne ce qu'elle voudra, je m'en désintéresse !...

— On ne vous en demande pas davantage... Enfin et pour terminer, vous ferez bien de verser une bonne indemnité à votre chauffeur... Le pauvre diable fut blessé à vos côtés pour une affaire en laquelle il n'avait aucun profit. Il ne serait pas juste qu'il demeurât la seule victime de toute cette histoire !

« Je crois que vingt-cinq mille francs lui feront plaisir !

— Il les aura ! grogna Sermann, excédé mais dompté. Maintenant, j'aimerais être seul !

— Rien de plus facile... Nous ne tenons pas essentiellement à votre compagnie ! rétorqua Jacques de Villefort que James Rowland approuva d'un bruyant éclat de rire.

« Auparavant, permettez-moi de supprimer votre téléphone... Je n'ai nulle envie que vous alertiez le commissariat de Saint-Cloud et que des agents arrêtent ma voiture à la descente dans l'espoir d'y cueillir Rowland, espoir qui, je vous l'atteste, ne se réaliserait pas.

Ayant dit et sans plus attendre, le détective rompa les fils du téléphone et envoyait l'appareil par la fenêtre.

Ceci fait, il montra d'un geste la croisée à James Rowland et à Louis Lelong, témoin muet de cette scène.

Les deux hommes sautèrent pardessus la barre d'appui, reprenant le chemin par lequel ils étaient venus et Jacques de Villefort fit de même. La minute suivante, tous trois disparaissaient par la petite porte de service et presque aussitôt le moteur d'une auto gronda, indiquant que la voiture du détective les emportait à toute vitesse.

Alors, seulement, Henry Sermann osa laisser éclater sa colère et, frappant son bureau de son poing débile, il cria par trois fois sur un ton de plus en plus élevé :

— Gredins, gredins, tous des gredins !...

Après quoi, épuisé, il se laissa aller contre le dossier de son fauteuil.

C'était là la seule manifestation qu'il pouvait se permettre. Cette fois, il était muselé, il avait trouvé son maître !...

Trois jours plus tard, dans le cabinet du procureur de la République, à Versailles, Jacques de Villefort s'entretenait avec ce magistrat, M.

Maréchal, le juge d'instruction et le commissaire de police Urbain, de la première brigade mobile.

— Maintenant, messieurs, vous savez la vérité sur l'affaire de la rue du Parc et comment j'ai cru la dénouer ! conclut-il, le sourire aux lèvres en saluant à la ronde.

Les deux magistrats inclinèrent la tête en signe d'adhésion et restèrent silencieux.

Seul, M. Urbain semblait de méchante humeur. Au fond, il trouvait que Jacques de Villefort avait agi avec un sans-gêne remarquable et il ne le cacha pas au jeune détective.

— Somme toute, vous avez facilité la fuite d'un meurtrier car enfin James Rowland n'est pas autre chose !... grogna-t-il.

— Il faut apprécier les choses dans le fond et non dans la forme ! riposta tranquillement de Villefort. C'est là l'unique manière de faire de la bonne, de la vraie justice !

Et comme le commissaire se disposait à insister, Jacques ajouta, de plus en plus aimable :

— Libre à vous de trouver que j'ai eu tort... Vous pouvez toujours courir après James Rowland et lui mettre la main au collet, si vous le rejoignez... Je n'ai aucune raison pour vous en empêcher.

Le commissaire fit une grimace et haussa les épaules. Il savait bien que toutes recherches seraient vaines et que de Villefort avait dû prendre les précautions nécessaires pour brouiller la piste du fugitif.

Mais le procureur de la République, ayant échangé quelques mots à voix basse avec le juge d'instruction, intervenait :

— Monsieur de Villefort, on ne peut dire que votre action en toute cette affaire ait été très régulière et conforme à la loi. Néanmoins, en toute sincérité, je ne saurais vous adresser le moindre blâme !

— Merci, monsieur le procureur de la République, je n'en attendais pas moins de votre esprit d'équité !

— Sans vous, il est évident que nous ne serions jamais parvenus jusqu'à la vérité et que, très probablement, un innocent, Herbert Labarthe, aurait été condamné... C'est là uniquement ce que je veux retenir !

« En nous empêchant de commettre une erreur judiciaire, vous avez non seulement honoré la justice dans le sens le plus élevé du terme mais encore vous nous avez rendu grandement service et, pour mon compte personnel, je vous en remercie du fond du cœur.

— Moi de même ! affirma M. Maréchal. Je m'associe pleinement aux paroles de M. le procureur de la République.

— Merci, messieurs ! sourit Jacques en serrant les mains que les magistrats lui tendaient.

M. Urbain aurait eu mauvaise grâce à boudier plus longtemps. Comme c'était un homme d'esprit il le comprit et, tendant à son tour la main à Jacques, il échangea avec ce dernier un vigoureux shake-hand.

— A présent, monsieur le juge, si vous voulez bien signer l'ordre de mise en liberté d'Herbert Labarthe, reprit le détective, j'aurais grand plaisir à ramener ce brave garçon chez lui où sa sœur l'attend avec l'anxiété que vous devinez.

— Mais certainement ! fit M. Maréchal en s'empressant de signer l'ordre en question.

Tandis que de Villefort prenait congé, le juge libellait un autre papier qu'il remit au commissaire urbain.

C'était un mandat d'amener contre James Rowland ; mais il était évident que le magistrat ne comptait point voir apparaître de sitôt l'homme du Cap dans son cabinet d'instruction.

En une phrase pleine de philosophie, il le signifia à de Villefort qui se mit à rire.

— Je décerne ce mandat d'amener uniquement pour la forme! reconnut-il.

De fait, jamais les agents de M. Urbain ne devaient mettre la main au collet de James Rowland. Il est vrai de dire que, prévoyant ce résultat, ils ne déploierent pas grand zèle dans leur recherches.

L'affaire fut donc classée.

A quelque temps de là, un double mariage fut célébré. Celui de Béatrice Landersac et d'Herbert Labarthe cependant que Marie-Françoise épousait Pierre Tournel, le journaliste de l'*Informateur*.

Ces jeunes gens s'aimaient et leur bonheur né dans l'adversité devait se poursuivre dans la paix, la tranquillité.

Il va sans dire que M. Henry Sermann ne crut pas devoir assister à la cérémonie, ce que personne ne regretta.

Lorsque Jacques de Villefort vint à la sacristie pour féliciter les époux, prit congé d'eux, il glissa dans la main de Pierre Tournel un objet que le reporter considéra avec surprise.

— Qu'est-ce que cela? demanda-t-il, une douille de cartouche?...

— Oui, répartit Jacques, c'est celle que vous avez trouvée dans l'herbe, rue du Parc, quelques jours après l'attentat du 12 mai. Elle avait été éjectée du revolver de James Rowland et c'est grâce à elle que j'ai pu parvenir jusqu'à la vérité.

— Comment cela? demanda Herbert qui s'était rapproché de même que les deux jeunes femmes et n'avait rien perdu des propos du détective.

— Cette douille porte un minuscule poinçon, la marque de la fabrique où elle fut faite... celle-ci est située dans la colonie du Cap... Lorsque je m'en fus assuré, j'étais certain de votre innocence, monsieur Labarthe, et que l'agresseur de Sermann venait d'Afrique australe.

« C'est donc à votre beau-frère, Pierre Tournel, qu'en définitive vous devez votre libération... Vous avez de ce fait, contracté vis-à-vis de lui une dette de reconnaissance... »

— Je compte sur ma petite sœur pour m'aider à la régler! interrompit gaiement le commis-architecte. N'est-ce pas, Marie-Françoise?

La jeune femme ne répliqua point mais en rougissant, elle serra longuement, à la dérobée, la main de son mari et ceci était plus éloquent que le plus long discours.

FIN

## Une Idylle à la Pension

(Suite de la page 5)

les lèvres. Enfin, il verrait bien. Ils causèrent encore et de plus en plus Jean se disait: « dommage qu'elle ne soit pas un peu plus naturelle. »

Jean Robert avait tout pour plaire: belle apparence, le caractère d'un chic type et un avenir devant lui; Madeleine, presque aussi bien partagée, était, hélas! un peu bas-bleu.

Le lendemain et les jours suivants, ils se virent chaque jour à la table de la pension. Madeleine s'imaginait faire impression sur ce jeune homme qui lui plaisait déjà; elle était très fière d'elle-même, très orgueilleuse et Jean était toujours galant.

Parfois, il avait sur les lèvres un sourire qui l'intriguait et justement parce qu'elle le sentait lui échapper, Madeleine dépensait toutes ses ressources à briller. Un jour, ils allèrent ensemble à un bal; Madeleine dansait bien; Jean aussi. Et intérieurement elle pensait qu'ils faisaient un beau couple, eux deux.

Parce qu'il faisait beau, qu'elle était jolie, que sa féminité au bal lui faisait oublier la trop savante jeune fille qu'il voyait ordinairement, Jean avait voulu l'embrasser.

— Rien qu'un baiser, Madeleine, sur votre jolie bouche. Vous êtes belle ce soir dans cette maison où vous semblez reine. Donnez-moi vos lèvres?

Madeleine avait refusé et comme il n'avait pas insisté, elle en était, ma foi, déçue. Puis, Jean ne l'invita plus; à table il était simplement aimable quand Madeleine l'aurait voulu, amoureux; signe plus redoutable encore, il ne la taquinait plus jamais sur ses lectures trop sérieuses. Madeleine se désolait, et comme un jour elle le vit avec une belle fille blonde dans un restaurant où elle mangeait, elle fut triste. Qu'avait-elle donc de plus qu'elle, cette fille? Peut-être partielle, elle se trouva bien plus jolie; mais l'autre était tellement rieuse. Madeleine se disait vulgaire. Jour après jour, elle revit Jean Robert avec la blonde Margot Leroy.

Peut-être n'y aurait-il jamais eu d'idylle à la pension, si en rentrant un soir un incident propice ne lui avait ouvert les yeux: sur le pas de

sa porte, un petit cahier noir où Jean Robert prenait des notes semblait avoir été perdu là par le doigt du hasard. Est-ce aussi par hasard que Madeleine y vit son nom ou est-ce le défaut des filles d'Eve qui le lui fit voir?... Je n'oserais me prononcer ni risquer une calomnie. En tout cas, elle ne put résister à la tentation de savoir ce que Jean disait d'elle.

«... Madeleine Fournier, ma nouvelle voisine, jeune, jolie, mais pédante est le prototype du traditionnel bas-bleu. Elle cause philosophie comme un vieux savant et ne peut dire deux phrases sans en parler. Dommage, car elle me plaisait beaucoup si... » Et Jean continuait ainsi, démontant pièce par pièce son caractère « que cache cette fausse enveloppe? peut-être une charmante enfant... »

Madeleine réfléchissait, gardant entre ses mains le cahier révélateur; un coup d'œil au miroir lui fit voir qu'en effet tout ce qu'il lui manquait pour plaire, c'était un sourire gracieux qui mit des fossettes à ses joues et de l'éclat dans ses yeux noirs. En même temps, le démon de la coquetterie lui souffla qu'elle devait le reconquérir.

Quand elle entendit son pas familier monter l'escalier, elle remit prestement le cahier où elle l'avait trouvé, laissant filtrer par sa porte entrebâillée assez de lumière pour qu'il put l'apercevoir. L'illustre traité de philosophie fut immédiatement relégué au fond d'une malle et, dès le lendemain, Madeleine entreprit le siège du cœur de Jean. Ce fut un siège en règle, où elle n'eut pas de déflections, ni de batailles perdues. Il faut avouer qu'elle se montra belle joueuse: elle fut gaie, simple, naturelle. En quelques jours elle changea discrètement, mais du tout au tout. Madeleine était maintenant la jeune fille au sourire que Jean avait voulu lui voir et, oh! bonheur, l'intérêt du jeune publiciste s'éveillait; elle le conduisait sans avoir l'air d'y toucher. Tous deux feignaient la plus grande indifférence.

**REGARDEZ! - C'EST COLOSSAL!**

**MAIS PAS AUSSI COLOSSAL QUE LA VALEUR BRANVIN**

● Marqué aux prix des vins ordinaires, le Vin Branvin, Rouge ou Blanc, satisfait par sa qualité supérieure, la richesse et le moelleux de sa saveur; caractéristiques qui en font le meilleur vin à acheter.

**JORDAN WINES (Québec) LTD., Montréal, Qué.**  
Produisent aussi le fameux Porto et Sherry "Challenge"

**LA MEILLEURE VALEUR EN VIN AU CANADA DE BRANVIN DE JORDAN**

SEULEMENT **\$175** FLACON D'UN GALLON  
Bouteille de 26 oz. 40¢  
Bouteille de 40 oz. 60¢

## Pourquoi Faire Usage d'un Remède Laxatif "Trop Doux"?

La constipation chronique a rapport au colon ou gros intestin. A moins que le gros intestin soit complètement vidé de temps à autre, vous devenez une victime de la constipation chronique et de l'empoisonnement du système, ce qui pourrait se développer en colitis ou autres maladies sérieuses.

Un remède laxatif "trop doux" occasionne seulement un mouvement des intestins sans nettoyer complètement le colon ou gros intestin. Pour cette raison, vous faites l'erreur de penser que vous faites tout ce qui est possible afin de surmonter la condition constipée et empoisonnée du système.

Ceux qui connaissent les Pilules du Dr. Chase pour les Reins et le Foie apprécient la valeur d'un vrai remède qui non seulement nettoie complètement le colon ou gros intestin, mais éveille l'action du foie et des reins leur permettant ainsi de filtrer les poisons qui se sont accumulés dans le sang.

Un fois que vous aurez fait l'épreuve des Pilules du Dr. Chase pour les Reins et le Foie, vous ne voudrez jamais faire encore usage de remèdes laxatifs "trop doux". Maintenez-vous régulier en prenant les Pilules du Dr. Chase pour les Reins et le Foie une ou deux fois par semaine.

## Nos Solliciteurs d'Abonnements

TOUS nos solliciteurs d'abonnements sont munis de reçus officiels imprimés au nom de **Poirier, Bessette & Cie, Limitée**, et aussi d'une lettre d'introduction signée du gérant de la circulation, **M. Odilon Riendeau**.

NOUS mettons ainsi le public en garde contre les faux solliciteurs qui pourraient se réclamer de notre maison sans y avoir droit.

**Le Samedi, La Revue Populaire et Le Film** sont édités par **Poirier, Bessette & Cie**. Ce sont les trois seuls magazines que nous possédons.

### Coupon d'abonnement LE SAMEDI

Ci-inclus la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2 pour 6 mois ou \$1 pour 3 mois (Etats-Unis: \$5 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... Province .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE,  
975, rue de Bullion, Montréal, P.Q., Canada

"Je suis une femme heureuse..."



"JE VEUX proclamer mon bonheur, car j'ai failli le perdre ! La terreur de l'épreuve mensuelle minait peu à peu ma vitalité. Comment aurais-je confié à mes amies la cause de ma nervosité, de mes sautes d'humeur, de mon attitude inexplicable en société ? ...

"Une amie plus intime m'a conseillé les pilules FEMOL, un concentré végétal qui va à la source du mal et le guérit en tonifiant les organes particuliers au sexe féminin. J'ai suivi ce conseil discret, et regardez-moi aujourd'hui ! J'ai un mari qui m'adore. Deux petites têtes brunes égayent mon foyer de leurs éclats de rire.

"Je suis une tout autre femme, optimiste, jeune, heureuse de ma famille, de ma maison, de mes amis ! FEMOL m'a sauvée d'une véritable faillite morale et physique. Je sais maintenant que toutes les femmes devraient se rallier à FEMOL, et en garder une boîte dans leur pharmacie. Pourquoi ne pas essayer FEMOL, aujourd'hui même ? Pourquoi ne pas vous joindre à la foule des femmes heureuses ?"

POUR LA JEUNE FILLE, POUR LA MAMAN,  
POUR LE RETOUR D'ÂGE

**FEMOL**

CONCENTRÉ PUREMENT VÉGÉTAL

INSTITUT CAZO

637, rue Craig ouest, Montréal.

**Ne souffrez plus**



**Grâce au Traitement  
Médical F. Guy**

C'est le remède connu contre les périodes douloureuses, douleurs dans la tête, les reins ou les aines, etc. Envoyez cinq (5) cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure avec échantillon du Traitement Médical F. Guy.

BUREAU

Jeu et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL

Boîte Postale 2353, Place d'Armes  
5941 Avenue Delorimier

Chacun accompagné, ils se rencontraient partout, se jalouant sans se le dire.

La situation était la même depuis des semaines ; ce soir-là, Madeleine en robe d'intérieur, les cheveux sur les épaules, achevait sa toilette de nuit quand son pas se fit entendre et, contre l'ordinaire, ralentit près de sa porte.

— C'est vous, Jean ?

— Je puis entrer ?

— Certainement.

Madeleine était tellement gracieuse dans l'intimité que Jean ne put être rude, comme il le voulait sans trop savoir pourquoi. Il dit seulement, moqueur :

— Eh bien ! vous ne lisez plus de philosophie ?

— Mais, Jean, j'ai lu ce livre et je ne suis pas pour philosopher toute ma vie, ne croyez-vous pas ?

Elle souriait avec une tranquillité exaspérante et la logique de cette réponse le déconcerta.

— Bon, ne vous fâchez pas.

— Je ne suis pas le moins fâché, c'est plutôt vous qui êtes nerveux. Jean. Vous avez quelque chose ?

Elle marchait lentement, déplaçant l'air légèrement parfumé de sa chambre.

— Cessez donc de marcher, je vous en prie.

Madeleine le regarda d'un air si offensé qu'il lui demanda pardon. Elle se dit en elle-même qu'elle avait gagné la partie.

— Madelon !

— Jean !

— Je voudrais vous demander quelque chose. Est-ce que je vous suis indifférent ? Je vous aime, Madeleine ; vous êtes une petite fille épantante, et si vous le voulez ...

Un moment, Madeleine eut la tentation de le renvoyer en se moquant de lui. Quelle revanche ! Mais elle aperçut dans son cœur que la plus punie serait encore elle, car elle aimait ce jeune homme autant que lui l'aimait. Jean l'observait, inquiet d'un silence qui durait. Quand elle lui répondit doucement :

— Il n'est pas impossible que je veuille, Jean.

... il prit dans ses bras d'homme ce corps de femme si beau et leurs lèvres s'unirent dans l'entier abandon de leur mutuel amour.

De plus en plus, Madeleine plaisait à Jean et Jean plaisait à Madeleine. Un soir qu'il rentrait, il vit une forme blanche assise dans l'escalier et des traits familiers lui sourire tendrement. Jean se frotta les yeux, se demandant si c'était elle ou si une aberration de sa vue fatiguée le ramenait au soir de leur rencontre. Elle lui dit, l'air faussement contrit :

— Jean, mon chéri, j'ai encore oublié ma clef.

Sans façon, il prit place à côté d'elle, entourant ses épaules d'un bras.

— Mais Jean, nous n'allons pas rester ici ?

— Ma petite Madelon laisse-moi avant d'entrer te demander quelque chose. Il n'est pas dans les usages qu'on demande une jeune fille en mariage dans un escalier ...

Madeleine rougit de bonheur.

... mais c'est ici que je t'ai connue et c'est ici que je veux te demander : Madelon chérie, veux-tu être ma petite femme aimée ?

C'est ainsi qu'un matin de juin Madeleine devint l'heureuse petite madame Jean Robert. Dans leur maison, il y a, à la place d'honneur, un vieux volume de philosophie, tout seul sur une cheminée. Il intrigue dans le home du jeune couple, et ils répondent quand on leur demande pourquoi ils ont là ce volume rébarbatif.

— Ce livre là, c'est un souvenir d'amour.

Et de rire à ce que naturellement nul ne comprend. Cependant, personne n'ouvre jamais ce livre-là. Quant au cahier noir où Jean faisait des remarques sur ses voisins, il l'a brûlé un jour.

— Non, Madelon, tu ne le liras pas ; c'est bête et pas intéressant ; mais qu'as-tu à sourire ainsi ?

— Rien du tout, mon chéri. Tu peux le brûler, tu sais ; après tout, il n'a joué aucun rôle dans ma vie, ce petit cahier-là.

MICHELINE LELAC \*

## LE MARTYRE D'ELIANE

(Suite de la page 30)

— Elle m'aime donc ! ... Elle s'attache à moi ! ... Elle a plaisir à me voir !

En effet dans l'escalier, car elle avait couru à sa rencontre, Eliane lui dit :

— O cher oncle, arrivez vite, j'ai des nouvelles d'Etienne.

Elle lui montra, en effet, une lettre qu'elle venait de recevoir et que Boncœur avait mise à la poste dans un port d'escale où un accident de machine avait contraint la « Guyenne » à s'arrêter.

Dans des lignes brûlantes, le jeune homme laissait déborder l'immense amour qui remplissait son cœur.

Sans s'arrêter aux tendresses éperdues qu'il contenait Eliane tendit le papier au comte.

Et lui, indulgent, bon, paternel, sachant par expérience, combien l'âme peut-être remplie par un sentiment sincère et unique, se revoyait à l'aurore de sa vie alors qu'il ne respirait que pour Georgette Tissier, l'idole à laquelle il était demeuré fidèle envers et contre tout.

Il ne pouvait blâmer ces pauvres amoureux qui avaient tant souffert l'un et l'autre.

Elle, désespérée, sans guide, sans soutien, avec sa mère folle ... lui, de se farouche loyauté, accusé d'un crime atroce !

— Je l'aime tant, mon oncle, murmurait Eliane pendant qu'il lisait et relisait des lignes de l'exilé.

Tout à coup, elle rougit.

Elle eût peur d'avoir blessé le comte.

Mais lui, indulgent comme un père très tendre, répondit :

— O chérie, pourquoi te troubler ? L'amour vrai, n'est-ce pas le sourire que Dieu a donné à l'homme pour lui faire oublier ou endurer les tourments de cette triste vie ? ... Aime, ma Eliane, aime de toutes tes forces ton mari qui est si signe de toi.

Alors, elle appuya sa tête sur l'épaule du comte, et heureuse, comprenant qu'elle avait véritablement retrouvé la tendresse du marquis de Saint-Rémy, son père, elle pleura longuement, doucement.

Et il la consola, lui parlant d'Etienne, lui vantant l'élévation de son caractère, sa loyauté, son intelligence.

Le même jour, il décida que Jeanne de Carrère habiterait avec son fils, le petit Jean, la villa Saint-Rémy, afin que la jeune fille fût moins seule, et lui, de son côté, il donnerait à Georges une place importante dans son établissement agricole, avec des appointements considérables.

— Je serai plus libre pour l'employer, déclara François.

Et il y eut deux êtres de plus sur terre qui le bénirent et lui vouèrent une reconnaissance infinie, car c'était la richesse pour le jeune ménage, à la place de la gêne pénible qui, depuis si longtemps, était la sienne.

Mais Eliane, plus que jamais, fut heureuse d'avoir à ses côtés l'amie dévouée qui lui avait, en ces derniers temps, donné tant de preuves de son affection désintéressée, car une autre douleur vint l'atteindre.

En effet, Pierre d'Antignac, voyant qu'elle n'avait plus désormais besoin de lui avec la haute protection qui l'entourait et veillait sur elle, prit une grande résolution.

Malgré son dévouement et la rigide grandeur qui était en lui, à présent surtout qu'Etienne était parti, laissant Eliane seule, il ne pouvait chasser les idées qui le hantaient.

Elle lui était sacrée ! Oh ! certes, il fût mort avant de laisser tomber de sa bouche l'expression des sentiments qui le martyrisaient !

C'était en frère qu'il avait juré à Etienne de la protéger, de lui prodiguer ses soins, alors que seule au monde elle avait besoin d'un dévouement à toute épreuve.

Mais depuis lors, le comte de Mauvezin était intervenu dans sa vie, et Eliane n'avait plus à invoquer, lui étant là, auquel des liens naturels et si proches l'attachaient, l'appui de quelque autre protecteur.

Et Pierre, qui avait pensé que sa seule volonté effacerait de son cœur épris l'image de l'idole qu'il avait adorée si éperdument, dut s'avouer qu'il s'était trompé, il l'aimait plus que jamais.

Il savait se taire, oui, mais son ardeur tendresse n'avait pas disparu.

Il éprouvait à l'approche de la jeune femme les mêmes bouleversements, les mêmes émotions que jadis, alors qu'il croyait qu'elle lui appartiendrait un jour.

Mais Pierre avait une nature dans laquelle demeurait tout sentiment éprouvé fortement.

Alors il se trouva lâche et misérable.

Et voyant qu'il ne pourrait jamais ni oublier, ni même transformer sa passion comme il l'avait espéré, il pensa :

— Non, je ne serai pas parjure, même au fond de mon âme ...

Alors il demanda à permuter avec un magistrat colonial voulant revenir dans la mère patrie.

Il n'avait parlé de sa résolution qu'au ministère de la Justice où il avait envoyé une note.

Un jeune homme, en congé en France, fut mis au courant du désir de monsieur d'Antignac. Il lui écrivit sur le champ et quelques semaines après, c'était chose faite.

Pierre vint un jour annoncer à Eliane et au comte qu'il partait immédiatement pour Madagascar, comme procureur de la République ...

François pressentit la cause vraie de ce départ.

Et il n'eut ni une parole d'insistance, ni une désapprobation.

Au contraire, une estime plus vive augmenta la sympathie qu'il éprouvait pour le jeune magistrat.

— Vous eussiez été seule comme jadis, dit Pierre à Eliane que je ne vous eusse jamais quittée, mais je vous laisse en des mains excellentes, les meilleures en l'absence de votre mari ; je vous laisse avec le père le plus dévoué et le plus tendre.

Moi, je mets à exécution un projet conçu depuis longtemps, je veux voir du pays et étudier de près ces races indigènes presque sauvages, si différentes de nous.

(A suivre dans le prochain numéro)

## L'Invasion aérienne...

(Suite de la page 4)

dans les Balkans, notamment en Roumanie et peut-être en Bulgarie; en Italie, surtout en Sicile où les Stukas aident les Italiens dans leur campagne contre l'armée de Wavell en Afrique, et contre Malte en Méditerranée.

Sans exagérer on peut dire que, sur ces divers points de l'Europe, l'Allemagne a, au bas mot, 3,000 appareils.

### 6,000 appareils disponibles

Cela lui laisserait 6,000 appareils pour tenter une attaque en masse contre la Grande-Bretagne et l'Irlande.

Jusqu'ici les nazis ne se sont jamais servis de plus de 2,500 appareils en un jour, notamment lors du Blitzkrieg en septembre.

Cela s'explique par le fait que, même si, depuis leur arrivée en Norvège, Hollande, Belgique et France occupée, les nazis ont aménagé de nouveaux terrains et transformé les aérodromes existants, le nombre de décollages d'appareils et celui des atterrissages, après l'attaque, sont naturellement dépendants de l'aménagement des terrains d'aviation se trouvant à proximité de l'objectif. En outre ces terrains doivent recevoir des appareils apportant l'essence, les équipes de rechange, le personnel non volant, etc.

Or, chaque groupe de 140 chasseurs a besoin de 30 avions de transport pour assurer son bon fonctionnement. A supposer même que les terrains d'aviation allemands soient organisés comme des gares régulières, les hasards du combat ne permettent pas aux nazis de régler à quelques minutes — même à quelques heures près — le décollage de leurs appareils et surtout l'atterrissage peut-être forcé d'appareils obligés de rentrer avant l'heure prévue, lorsqu'ils auront été chassés ou endommagés par l'adversaire.

### L'action des trois flottes aériennes

On estime qu'après des préparatifs poussés à fond — et en supposant qu'entre temps la R.A.F. n'ait pas attaqué et désorganisé les terrains d'aviation ennemis en territoire occupé — les trois flottes aériennes nazies (celle de Kessebring en Belgique, France du nord et une partie de la Hollande; celle de Sperrle, à l'ouest de la France — de Brest à l'Espagne; et celle de Stumpff qui opère dans le nord de la Hollande, d'Emden — via le Danemark à Petsamo en Norvège) pourraient lancer leurs attaques pendant trois semaines en opérant le jour. Leurs bombardiers pourraient attaquer les aérodromes anglais pour empêcher les chasseurs de prendre l'air, pendant un même laps de temps.

Mais ces attaques iraient décroissant; car il faudrait réparer les appareils endommagés par la D.C.A. et la R.A.F. qui, plus forte qu'en août-septembre dernier, ne resterait pas inactive, et qui doit posséder d'autres terrains que ceux que les nazis s'efforceraient de détruire.

L'attaque aérienne nazie contre la Pologne, la Belgique, la Hollande et la France en 1940 ne se répétera pas, parce que la Grande-Bretagne avec sa marine, son aviation et son armée est prête à repousser une attaque qui a pu surprendre les pays continentaux.

Sans se montrer trop optimistes on est en droit de penser que la R.A.F. est prête à briser l'offensive avant qu'elle puisse se développer à fond.

## DANS LE MONDE SPORTIF

(Suite de la page 9)

Berger est marié depuis l'an dernier. Castilloux épousera, en juin, une gentille demoiselle de la rue Messier, Mlle Isabelle Brûlé.

C'est là, voyez-vous, le secret de la popularité de Castilloux et de Berger. Le public se fiche éperdument que tel boxeur danse à merveille la rumba ou la « je ne sais quoi encore ». Ce qu'il demande, ce brave public, c'est une bataille honnêtement livrée, sans accrochages, par deux boxeurs vaillants et courageux.

### CHOSSES ET AUTRES

■ Savait-on que M. Bouchard, père de Butch Bouchard, joueur de défense du club de hockey Providence, est l'un des plus réputés apiculteurs de notre province... Jean-Pierre Roy et Paul Martin, co-équipier du club de baseball Trois-Rivières, font leurs exercices d'entraînement à la Palestre Nationale, trois fois par semaine. Ces deux jeunes athlètes se mettent en excellente condition physique à l'aide de la balle au mur, de la course à pied et de quelques mouvements de culture physique... A notre avis, Bill Durnan, gardien des buts des Royaux, est plus habile cerbère que Bert Gardiner et Paul Bibeault, tous deux du Canadien... La Coupe Allan, emblème du championnat mondial du hockey amateur, fut donnée par Sir H. Montagu Allan, en 1908... La coupe Stanley, payée \$48.50, emblème du championnat mondial du hockey professionnel, fut donnée par Lord Stanley, plus tard Earl of Derby, en 1893. Au début, elle fut décernée au club champion amateur du Canada. Vers 1900, elle fut attribuée au champion du Canada amateur ou professionnel... Aleck Moore, ancien promoteur de boxe de Montréal, lors des beaux jours de Léo Kid Roy, gérant du club Outremont, a récemment subi une opération mineure... Lors des deux joutes finales pour la Coupe Stanley, les 13 et 15 janvier 1905, entre le *Silver Seven* d'Ottawa et les Mineurs du Yukon, Frank McGee, de l'Ottawa, compta 14 buts. Dans la seconde période de la deuxième joute, McGee, mort dans les Flandres en 1915, enregistra successivement huit points. Ottawa sortit victorieux de cette série finale par le pointage de 9-2 et 23-2, soit le plus élevé de l'histoire de la Coupe Stanley.

■ La superstition, a dit un philosophe, est une faiblesse de l'esprit. Cet axiome n'est pas tout à fait exact, car on connaît des gens bien équilibrés qui sont superstitieux... Il est évident que ne pas prendre le train un vendredi 13 ou ne pas séjourner dans une pièce dans laquelle trois lampes sont allumées est quelque peu du domaine de la fantaisie. Pourtant, Bill Cowley, du Boston, le meilleur compteur de la N. H. L. et Johnny Mowers, gardien de buts du Détroit, sont fantaisistes à ce point... Avant chaque joute et chaque période, Mowers doit lancer la rondelle dans le filet... Mush Marsh ne jouerait pas bien ou ne pourrait éviter un accident s'il ne sortait pas le premier du vestiaire des joueurs du Chicago... Il y a des superstitions qui sont voisines du fétichisme et qui sont bien innocentes. C'est ainsi que le gros joueur de défense du Chicago, Earl Siebert, considère le maillot de laine (sweat shirt) qu'il porte pour les joutes disputées à Chicago comme son porte-bonheur. Depuis plu-

sieurs années, il revêt cette chemise qui, à force de lavages, est devenue trop petite... Enfin, Tony Mariucci, le rude bloqueur du Chicago, joueur de rugby américain, enfouit, avant chaque joute de hockey et de football, un certain nombre de morceaux de pelure d'orange dans sa poche de pantalon. Il en veut toujours un nombre impair. Il les mange deux par deux pour que jamais un nombre pair ne reste au fond de sa poche. Ce n'est pas bien méchant, quoiqu'au jeu il soit le plus brutal bloqueur de la N. H. L.

■ Lew Jenkins, champion mondial des boxeurs poids légers, 135 livres, est le conseiller, le gérant et l'entraîneur du jeune boxeur d'Ottawa, Eddie Carroll, 145 livres... Joe Louis, l'As des poids lourds actuels, sera appelé à faire son service militaire, en septembre prochain... Claudette Colbert, la célèbre actrice du cinéma américain, est la plus habile skieuse des artistes de Hollywood. A une cinquantaine de milles de cette dernière ville, sur les montagnes californiennes, skieurs et skieuses s'en donnent à cœur-joie, au cours des douze mois de l'année.

■ Réponses à M. Lépine, de Montréal: — 1° Dans le courant de l'été, vous pourrez écrire à Elmer Lach (prononcez Lock), le fameux avocat du Canadien, au No 911 Chestnut Ave, Moose Jaw, Saskatchewan.

2° Vous me paraissez être de ces maigres qui veulent engraisser. Le pouvez-vous? C'est à voir. C'est à voir, en effet, car il faut distinguer deux cas bien nets, bien séparés par leurs causes et leurs traitements. Consultez un médecin sportif à ce sujet.

Le premier cas, c'est l'amaigri, c'est-à-dire celui qui, pour une raison quelconque, maladie ou fatigue, a perdu de son poids. Celui-là, on peut le faire engraisser facilement avec une alimentation et une hygiène appropriées. De plus, ce n'est généralement pas l'amaigri qui se plaint de ne pouvoir engraisser, c'est le maigre constitutionnel qui se désespère de sa maigreur. Dans votre lettre, vous ne nous avez pas dit à quel cas vous appartenez.

Selon nos maigres connaissances sous ce rapport, le maigre de constitution, celui qui a toujours été maigre de 18 à 35 ans, restera probablement maigre jusqu'à la fin de ses jours. Vous connaissez de ces gens qui mangent comme deux, qui n'ont que la peau et les os et qui, toutefois, sont vigoureux et souvent infatigables. A quoi sert de faire grossir ces maigres constitutionnels? On ne réussirait qu'à leur donner une maladie d'estomac en leur faisant faire de la suralimentation. C'est d'ailleurs ce qui arrive constamment, surtout chez les femmes qui, selon la mode du jour, sont tourmentées par le désir d'être maigres ou grasses. Une personne maigre s'adonne au repos ou à une abondante alimentation pour grossir. Après six mois de ce régime, elle a gagné 8 ou 10 livres et une dyspepsie. Alors, la dyspepsie l'oblige à une autre sorte de régime et elle perd les 8 livres gagnées, plus 5 ou 6 livres, quelquefois.

Si vous êtes un maigre, de race, de famille, restez maigre et consolez-vous en vous disant que c'est un brevet de longue vie. Les grands vieillards, ceux qui plafonnent aux environs de 80 et 90 ans, n'ont jamais été des gros ou bien rarement, nous assurent les médecins.

## Sirop Doré Bee Hive



**DE L'ÉNERGIE pour le TRAVAIL!**

**Sirop**  
DORÉ  
BEE HIVE

**46RF**  
Votre Aliment  
énergétique  
le plus précieux.



Madame ou Mademoiselle.  
Nous pouvons vous prouver qu'un commerce Rawleigh a domicile peut vous rapporter des Profits aussi considérables que font les hommes. Au-delà de 135 necessites. Si vous voulez commencer en affaires pour vous-même sans capital et avec notre aide, faites-le immédiatement et vous ne devriez jamais regretter votre décision. Pour renseignements complets, écrivez a Dept. SAM-D

THE W. T. RAWLEIGH CO., LTD. MONTREAL

### EN LISANT

## La Revue Populaire

Vous aimerez à vous reposer dans la lecture de beaux romans d'amour et d'articles sur les sujets les plus divers illustrés abondamment de magnifiques photos et de dessins d'artistes canadiens.

En Avril:

## La Maison d'Autrefois Par Concordia Merrel

En vente le dernier MERCREDI du mois précédent, à 15 cents.

PROFITEZ de notre abonnement spécial

**\$2 pour 2 ans**  
(Pour le Canada seulement)

COUPON D'ABONNEMENT  
D'OFFRE SPECIALE

Poirier, Bessette & Cie, limitée  
975, rue de Bullion,  
Montréal, P.Q.

Ci-joint veuillez trouver \$2 pour un abonnement de DEUX ans à LA REVUE POPULAIRE (Pour le Canada seulement).

Nom \_\_\_\_\_

Adresse \_\_\_\_\_

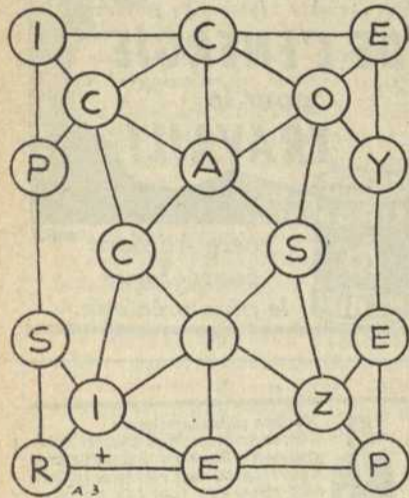
Ville \_\_\_\_\_ Prop. \_\_\_\_\_

# JEUX DE SOCIÉTÉ

DESSINS D'HECTOR BRAULT

## LA PHRASE A TROUVER

Vous voyez ici des petits cercles contenant chacun une lettre et qui sont réunis par des lignes. Prenez, comme point de départ, la lettre «I» marquée d'une petite croix, et choisissez ensuite les dix-sept autres lettres dans un ordre tel qu'elles formeront trois mots, lesquels trois mots sont un conseil de circonstance pour



deviner ce problème.

Pour vous faciliter la chose, nous vous dirons que ce conseil vous recommande d'avoir de la jugeote ou de l'ingéniosité.

Si vous ne trouvez pas les trois mots à reconstituer, vous les lirez à la page encyclopédique.

## JEUX DES QUESTIONS

Q. — Qu'étaient Pyrame et Thisbé ?

R. — Pyrame et Thisbé étaient deux amoureux babyloniens dont la vie, ou plutôt l'histoire légendaire est digne du grand Guignol, ce qui n'empêcha pas Shakespeare de s'en inspirer pour faire ce chef-d'œuvre qui a pour titre *Le songe d'une nuit d'été*. Pyrame allant au rendez-vous où l'attend Thisbé croit qu'elle a été dévorée par un lion et il se tue ; quand Thisbé voit son cadavre, elle se tue aussi. Ce n'est pas extrêmement folâtre.

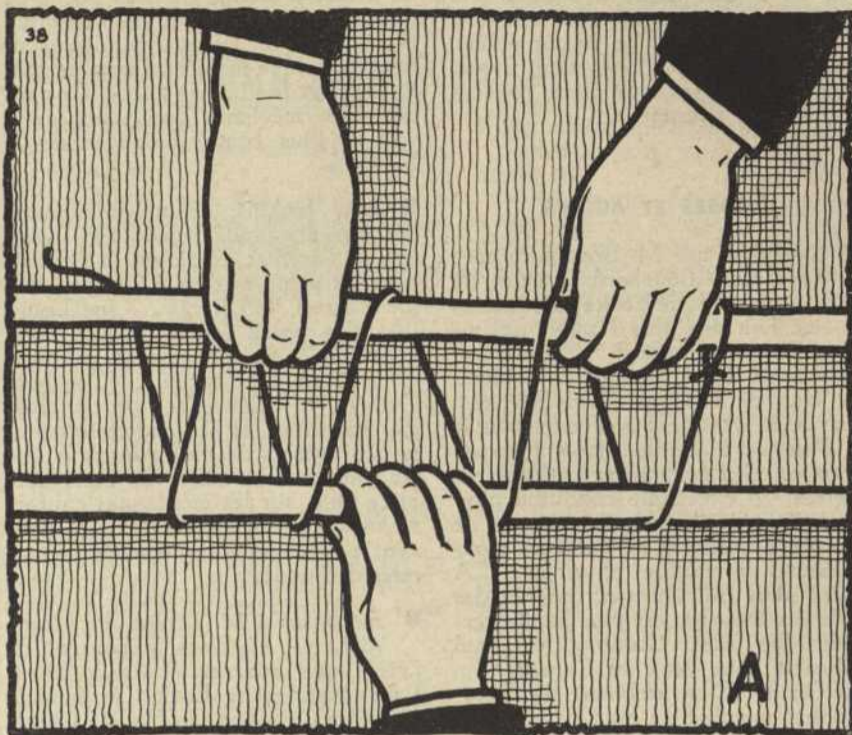
Q. — Y a-t-il encore des bisons en Europe ?

R. — Non, il n'y a plus de bisons en Europe, sauf bien entendu dans les jardins zoologiques ; les derniers de ces animaux qui existaient en Lituanie et dans la région du Caucase ont été tués au cours de la guerre 1914-1918 pour servir de nourriture

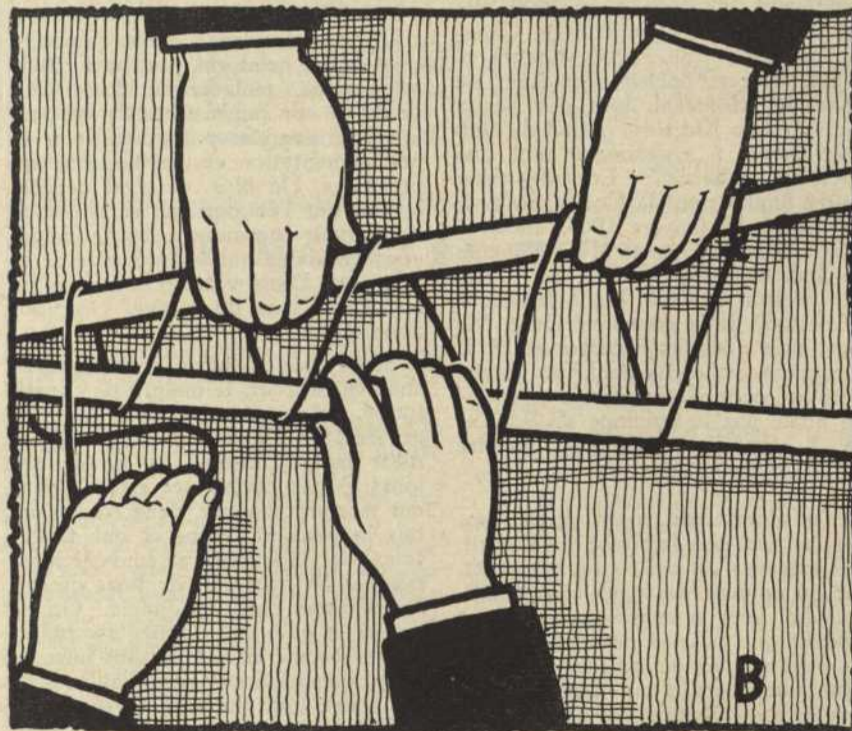
Q. — Sait-on quel est le plus vieil arbre du monde ?

R. — Sauf erreur, ce serait un cyprès géant qui se voit dans le village de Santa Maria del Tule, dans le sud-ouest du Mexique. Le tronc de cet arbre a une circonférence de 175 pieds, et on dit qu'il a cinq mille ans ; cela lui donnerait mille ans de plus que les grands sequoias de la Californie.

## LE PLUS FORT



Deux personnes tirent de chaque côté deux bâtons reliés entre eux par une ficelle qui les entoure. Vous prenez le bout libre de la ficelle et vous pariez que, malgré leurs efforts, vous rapprocherez les deux bâtons ainsi qu'on le voit dans la gravure de dessous.



Vous gagnez aisément votre pari en tirant sur la ficelle.

Q. — Peut-il arriver que la terre rencontre une comète et qu'en résulterait-il ?

R. — Il peut fort bien arriver qu'un jour notre terre rencontre une comète, mais la chose est fort peu probable. Elle en a cependant traversé la queue plusieurs fois, selon les calculs des astronomes, mais personne ne s'en est aperçu. La rencontre avec le noyau de la comète aurait certainement des résultats fâcheux dont le moindre serait une pluie de bolides dont quelques-uns, pesant des cen-

taines de tonnes, feraient assurément du dégât où ils tomberaient.

Q. — Qu'appelait-on *Blue-bottles* (bouteilles bleues) en Angleterre ?

R. — On a appelé *Blue-bottles*, en Angleterre, les constables, et peut-être leur donne-t-on encore parfois ce surnom ; comme on le comprend facilement, c'est la couleur de leur uniforme qui avait motivé cette expression argotique.

## LE BRÉSIL

Vous avez entendu parler du Brésil et vous savez que c'est un pays de grande superficie dans l'Amérique du sud ; vous ignorez probablement d'où vient son nom, et vous n'êtes certainement pas le seul à l'ignorer.



La bouteille de teinture qui est représentée ici pourra peut-être vous donner une indication utile, mais si vous ne trouvez pas la réponse, voyez à la page encyclopédique où vous l'apprendrez.

Un de nos lecteurs de Montréal, M. J. Hébert, nous envoie, relativement au problème du *Loup et de la Chèvre*, paru récemment, la manière originale d'en retenir facilement la solution. Nous nous faisons un plaisir de publier son envoi dont nous le remercions sincèrement :

## PROBLEME DU LOUP, DE LA CHEVRE

Sans doute, comme disait l'auteur des jeux de société dans *Le Samedi* de février, ce petit problème de la traversée d'un loup, d'une chèvre et d'un chou n'est pas neuf, cependant ceux qui l'ont déjà su, ont toujours oublié la manière de le résoudre au bout d'un certain temps.

Voici donc qu'un de nos lecteurs en a fait pour lui-même une formule de rappel, qui permet de la résoudre au moyen de la mnémotechnie.

En représentant chaque animal et le végétal par la lettre initiale de son nom distinctif, et en faisant une formule qui classe les voyages de chacun, voilà ce qu'il a trouvé, c'est ridicule, mais cela a un certain sens qui se comprend. Les moyens empiriques ne sont pas toujours des plus sensés, mais ils sont si commodes.

Traduisant le loup par «L», la chèvre ou la bique (pour ne pas prendre la chèvre pour le chou) on a «B» et le chou «CH», le batelier seul par «S», nous aurons la formule :

«Je peux, dit le batelier, laisser ensemble le végétal et la bête fauve, qui par le chou sera, comme par ce — buisson là-bas, chassée bien —.»

Ce qui est entre les tirets est la traduction du problème : *Bui*, pour la chèvre ; *sson*, pour le batelier seul ; *là*, pour loup ; *bas*, pour bique ou chèvre, etc.

Cela se comprend facilement et s'apprend vite, n'est-ce pas ?

# Rions, c'est l'heure . . .

Marius et sa femme forment un couple parfait et harmonieux à tous points de vue, même en fait d'exagération. Alors que le mari se vante d'avoir une vue extraordinaire, sa femme, à son tour, se pique d'être douée d'une ouïe rudement bien développée.

Un jour, se trouvant dans les gorges d'une montagne très élevée, Marius s'adresse à sa femme en s'exclamant :

— Vois-tu le pic de cette montagne, là-haut ? Je vois là un petit berger en train de traire une vache. Pour te dire même plus, je vois qu'un poil de la bête vient de tomber dans le lait. C'est une vue ! Qu'en dis-tu ?

— Tê, Marius, s'écrie la femme à son tour, tu m'annonces une chose que je sais aussi bien que toi. Je ne l'ai pas vu ce poil tomber dans le lait, mais j'ai nettement entendu le bruit qu'il a fait en tombant !

— Pour un vase qui vient de Pompéi, il me paraît bien neuf.

— J'avais vous dire, il est des derniers jours de Pompéi.

— Cette chanteuse a une voix bizarre qui tient à la fois du soprano et de la basse, avec des éclats de trompette . . .

— Pas étonnant ! Elle a été vaccinée avec une aiguille de phonographe ! . . .

Isaac et Lévy ont déjeuné au restaurant, et bien déjeuné. Isaac fume un somptueux cigare. Lévy feuillette un journal.

— As-tu payé ? dit enfin Isaac.

— Non, répond Lévy. Et toi ?

— Moi non plus.

— Alors, fait Lévy, qu'est-ce que nous attendons pour nous en aller ?

Madame — Dites-moi, docteur, ma vie a-t-elle été réellement en danger ?

Le docteur — Madame . . . je vous ai rendu visite deux fois par jour !

— Mon arrière-grand-père est mort à cent vingt ans.

— Dans ma famille, à moi, personne n'est encore mort.

— Pourquoi Gisèle s'est-elle mariée en avion ?

— Pour ne pas manquer à sa parole. Elle avait déclaré qu'aucun homme sur terre ne lui plairait jamais assez pour devenir son époux !

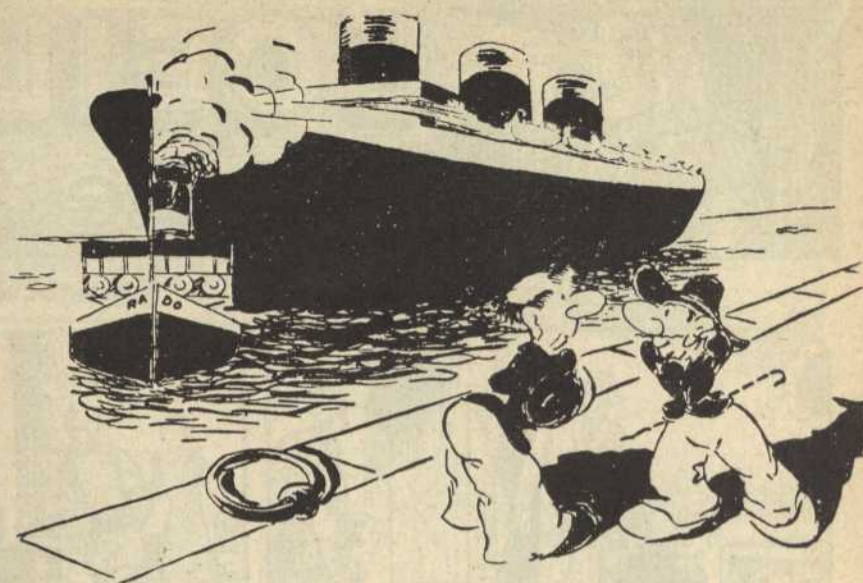
La vieille dame — Pourquoi m'endiez-vous avec un chapeau à chaque main ?

Le mendiant — Les affaires reprennent avec la guerre. Alors, vous comprenez, ma bonne dame, il faut que je donne du développement à mon commerce.

Dans un musée des Etats-Unis, il y a un registre où les visiteurs sont priés d'indiquer le motif de leur visite : études historiques, goût des œuvres d'art, etc . . . Or, on y peut lire, au milieu d'une page, la déclaration suivante :

« Je suis venu ici parce qu'il faisait dehors un temps de chien ! »

Ce qui a, du moins, le mérite de la franchise . . .



— Je m'y connais en bateaux.

— Vous êtes ingénieur ?

— Non, Marseillais.

— Toutes les opinions sont respectables, monsieur !

— C'est mon avis, monsieur. Les opinions sont des objets trop fragiles pour qu'on ne les respecte pas.

Histoire naturelle :

— Mais qu'est-ce que peuvent bien chercher les lézards, sur les vieux murs ?

— Parbleu, les lézards.

La femme — C'est aujourd'hui ma fête, et tu ne me rapportes rien ?

Le mari — Mais, ma chérie, comment puis-je m'en souvenir ? Tu as l'air aussi jeune que l'an dernier . . .

Le juge — Il me semble que je vous ai déjà vu quelque part !

L'accusé — Votre Honneur, c'est moi qui ai poussé votre fille à apprendre le chant.

Le juge — Le maximum : dix ans de prison !

Monsieur — Marie, préparez-moi un bain.

Marie — C'est impossible, monsieur, la baignoire est occupée. Madame y a mis dedans le poisson rouge parce que c'était son anniversaire !

L'oncle — Quand tu seras grand, que comptes-tu faire, mon petit Max ?

Le neveu — Je me ferai docteur pour plaire à papa. Puis je me ferai avocat pour plaire à maman, et ensuite je me ferai marin pour me faire plaisir à moi.

Pour détourner une veuve de l'idée du mariage, un sage lui disait :

— Savez-vous que c'est une bien belle chose de porter le nom d'un homme qui ne peut plus faire de sottises.

— Je suis éreinté ce matin.

— Tu as mal dormi ?

— Non, mais j'ai rêvé que je travaillais.

— Offrez-moi donc une cigarette, monsieur Lévy.

— A grande peine, monsieur Tony, je suis parvenu à me déshabiller !

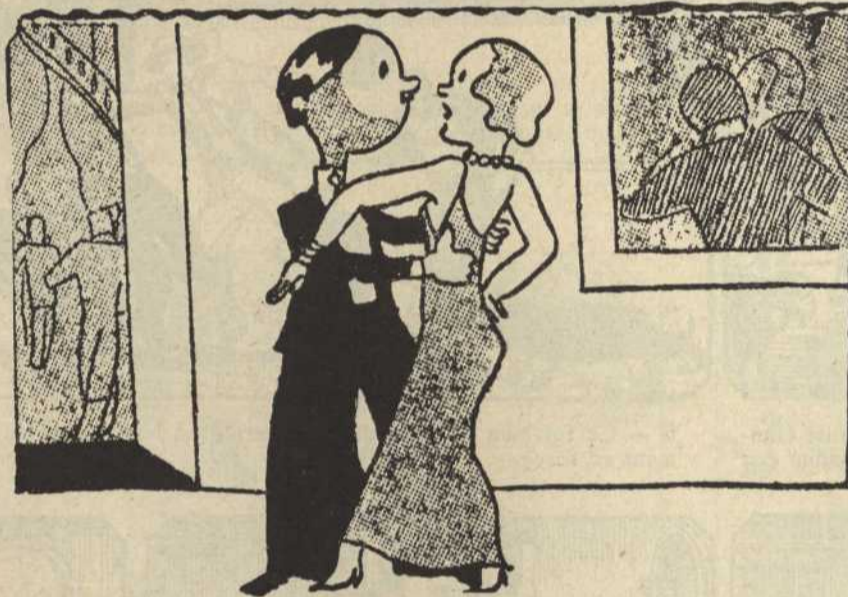
— De fumer ?

— Non, d'offrir.

— Je croyais que vous étiez aveugle ? Je le suis en effet.

— Mais comment faites-vous pour lire le journal ?

— Je ne lis pas, je regarde les images.



— Pourriez-vous introduire une innovation dans votre façon de danser ?

— Volontiers.

— Eh bien, écrasez-moi le pied gauche ! . . . Le droit n'en peut plus.

Un tuyau crève, et voilà la rue Craig inondée.

— Triste conséquence d'une mauvaise conduite ! déclare un monsieur de la rue St-Jacques.

— Croyez-moi, le régime végétarien est épatant.

— Cependant, vous buvez beaucoup de vin !

— Eh bien ! n'est-ce pas un végétal, la vigne ?

Petit exercice matinal pour délier la langue à quelques annonceurs de la radio :

« La cavale au Valaqué avala l'eau du lac et l'eau du lac lava la cavale au Valaqué. »

« Le croc du cric fait craquer le roc. »

« Trois gros rats dans trois gros trous croquent trois croûtes. »

« Si ces six sangsues sont sur son sein sans sucer son sang, ces six sangsues sont sans succès. »

L'autre soir, dans un concert, un pianiste des plus chevelus jouait depuis trois quarts d'heure un morceau assommant.

— Ce n'est pas étonnant, dit quelqu'un, il est sourd comme une lanterne . . . Il ne s'entend pas.

— Alors, s'écrie un auditeur, faites-lui signe qu'il a fini !



— Garçon, votre auberge date peut-être du dix-huitième siècle, mais un morceau de viande plus récent ferait bien mon affaire . . .

# L'OEIL SACRÉ

## De Satpura

TRENTE-CINQUIÈME EPISODE



1 — Pour combattre les nègres rebelles à bord du navire, le capitaine distribua des revolvers à ses amis.



2 — Puis ils montèrent sur le pont mais l'inspecteur Smith dit à Samba de retourner à la cabine pour veiller sur le diamant.



3 — Le capitaine et ses hommes se dirigèrent alors vers le lieu de la mutinerie avec l'intention d'en finir.



4 — Sitôt qu'ils furent aperçus la bataille commença et le capitaine fut presque assommé par un projectile.



5 — Ce fut bien vite une mêlée générale où les coups pleuvaient drus ; les rebelles étaient vraiment en force.



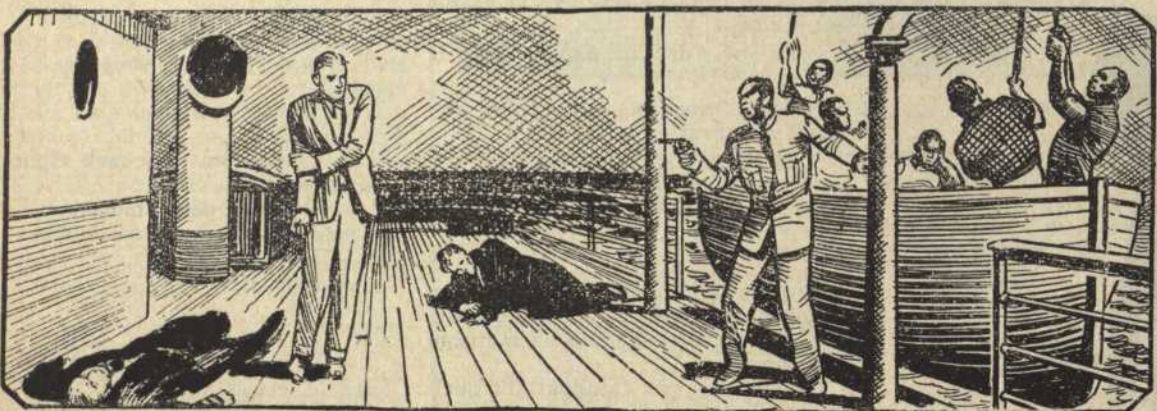
6 — Samba voyait la lutte de sa cabine mais il avait reçu l'ordre d'y rester et il y restait bien que malgré lui.



7 — Tout à coup, le chef des rebelles entra et demanda le diamant sous menaces de mort.



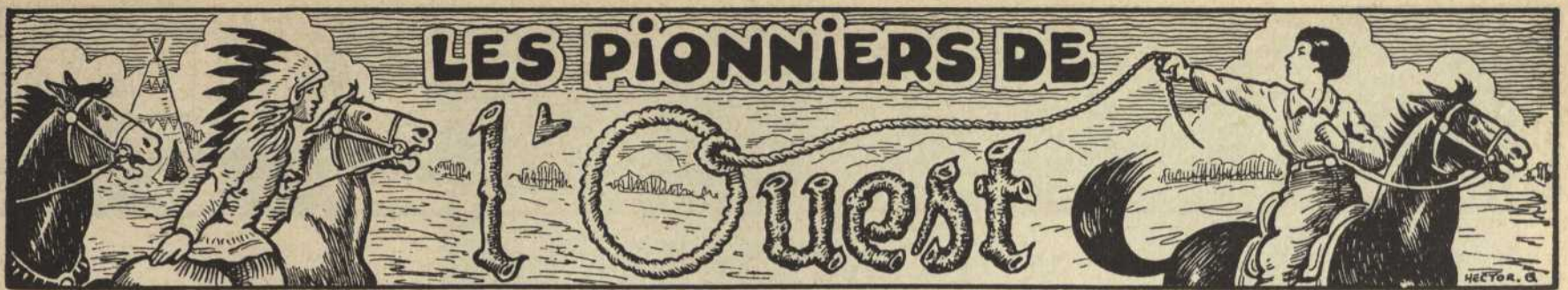
8 — « Le voilà, dit Samba, mais épargne nos vies puisque tu as ce que tu voulais avoir. »



9 — La lutte était finie sur le pont et les nègres, en possession du diamant, montèrent dans une chaloupe avec l'intention d'aller vendre le diamant au loin.



10 — L'inspecteur Smith qui les vit partir jura de reprendre le fameux diamant un jour ou l'autre. (A suivre)



## CINQUANTE-HUITIEME EPISODE



1 — Armand vit les Indiens s'éloigner dans leur poursuite au radeau, et il se dit qu'il fallait s'enfuir le plus vite possible avant qu'ils soient de retour.



2 — Il se mit à courir au travers des rochers dans la direction d'un petit bois où il pensait pouvoir se cacher en cas de poursuite, mais ce bois-là était encore éloigné.



3 — Il finit tout de même par y arriver et il y était à peine entré qu'il aperçut le cheval d'Estelle qui mangeait de l'herbe à quelque distance de là.



4 — Il se dit : « Voilà mon affaire ! » Toutefois Armand savait qu'il devait prendre bien des précautions pour arriver jusqu'à ce cheval qui était très prompt et méfiant.



5 — Il s'en fallut de peu que le cheval lui échappât mais, heureusement pour lui, Armand put saisir sa bride et le maintenir malgré tous ses efforts pour se sauver.



6 — Avec de grandes difficultés il le maîtrisa, mais au moment juste où il montait dessus, il aperçut les Indiens qui arrivaient de son côté à grande allure.



7 — Le cheval d'Estelle était un bon galopeur et Armand se dit qu'il avait toutes les chances d'échapper aux Indiens qui le poursuivaient, mais ceux-ci se rapprochaient.



8 — Armand sentit que son cheval était fatigué par des courses précédentes, et il se demanda avec anxiété si vraiment il allait pouvoir arriver en lieu sûr avant les Indiens.



9 — Les Indiens se rapprochaient de plus en plus et, pour comble de malchance, le cheval d'Armand buta contre une grosse roche et désarçonna son cavalier. Qu'arrivera-t-il ? (A suivre)



## NOTES ENCYCLOPEDIQUES

Il est facile de concevoir que si des causes incessantes de destruction ne s'opposaient pas à la multiplication de certaines espèces d'animaux ou de plantes, le globe serait envahi en très peu d'années et ne suffirait pas à les contenir.

En supposant que, sur la prodigieuse quantité d'œufs que porte un hareng femelle, 2.000 seulement donnent naissance à autant de poissons, moitié mâles, moitié femelles, dans la seconde année il en naîtrait 2 millions, dans la troisième année 2 milliards, et le nombre des naissances dans la huitième année serait exprimé par 2 suivi de 24 zéros. Or, le volume de la terre contient à peine autant de pouces cubes. Ainsi l'Océan, même s'il occupait toute la surface et toute profondeur du globe, ne pourrait contenir tous ces poissons.

Heureusement que, sans compter les pêcheurs, certaines espèces de poissons font, pour leur nourriture, une guerre incessante aux autres.

Nous avons retrouvé par hasard, dans une revue étrangère, cette ingénieuse et bizarre définition de la bicyclette par un Chinois. Cela se place aux environs de 1895, alors que la petite machine à deux roues était complètement inconnue dans l'Empire du Milieu, transformé depuis en république agitée.

*C'est un petit mulet de fer, écrit-  
vait notre homme, que l'on conduit  
par les oreilles et que l'on fait avan-  
cer en lui envoyant des coups de  
pied dans le ventre.*

Il serait amusant de voir comment, d'après cette description, un illustrateur chinois a pu représenter l'animal métallique en question.

On pourrait le croire en prenant connaissance des résultats des recherches auxquelles s'est livré un homme curieux qui a voulu savoir à quel âge les grands hommes s'étaient mariés.

Dante a été un des plus pressés. Il avait pris femme à vingt-quatre ans. Mozart s'est marié à vingt-six ans. Franklin aussi; Napoléon, lord Byron et Washington à vingt-sept; Rossini à trente (et, en secondes noces, à quarante-quatre ans); Schiller à trente et un, Aristophane à trente-six, Luther à quarante-deux; Buffon à cinquante-cinq, et Goethe, doyen des jeunes époux, à près de soixante-dix ans.

L'art de lire dans les mains remonte à la plus haute antiquité. Les Hébreux, les Chaldéens, les Assyriens, les Egyptiens, etc., le pratiquaient et y attachaient une grosse importance.

Les Grecs et les Romains tenaient eux aussi cet art en grande faveur.

Il se répandit en France vers le moyen âge, pour connaître au XVIIIe siècle un engouement extraordinaire.

On a prétendu qu'on lisait plus spécialement les lignes de la main gauche parce que c'était la « main du cœur ».

En réalité, il n'en est rien. En général la main droite est plus déformée que l'autre par le travail et l'examen est moins facile.

Le nom de *Baltique* n'est employé par aucun des peuples qui habitent les bords de cette mer, à l'exception des Russes; tous, chacun dans son idiome, la nomment différemment: mer de l'Est, en allemand, *Ost-See*, — en suédois, *Oster-Sjon*, — en finnois, *Ita-Meri*, etc...), évidemment par opposition à la mer du Nord, qui se trouve à l'Ouest de l'autre côté de la péninsule danoise.

L'origine du mot *Baltique*, le *Pelagus scythicum* ou *Sinus Codinus* des anciens, est incertaine. Il a été employé pour la première fois par le chroniqueur Adam de Brême, au XIe siècle.

L'étymologie qui paraît la plus vraisemblable est encore celle de Grimm (*Deutsches Wörterbuch*), tirée du mot *Belte* ou *Balte*, danois et suédois, dans la forme ancienne; expression qui désigne une ceinture, ce qui enveloppe, ce qui entoure.

Le nom fut connu des Grecs et des romains, sous la forme de *Baltia*; mais appliqué à une très grande île, *insula immensae magnitudinis*, que Pithéas, dit le compilateur latin, avait appelée *Bezilia*.

La Baltique n'est point sujette aux marées; mais elle éprouve des crues locales et irrégulières, dues à l'inégale

pression de l'air, et qui se manifestent surtout en automne, quand le temps est à la pluie.

Une petite ville de l'intérieur de la Colombie, Pinogana, fut un jour détruite de fond en comble par un incendie survenu dans des circonstances bizarres.

Comme dans toutes les régions hispano-américaines, la plupart des maisons ont leur madone ou leur saint de prédilection, devant lequel brûle constamment une veilleuse.

Le rat, l'omnivore par excellence, abonde dans ces maisons. L'un d'eux, poussé par la faim, se faufila jusqu'à la veilleuse et se mit en devoir de boire l'huile. Le vase se renversa, et la flamme de la veilleuse, se communiquant au chaume du toit, embrasa bientôt la maison. Une forte brise fit le reste.

Un fait analogue vient d'arriver en Angleterre, à Whiston. Une brave fermière qui se rendait à l'office du soir déposa sa lanterne allumée à la porte de sa grange pour y prendre un objet. Son chien, apercevant un rat qui se faufilait par la porte entrebâillée, se précipita pour le saisir et

renversa la lanterne qui incendia une botte de paille.

De la maison, le feu gagna le bourg entier, qui fut détruit.

Antoine-Raymond-Jean-Gualbert-Gabriel de Sartines, né en 1729 et mort en 1801, qui fut successivement conseiller au Châtelet de Paris, lieutenant criminel, maître des requêtes, lieutenant général, de police, et à qui la capitale devait en 1768 d'être éclairée par des réverbères, avait une passion pour les belles perruques. Il en possédait de toutes les dimensions, magnifiquement poudrées et frisées. On assure que leur nombre s'élevait de soixante à quatre-vingts.

Collection bizarre, qui devait réclamer un personnel expérimenté pour son entretien.

Sans vouloir sonder les mystères de l'étymologie tels que les recherchent les philologues, il est parfois amusant de connaître l'origine de tel ou tel terme et de surprendre les migrations des mots. Combien, par exemple, nous sont venus de l'arabe. Ainsi, quantité de vocables commençant par « al », qui est l'article arabe, depuis alcool jusqu'à algèbre.

Les champions du jeu d'échec, lorsqu'ils triomphent d'un adversaire, songent peu que leur cri de joie: « échec et mat » vient aussi de l'arabe: « Scheik mat », ce qui veut dire: « Le scheik est mort ».

Le mot d'« amiral » dérive du terme — arabe toujours — de « Emir al Bahr »: « Seigneur de la Mer ».

Le chinois est parlé par 400.000.000 d'habitants; l'anglais est parlé par 200 millions d'habitants; le russe est parlé par 140 millions d'habitants; l'hindoustani est parlé par 100 millions d'habitants; l'allemand est parlé par 80 millions d'habitants; le français est parlé par 70 millions d'habitants; l'espagnol est parlé par 70 millions d'habitants; le japonais est parlé par 65 millions d'habitants; le portugais est parlé par 60 millions d'habitants; l'italien est parlé par 50 millions d'habitants; le bengali est parlé par 50 millions d'habitants.



Deux nobles effigies manquent à la France et à l'Espagne. Nul ne peut dire aujourd'hui où se trouve un portrait contemporain de Jeanne d'Arc, nul ne peut montrer une peinture vraiment authentique rappelant les traits vénérables de Christophe Colomb. Dans cette disette de preuves iconographiques, on en est réduit à accepter des conjectures ou bien des à peu près qui tirent surtout leur valeur de leur plus ou moins d'ancienneté. La petite image gravée sur bois que nous reproduisons ici a paru un siècle après la mort de la "divine" jeune fille (c'est l'épithète dont se sert son antique biographe, lequel pouvait avoir encore sous les yeux des effigies sincères de Jeanne, si elles n'étaient habiles): elle fait partie des nombreuses illustrations d'un traité historique publié à Lyon, en 1538. Le livre d'où nous tirons cette petite gravure est resté pour ainsi dire ignoré. On la cite bien rarement, et cependant il obtint plusieurs éditions; la seconde parut en 1545; le livre tomba ensuite complètement dans l'oubli.

## RÉPONSES

### Aux jeux de société

#### LE BRÉSIL

Ce nom provient de l'abondance des bois de teinture appelés « brazil » que découvrirent les Espagnols et les Portugais en explorant, en l'année 1500, la côte orientale de l'Amérique du sud. Ces bois étaient appelés « brésil » en France où ils furent importés.

#### LA PHRASE A TROUVER

Le conseil qu'il fallait reconstituer est le suivant: « Ici, soyez perspicace ». Il est en effet bien de circonstance.



# P nos romans POLICIERS



LE SAMEDI fut le premier magazine canadien à lancer le roman policier, si à la mode de nos jours. Depuis TROIS ANS, on y trouve toutes les deux semaines un roman policier complet. Comme tous les goûts sont dans la nature et qu'on ne peut plaire à la fois à tout le monde, LE SAMEDI fait alterner ses romans policiers avec ses romans d'amour. Inutile de dire que les romans policiers du SAMEDI, ainsi que ses romans d'amour, sont choisis parmi les plus intéressants de la littérature française du genre.

EN PLUS de son roman policier COMPLET, ou de son roman d'amour COMPLET, LE SAMEDI publie toutes les semaines une longue tranche de son grand FEUILLETON où s'entremêlent l'Amour et l'Aventure, des nouvelles illustrées, des articles d'actualité, des pages d'enfants, des jeux de société, des chroniques féminines, une chronique sportive d'Oscar Major, une page de notes encyclopédiques, etc. Tout cela pour 10c ! C'est donné, car le roman complet, à lui seul, vaut ce prix-là !

COUPON D'ABONNEMENT

"LE SAMEDI"

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée.,  
975, rue de Bullion, Montréal, Canada.

Ci-inclus la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (Etats-Unis : \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

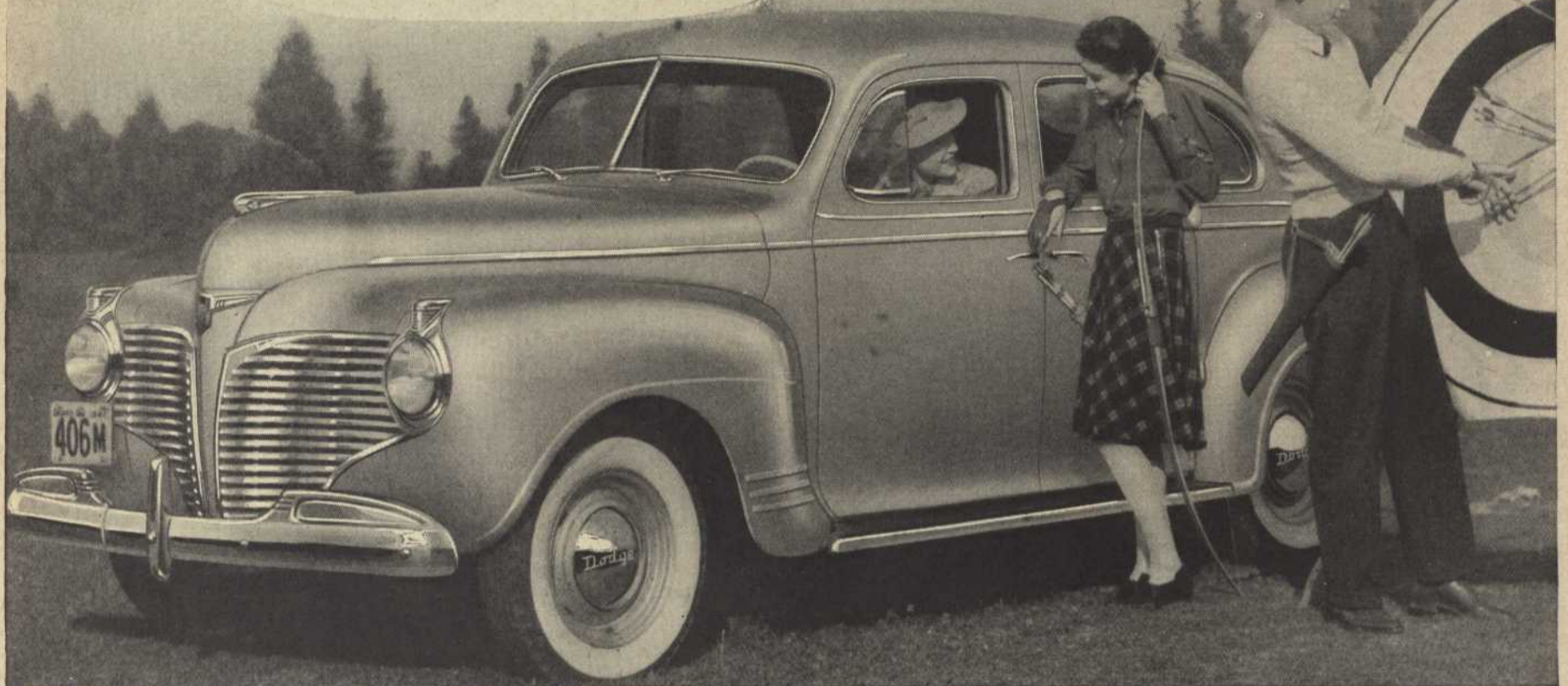
Nom .....

Adresse .....

Ville ..... Prov. ....

# Dodge

pour **DÉPENDABILITÉ**



Sedan Dodge De Luxe Spécial 4-Portes de 1941

*-avec Extra-Longue Durée...!*



**C'EST FACILE D'ACHETER UN DODGE!**

**NUL DÉBOURSEMENT** si votre auto couvre le paiement initial. Consultez votre dépositaire Dodge concernant les mensualités. Il vous expliquera les termes des assurances et vous offrira des suggestions concernant les paiements mensuels.

La LONGUE DUREE dans une voiture automobile deviendra, au cours des quelques prochaines années, d'une importance grandissante. Donc, avant d'acheter une voiture, comparez-la avec un Dodge de 1941 sur la base de toutes les qualités inhérentes qui assurent des milliers de milles de plus en transportation économique et sans ennuis.

Chaque Dodge de 1941 est équipé avec un Nettoyeur d'Air Bain-Huile, un Filtre à l'Huile ainsi qu'avec un Filtre à l'Huile Type-Flottant. Ces trois appareils constituent un obstacle infranchissable contre les matières usantes. Les organes mobiles sont parfaitement protégés.

Dans chaque moteur, les paliers et les portées sont soumis à de rudes épreuves. Voici un des points sur lesquels Dodge démontre sa supériorité. Dodge a introduit, cette année, des paliers d'un genre spécial qui prolongent par beaucoup la durée de ces importants organes.

A tous les endroits du châssis où il y a beaucoup de friction, Dodge a placé 29 roulements à rouleaux ou à billes qui fonctionnent sur des surfaces Surfinies. Tenez compte de ces perfectionnements qui valent à tous les modèles de voitures Dodge leur réputation pour longue durée avant d'acheter votre voiture neuve pour 1941. Les Dodgistes apprécient leurs voitures de 1941 parce qu'elles sont larges, basses et adhèrent plus fortement au sol, et parce qu'elles sont plus faciles à conduire que jamais auparavant. Le roulement est aussi plus doux grâce aux perfectionnements dans la répartition du poids et à l'action plus souple des ressorts.

Nous croyons sincèrement que, piastre pour piastre, Dodge offre les valeurs les plus grandes qui sortent des lignes d'assemblage. Une visite à la salle de vente Dodge la plus rapprochée et un essai au volant vous aideront à former une opinion inébranlable. Et ne manquez pas de conduire un Dodge Luxury Liner Spécial avec la "Fluid Drive"! Consultez votre Dépositaire Dodge AUJOURD'HUI!

**6** *Elegants Modèles* : DODGE KINGSWAY · DODGE KINGSWAY SPÉCIAL · DODGE DE LUXE  
DODGE DE LUXE SPÉCIAL · DODGE LUXURY LINER · DODGE LUXURY LINER SPÉCIAL